MONDE CHINOIS

DVD gratuit

Hu Jie
& ses films

14
CHOISEUL

MONDE CHINOIS

Vertus du documentaire et du web

Hu Jie | *Ne pleurez pas sur mon cadavre...*
Hu Jie | Filmographie
Wu WenGuang | Filmer l'imprévisible
Ai XiaoMing | Caméra-stylo, pour un réquisitoire social
Judith Pernin | Le festival Shadows, orientation et partis-pris

Rétro-maoïsme ou post-maoïsme

Song YongYi & Ursula Gauthier | Le livre noir de la Révolution culturelle
Francis Deron | Cimetières du maoïsme
René Viénet | La roue tourne
Jean Chesneaux | Lettre ouverte à Wei Jing-sheng
Hsi Hsuan-wou & Charles Reeve | China Blues
Yves Michaud | À nos anciens combattants...
René Viénet | Funérailles

Photographies chinoises

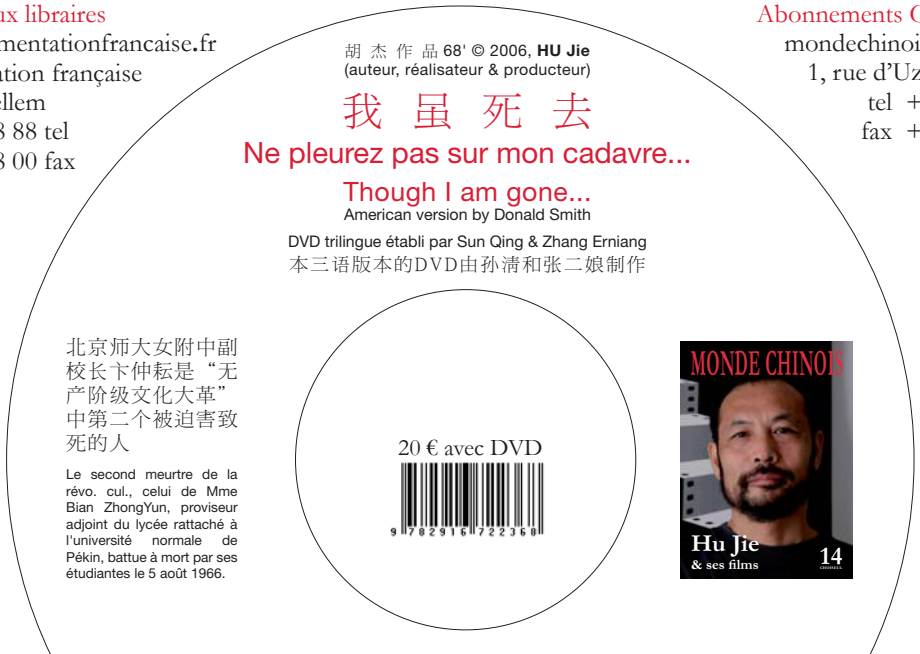
Charles-Henri Favrod | Des photographies précoces de Chine
Pierre Marbotte | Expatrié en Chine… il y a cent ans

Chroniques

François Danjou | Les relations franco-chinoises [...]
Chanson | Aux martyrs de Chine
Hubert Védrine | L'émergence de la Chine, vue de France
Léon Trotsky | Préface de 1938 à *La Tragédie de la révolution chinoise*
Pierre Gentelle | Chalkis ou la mondialisation expliquée aux enfants

Distribution aux libraires
prof @ ladocumentationfrancaise.fr
La Documentation française
Yasmina Amsellem
+33 1 40 15 68 88 tel
+33 1 40 15 68 00 fax

Abonnements Choiseul Éditions
mondechinois @ choiseul.info
1, rue d'Uzès, 75002 PARIS
tel +33 1 53 34 09 93
fax +33 1 53 34 09 94



MONDE CHINOIS

n° 14 – Été 2008

Fondateur
Jacques Baudouin

Directeur de la rédaction
René Viénet
mondechinois @ choiseul . info

Maquette
Laure Courty

MONDE CHINOIS
est publié avec le soutien de l'**Institut Choiseul**

Directeur de la publication
Pascal Lorot

1, rue d'Uzès
75002 Paris
France
Tél +33 1 53 34 09 93
Fax +33 1 53 34 09 94
www.choiseul-editions.com
institut @ choiseul . info

ISSN 1767-3755

Sommaire

Vertus du documentaire et du web

- Hu Jie	*Ne pleurez pas sur mon cadavre...*	9
- Hu Jie	Filmographie	25
- Wu WenGuang	Filmer l'imprévisible	28
- Ai XiaoMing	Caméra-stylo, pour un réquisitoire social	35
- Judith Pernin	Le festival Shadows, orientation et partis-pris	39

Rétro-maoïsme, ou post-maoïsme

- Song YongYi & Ursula Gauthier	Le livre noir de la Révolution culturelle	45
- Francis Deron	Cimetières du maoïsme	62
- René Viénet	La roue tourne	71
- Jean Chesneaux	Lettre ouverte à Wei Jing-sheng	77
- Hsi Hsuan-wou & Charles Reeve	China Blues	78
- Yves Michaud	À nos anciens combattants...	84
- René Viénet	Funérailles	86

Photographies chinoises

- Charles-Henri Favrod	Des photographies précoces de Chine	91
- Pierre Marbotte	Expatrié en Chine... il y a cent ans	96

Chroniques

- François Danjou	Les relations franco-chinoises [...]	109
- Chanson	Aux martyrs de Chine	116
- Hubert Védrine	L'émergence de la Chine, vue de France	118
- Léon Trotsky	Préface de 1938 à *La Tragédie de la révolution chinoise*	125
- Pierre Gentelle	Chalkis ou la mondialisation expliquée aux enfants	133

Auteurs & résumés

Ce numéro de *Monde chinois* comporte un DVD gratuit (*Ne pleurez pas sur mon cadavre...*, un film de Hu Jie) qui ne peut être vendu séparément.

L'ancien président de la République populaire de Chine, Liu ShaoQi, ayant été réhabilité quelques années après les mauvais traitements qui ont abouti à sa mort, il est intéressant pour les feuillets intercalaires de *Monde chinois* n°14 de relancer des extraits des caricatures – à l'apogée de la dictature maoïste – qui ont conduit à ce meurtre.

追 究 鬼

（78）刘少奇还竭力鼓吹反修斗爭，他在科学院学部的一次讲話中，把馬列主义与修正主义之間你死我活的斗爭，說成是“打笔墨官司”，是“总結經驗”，“提出看法”。他說：“我們和苏联打的笔墨官司”，“現代修正主义分子提出了他們的看法，得出了結論，……我們必須总結我們的經驗，提出我們的看法”。

（79）1959年11月，刘少奇在資本主义工商业社会主义改造会議上竭力宣揚資产阶級的本性已經改变。他說：“在資产阶級中間，在資产阶級的老婆中間，在資产阶級的子女中間，有一批积极分子，贊成共产，宣伝共产，这种积极分子是很可宝貴的”。

（80）1956年9月，刘少奇在八大政治报告中，还公开为資产阶級歌功頌德，无恥地叫嚷“要向資本家学习”。他說：“資方人員很多是富有管理經驗和技术知識的，他們了解消費者的具体需要，熟悉市場情况，善于精打細算，因此，我們的工作人員除开向他們进行教育以外，还必須认眞地向他們学习”。

© maopost.com

Vertus du documentaire et du web

Ne pleurez pas sur mon cadavre...
Hu Jie

Filmographie
Hu Jie

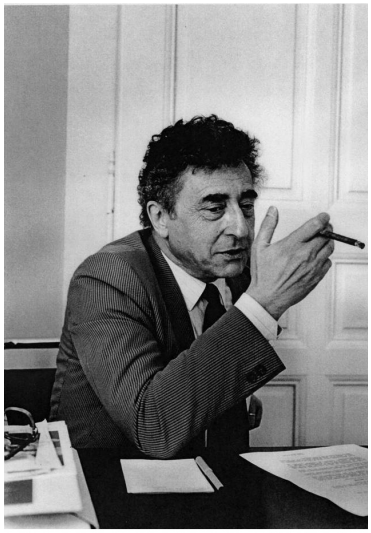
Filmer l'imprévisible
Wu WenGuang

Caméra-stylo, pour un réquisitoire social
Ai XiaoMing

Le festival Shadows, orientation et partis-pris
Judith Pernin

René Viénet

Vertus du documentaire et du web chinois



Charles-Henri Favrod débuta à la *Gazette de Lausanne*, à la Radio Suisse Romande, puis à la télévision suisse ; plus tard avec « Cinq Colonnes à la une ». Lors de son premier reportage, il a rencontré au Caire en 1952 Abd el Krim, l'ancien révolté de la guerre du Rif, autour de qui s'était regroupée une bande de jeunes maghrébins – tunisiens, algériens, marocains – qui seront les acteurs de la décolonisation de l'Afrique du Nord. Pendant des années, Charles-Henri Favrod va accompagner les mouvements de décolonisation, par ses articles, par ses livres. Cela lui permettra de jouer un rôle éminent dans l'amorce des accords d'Évian qui mirent fin à la guerre d'Algérie.

Ce n° 14 de *Monde chinois* entrecroise photographie, cinéma et histoire. Il ne peut donc qu'être dédié à Charles-Henri, un ami de longue date, un pionnier dans tous ces domaines. Journaliste, auteur de nombreux livres, éditeur, Charles-Henri est un historien de la photographie réputé. Il a fondé en 1985, et dirigé jusqu'en 1996, le musée suisse de la photographie (musée de l'Elysée à Lausanne). Depuis il est le conseiller du musée d'Histoire de la photographie à Florence : le Museo nazionale della fotografia. Charles-Henri a été également producteur de documentaires, dont *Le Chagrin et la Pitié* (1969 ; et, avec Hélène Vager, de *Mao par lui-même* (1976)) et *Chinois encore un effort pour être révolutionnaires* (1977).

R. V.

Cf. "À voix nue", entretien de C.-H. Favrod avec Hélène Hazéra, sur France Culture, le 2 juin 2008.

Certains diplomates regrettent l'époque maoïste pure (pas tant que cela) et dure (plus que cela), dont nous redonnons quelques images de propagande dans ce numéro de *Monde chinois*.

À cette époque, il y avait peu de journaux, et ils disaient tous la même chose. Pour expliquer à l'ambassadeur Manac'h ce qui se passait dans ce pays, vaste comme un continent, de plus jeunes diplomates tricotaient des dépêches en répétant ce que l'interprète, fourni par le Bureau des services, (sur ordre) signalait sur l'absence de tel ou tel membre du comité central sur la photo de l'inauguration d'une usine de crachoirs. On se répétait dans les rues de SanLiTun, pour éviter les micros dans les chancelleries, ce que la femme de ménage, fournie par le Bureau des services, (sur ordre) avait dit (sans se soucier des micros) à la compagne d'un journaliste en époussetant les livres d'Alain Peyrefitte, abandonnés derrière de vieux journaux. Les plus hardis téléphonaient à leurs collègues de HongKong pour demander ce qu'on lisait dans le *South China Morning Post*. Cette forme de farniente géopolitique, surtout l'automne, à Pékin, avait son charme – avec un confortable coefficient colonial de la solde.

Et puis, brusquement, les douceurs de cette villégiature ont volé en éclats. Ce n'était pas l'insurrection des Boxeurs dans le quartier des Légations [voir plus loin une chanson de cette époque], mais une secousse comparable. Les restaurants sont devenus nombreux, meilleurs, mais plus chers, drainant les notes de frais ; pire, l'information est devenue abondante, infernale à gérer ; les voyages sont devenus possibles en province ; les Chinois se sont mis à parler de politique avec les étrangers, et pas sur ordre, plutôt dans le désordre ; on vit des fonctionnaires inviter des étrangers pour leur montrer comment des maîtres de QiGong pouvaient tordre des petites cuillers à distance (c'était les débuts du FaLunGong).

Et puis il y a eu Internet. Il faut maintenant des logiciels spécifiques pour ne rien perdre des

résumés des synthèses, souvent pertinentes, qui surgissent sur le web dans des centaines de sites qui eux-mêmes écrèment, tamisent, classent, et rassemblent trop d'informations, trop longues à traduire et transmettre.

Mais Internet est formidable. On y trouve même une explication de la crise sanitaire majeure des poudres de lait gonflées délibérément à la mélamine. Une dissidente de premier plan et haut fonctionnaire explique comment, pour éviter que la classe dirigeante ne souffre de pareilles contradictions et contrefaçons, elle dirige une sorte de supermarché réservé à la nomenklatura : il suffira au lecteur de rechercher les mots cités en note pour « Zhu Yonglan »[1]. Je dois cette trouvaille à l'un des meilleurs écrémeurs du web chinois que je viens d'évoquer : China Digital Times.

Un comble au désordre que je cite plus haut dans les medias : pour le 80e anniversaire du PCC, un quotidien de Pékin fit sa une avec ma photo en train de lire un livre dans un hangar de livres marxistes mis au rebut. Je venais d'y trouver, pour une poignée de RMB, une précieuse première traduction en langue chinoise du *Manifeste communiste* – par des anarchistes chinois de Tokyo en 1909 [*Monde chinois* reviendra sur cette rarissime merveille]. En titre : « un vieil ami du peuple chinois relit l'histoire du PCC dans de vieux livres ». L'ambassadeur français Morel faillit tomber en syncope et demanda à ses services de lui expliquer ce tournant de la politique chinoise. Depuis, cette première page de journal, encadrée, fait l'admiration du traiteur de WenZhou qui tient un restaurant japonais près des Éditions Choiseul.

Quand une de ses serveuses (qui finit son doctorat en science politique) a soufflé « il faut faire un article sur Hu Jie, on en parle beaucoup sur Internet en Chine », ce fut comme revenir en arrière de 30 ans, lorsque le chauffeur de l'ambassadeur de France lui avait dit « la Chine ne s'entend pas bien avec le Vietnam ». L'Excellence n'avait pas voulu le croire et omis de pronostiquer la guerre lancée par la Chine contre le Vietnam. Ne tenant pas à rater un scoop qui pouvait être un tuyau envoyé par un camarade responsable du département concerné du 28e bureau de la propagande [chargé de l'interface avec les esprits libres], je me précipitai sur le web et, de là, directement à Nankin – chez ce cinéaste qui a choisi le web comme principal moyen de diffusion pour ses films.

Hu Jie est non seulement un sosie de Gérard de Nerval mais également un extraordinaire cinéaste. Travaillant seul, sans moyens et sans soutiens, il a réalisé de nombreux documentaires passionnants. Ils feront date, en particulier celui sur l'exécution de Lin Zhao, une très jeune fille, abattue après des années d'isolement cellulaire à la prison de ShangHai (après avoir écrit avec son sang des dizaines de pages que je souhaite rapidement publier avec Chan HingHo). Nous en reparlerons.

Un autre film, celui qui se trouve en DVD dans le présent numéro de *Monde chinois*, raconte le second meurtre de la révo. cul.

Ce crime est relativement bien connu. Dans son film, *Morning Sun*, Carma Hinton y fait allusion. *Monde chinois* en a donné un aperçu en publiant dans notre n°12 & 13 un texte de XuJun Eberlein. Les plus curieux de nos lecteurs ont déjà visionné sur YouTube ce film en plusieurs segments, avec des sous-titres anglais. Ils comprennent donc pourquoi nous l'offrons, en DVD, dans une version trilingue approuvée par l'auteur, à nos lecteurs et pourquoi nous sommes heureux de la synchronisation avec le festival Shadows, qui a invité Hu Jie en France.

Lorsqu'en 1966 les normaliens exultaient à lire les textes du Président Mao, lorsque Jean-Luc Domenach planait de bonheur à gloser avec Léon Vandermeersch ou Jean Chesneaux sur la violence révolutionnaire contre les intellectuels et la nécessité de jeter les livres à la poubelle, le président Mao ordonnait que les violences commencent.

L'ordre fut donné, avec une perfidie qui mérite d'être notée, vers le lycée de Pékin qui avait la plus forte concentration d'enfants et petits-enfants des plus hauts cadres du régime. Avant de donner, ultérieurement, l'ordre de torturer, un par un, ses plus ou moins chenus compagnons d'armes (qui avaient voulu le reléguer au rôle de potiche dans la Cité interdite plutôt que dans

ZhongNanHai), Mao lança l'idée de faire massacrer quelques enseignants, par les enfants de ces hauts cadres – avec des planches cloutées, après les avoir étouffés avec de la merde. Les lycéens, en l'occurrence des lycéennes, ne comprirent pas que leur travaux dirigés ce jour-là – étrons dans la bouche des profs, planches cloutées, cadavre jeté sur la carriole à poubelles – étaient la répétition de ce qui attendaient leurs parents, auxquels le Président refusera bientôt le droit d'acheter des produits frais dans le circuit réservé aux organes dirigeants centraux et à leurs familles.

Le Pr Julia Kristeva, l'inspecteur général Bel Lassen, maoïstes historiques, Lionel Stoléru [qui ne voulait pas qu'on dise « Mme Mao » à la TV d'État, mais « la Camarade Jiang Qing »], et autres admirateurs du « phare de l'humanité », m'objecteront-ils que le président Mao, bon et incompris, ne voulait qu'une violence verbale et que ses intentions furent mal interprétées ? C'est bien peu probable, s'ils veulent bien relire les images pieuses et les posters, tirés de leurs bibliothèques, qui illustrent le présent numéro : « il n'y a pas de crime quand on le commet au nom de la révolution » explique une affiche maoïste.

Et quand les affiches maoïstes montrent Liu ShaoQi sous la massue, on sait ce qui lui arriva ensuite, condamné à mourir de faim sur ses excréments dans une cave. Lorsque les intellectuels du « Village des trois familles » sont pendus en grappe, on sait que l'un, Liao MoSha, survivra, mais que Wu Han et Deng Tuo seront torturés, puis suicidés. Enfin, quinze jours après le meurtre de Mme Bian, c'est après une soigneuse sélection que l'une des petites tueuses sera admise au privilège d'enfiler mystiquement le président Mao, c'est à dire de lui enfiler plus haut que le coude le brassard des gardes rouges. À cette mise en scène ubuesque, olympique avant la lettre, filmée par des dizaines de cameramen, diffusée dans le monde entier, quelles furent les réactions de nos intellectuels parisiens en mal de torche ?

C'est donc à dessein que ce numéro de *Monde chinois* est constitué de deux dossiers qui se répondent l'un à l'autre : un cinéaste exemplaire reconstituant le moment le plus significatif du lancement de la révo. cul. – dans un cahier qui rend hommage aux documentaristes indépendants – juste avant un dossier « post-maoïsme ou rétro-maoïsme ».

Combien ont correctement expliqué l'histoire de la révo. cul. à leurs étudiants ? Pourquoi Léon Vandermeersch et ses amis Jean-Luc Domenach, Yves Hervouet et Jean Chesneaux, ont-ils tout fait pour que Simon Leys n'enseigne pas en France, lorsqu'il fut invité à présenter sa candidature en 1971 à l'université Paris 7 ? Parce qu'il avait publié *Les Habits neufs du président Mao*.

Pour que le mensonge perdure, les « maoïstes » sont devenus des « ex-maoïstes » et ont pris sur eux une partie, bien tiède, du relais des textes officiels chinois qui condamnent la « révolution culturelle ». Quand le lecteur aura fini de regarder ces affiches sanguinaires, et fini de visionner *Ne pleurez pas sur mon cadavre…*, qu'il écoute sur le web la conférence de D.-le-fils à la BNF sur Mao, qu'il recherche le livre que le « directeur de ~~conscience~~ la recherche de la FNSP » a publié chez Bayard, qu'il relise les bondieuseries linbiaoistes de la revue *Esprit-es-tu-là ?* ou encore *Encre de Chine* [isbn 827400375].

Jean-Luc Domenach explique dans l'un de ses nombreux brouets qu'il a « compris » lorsque à HongKong il aperçut des « cadavres ensanglantés » amenés par le flot de la rivière des Perles. Il subtilise au passage une citation mais, peu subtil, comme a son habitude, il se couvre de honte une fois de plus : les cadavres que le flot charriait jusqu'à HongKong, comme tout cadavre plongé dans l'eau un certain temps, ne sont pas « ensanglantés », mais décomposés, le sang a disparu. Il est temps que Jean-Luc Domenach comprenne que les cadavres sont gris et verts et que, dans sa purée, son jambon n'est rose que parce qu'il a été cuit après avoir été injecté de nitrate.

■

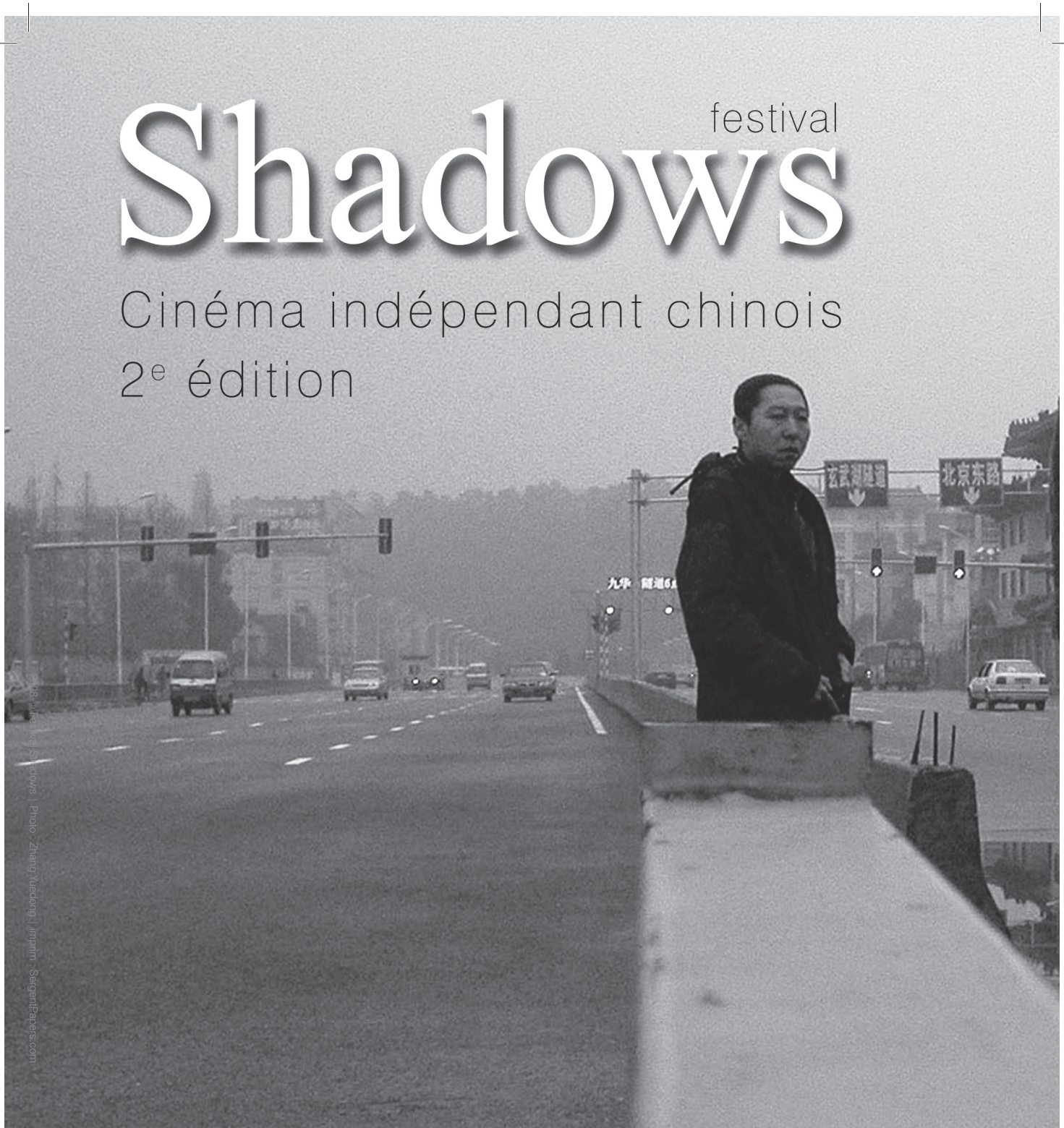
1. <On August 18, 2008, State Council (China's Cabinet) Party and State Organizations Special Food Supply Center Director Zhu Yonglan（祝咏兰）gave the following address>

festival

Shadows

Cinéma indépendant chinois

2e édition



2008 © Festival Shadows - Photo : Zhang Yuedong - Imprim' SergentPapers.com

9 octobre 2008 | Centre Pompidou

10 – 19 octobre 2008 | Les Voûtes

13 rue des Frigos, Paris 13e

www.festivalshadows.info

arsinica

MAIRIE DE PARIS · Liberté • Égalité • Fraternité RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AMBASSADE DE FRANCE EN CHINE · Centre Pompidou · Année européenne du dialogue interculturel 2008 · ceCmc Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine 近代现代中国研究中心 · Lanterne O' · MONDE CHINOIS · PARIS - BEIJING Photo Gallery 巴黎・北京 摄影空间 · LES VOÛTES · COLLECTIF JEUNE CINEMA · YUNFEST

RADIO nova >101.5< · Courrier INTERNATIONAL · CAHIERS CINEMA.com · mouvement M mouvement.net l'indisciplinaire des arts vivants · fluctuat.net · Rue89 · 亞洲電影 cinemasie · afca

Hu Jie

Ne pleurez pas sur mon cadavre...

Histoire du deuxième meurtre de la Révolution culturelle, le 5 août 1966.

(Hu Jie / voix off du réalisateur)
Cela a certainement été très pénible de photographier le corps de votre épouse.

(Wang JingYao)
Évidemment. Mais je voulais que la vérité soit enregistrée, pour l'histoire.

(Wang JingYao)
Après mes études à l'École supérieure centrale du Parti, de 1961 à 1965, j'ai participé aux « Quatre Nettoyages », dans deux provinces. Mon épouse était alors proviseur adjoint, et secrétaire du Parti, du lycée de filles rattaché à l'Université normale de Pékin. La Révolution culturelle a commencé en 1966, l'année suivante. La Révolution culturelle s'est propagée très vite dans tout le pays.

(Wang JingYao)
Yuan ShuE, l'épouse d'un enseignant du lycée, calomnia mon épouse, qui n'avait pas voulu la recruter. Li TianYi, un proviseur adjoint, l'accusa aussi d'être mêlée à l'incident de février [imputé à He Long & Peng Zhen par Kang Sheng, NdR]. Le 22 juin, les brutalités augmentèrent : lors d'une « séance de combat/critique », Yuan, son mari et leur enfant, arrachèrent les cheveux de mon épouse. Voici le rapport du Groupe d'enquête :
"Bian, ZhongYun, 48 ans, secrétaire du Parti pour le Lycée, proviseur adjoint, (...). En 1941, reçoit sa carte du Parti. En 1944, a pris part aux activités. (...) Née dans une famille de propriétaires fonciers, a rejoint la révolution sans retirer ses bijoux, nommée à ces postes depuis 1958."

(Hu Jie)
Où cette caricature a-t-elle été collée ?

(Wang JingYao)
Sur la porte de notre appartement.

(Hu Jie)
Combien comme celà ?

(Wang JingYao)
De chaque côté de la porte d'entrée et sur toutes les portes à l'intérieur.

[M. Wang JingYao, 85 ans, en 2006]
[Historien, Académie chinoise des sciences sociales]

[Cadavre de Madame Bian ZhongYun, son épouse, Proviseur adjoint, Lycée de filles rattaché à l'Université normale de Pékin]
[Corps de Madame Bian ZhongYun, son épouse]

[Photo de famille, logements du Ministère de la propagande, dans les années 1950]

[Exécutions pendant la Campagne des « Quatre Nettoyages », photo prise par M. Wang]

[Proclamation officielle du 16 mai 1966 : *Circulaire du Comité central* ...]

[*Quotidien du peuple*]
« *Vive le DaZiBao de l'Université de Pékin !* »

[Photo de famille datant des années 1960]

[Août 1966, sur les murs de l'appartement, DaZiBaos collés par les lycéennes.]

**« Ouvre tes oreilles de truie !
Si tu déconnes, on va te découper en lanières ! Les lycéennes de la 3e classe de seconde. »**

Wang JingYao

(Hu Jie)
Ils ont forcé votre porte ?

(Wang JingYao)
Oui, ils ont arraché le loquet.

[Appartement de Wang pendant la Révolution culturelle]

(Wang JingYao)
C'est le 23 juin qu'une centaine de lycéennes, conduites par Yuan ShuE, ont forcé la porte.

(Wang JingYao, dans l'escalier)
Elles ont encerclé l'immeuble, tout bouleversé pour ramasser de soi-disant preuves, et collé plein de DaZiBaos.

(Wang JingYao)
Elles en ont collé dans sa chambre, dans son bureau, ici. J'ai pris la résolution de tout laisser en l'état.

(Hu Jie)
C'est donc resté comme en 1966 ?

(Wang JingYao)
Oui. J'ai interdit qu'on les dépose.

(Hu Jie)
Pour quelle raison ?

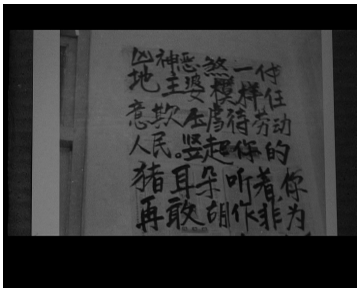
(Wang JingYao)
Il fallait laisser les preuves en l'état, en évidence.

(Hu Jie)
Mais vous habitiez encore là, au milieu de ces DaZiBaos ?

(Wang JingYao)
Oui, j'ai vécu avec.

(Hu Jie)
Sous quel angle avez-vous pris ces vues ?

(Wang JingYao)
Depuis le bas de l'escalier, pour le recul. Dedans, dehors, il y en avait partout. J'ai dit : « On n'y touche pas ! ».



(Hu Jie)
Comment ont réagi vos enfants ?

(Wang JingYao)
C'était mon choix, pour que nul n'ignore.

(Hu Jie)
C'est la chambre à coucher de Mme Bian ? Et ceci ?

(Wang JingYao)
La salle d'eau, près de sa chambre.

(Hu Jie)
Combien de temps ont duré ces affichages ?

(Wang JingYao)
Ça a commencé du vivant de mon épouse.

(Hu Jie)
Combien de temps sont-ils restés collés ?

(Wang JingYao)
Deux années, trois. À cette époque, « ChaoJia » était devenu une habitude.

(Hu Jie)
Que voulait dire ce nouveau verbe ?

(Wang JingYao)
Cela voulait dire que des gangs de « factions rebelles » s'en prenaient aux « réactionnaires ». Cela veut dire « mettre une maison sens dessus dessous », confisquer ce qui n'était pas détruit, casser les tiroirs, les planchers, et quelques fois casser le toit. Ils détruisaient tout, jetaient par les fenêtres, cassaient et brûlaient ce qu'ils pouvaient. Dans notre cour vivaient beaucoup de chercheurs. Leurs livres ont été brûlés, sous leurs fenêtres.

(Wang JingYao)
Le 23 juin [1966], Chen BoDa [le secrétaire de Mao] et Jiang Qing [l'épouse de Mao], au parc YanNan de l'Université de Pékin, encouragèrent les étudiants à cogner :
« Si les bons cognent les méchants, bravo ! »
« Si les bons cognent des bons, on excuse le malentendu. »
Ils voulaient des tabassages. Voici les dossiers de l'époque. J'ai tout gardé, tous les originaux. Le 4 août [1966] plusieurs cadres du lycée furent traînés dans les bureaux et battus avec des gourdins. Ils avaient déjà été battus. Cette fois-là, ce fut bien pire. Ils furent battus avec les crosses à bout métallique des fusils d'exercice en bois.

(Hu Jie)
Les lycéennes cognaient ?

(Wang JingYao)
Il n'y avait que des lycéennes : c'était un lycée de filles. Certaines se sont conduites avec dignité. Une directrice adjointe, Hu ZhiTao, au caractère mieux trempé, est allée protester dans plusieurs bureaux. C'est Hu qui avait enregistré *Le Chœur du Fleuve jaune*. Les fonctionnaires n'étaient plus là. Lorsque je suis rentré d'un

meeting, vers 22h, mon épouse était dans sa chambre. Elle avait été battue une fois de plus. Elle m'a montré ses bleus et ses plaies. Quelques jours auparavant, elle avait pris sa douche en me disant qu'ainsi elle serait propre avant que ses lycéennes la battent à mort. J'ai suggéré de quitter Pékin. Elle a refusé, en disant qu'elle n'avait rien à se reprocher. Elle préférait la mort à la perte de sa dignité. Elle n'ignorait pas le danger, mais – innocente – ne voulait pas se dérober.

C'était sans espoir, plus moyen d'échapper. Le 5 août au matin, elle s'est levé vers 6 ou 7h. Elle est venue jusqu'à ma chambre, devant mon lit, ici. On s'est tenu par les mains, sans comprendre qu'elle ne reviendrait plus jamais.

(Hu Jie)
Vous aviez l'habitude de vous serrer ainsi les mains ?

(Wang JingYao)
Non.

(Hu Jie)
Que vous êtes-vous dit ?

(Wang JingYao)
Pas un mot, rien. Le 5 août 1966, Mao afficha à ZhongNanHai [*le siège du gouvernement*], son « Bombardons le quartier général ! Voilà mon DaZiBao !»

[M. Wang, lisant le livre posthume de Hu ZhiTao, *Une Éducation pour la vie*.]
« Le 5 août 1966, vers 13h30, les parades des battus ont commencé sur le campus. Les coups pleuvaient sur moi et on m'a poussé au centre du stade sous les cris : "À bas la bande noire !" »
Les malheureuses avaient le visage noirci, seules les dents étaient blanches.

(Hu Jie)
Noircis avec de l'encre ?

(Lin Mang)
Oui, avec de l'encre. On leur voyait à peine les yeux et les dents. On leur ordonnait de hurler et rugir. Si leur voix baissait, on les frappait à coups de bâtons. Il leur fallait rugir, sinon les coups pleuvaient.

(Hu Jie)
Que devaient crier les enseignants battus ?

(Lin Mang)
« Je suis une capitaliste ! une contre-révolutionnaire ! une révisionniste ! Je mérite d'être battue ! de crever ! » C'est ce que j'ai entendu ce jour-là. « Qu'on écrase ma tête de chien ! » Elles

[Photo d'un DaZiBao, dans l'appartement de M. Wang]

« Bian ZhongYun la grognasse !
Sale sorcière !
Sale renarde !
Ne crois pas que tu vas pouvoir te carapater dans dans ton terrier !
Proviseur, largue ta morgue !
Ta respectabilité tu peux la ramasser !
Pendant les séances de combat,
tu tremblais sous les critiques des lycéennes
et des profs révolutionnaires !
Tu ne tenais plus sur tes pattes !
Ta tête et son bonnet d'âne,
on les a trempés dans l'eau froide !
On t'a fourré de la boue dans ta sale gueule ! Truie minable !
Va jouer au proviseur dans tes chiottes ! »

Lin Mang

[un DaZiBao]

« Salope !
Tiens-toi bien !
Sinon on va te dresser ».

devaient, après chaque hurlement, se servir d'une bassine comme d'un gong. Mme Bian devait faire sonner une pelle à poussière. Une autre enseignante devait faire sonner une bassine. Je m'en souviens très clairement.

(Hu Jie)
C'est des lycénnes qui les faisaient parader ?

(Wang JingYao)
Oui, des filles gardes rouges.

(Lin Mang)
Aucun enseignant n'osait sortir. Je suivais la scène depuis une fenêtre d'une bibliothèque. Une scène m'a bouleversé : une garde rouge, de grande taille, a hurlé : « Tu ne t'en relèveras pas ! Je vais te piétiner ». Et elle lui a marché dessus.

(Hu Jie)
Quelles chaussures portaient les lycéennes ?

(Lin Mang)
Des brodequins militaires. Les lycéennes s'habillaient en soldats.
J'ai entendu : « Allez chercher des manches de pioche », lorsque cinq enseignantes étaient agenouillées. Ce jour-là, j'ai vu des traînées de sang dans les dortoirs et une empreinte de main sanglante sur un mur.
Avant de mourir, Mme Bian a été torturée sur le terrain de sports du lycée. Les filles gardes rouges se sont ensuite partagé des esquimaux glacés, puis se sont dispersées. On est venu me chercher. J'ai vite compris. J'étais chargé de nettoyer les latrines. On m'a demandé d'apporter un balai dans celles du dortoir des lycéennes.

(Wang JingYao)
Lin Mang a vu mon épouse effondrée le long d'un mur.

(Lin Mang)
Ses habits étaient maculés de sang. Je ne savais pas alors pourquoi. Par la suite, j'ai appris qu'elle avait été frappée à coup de planches, et manches de pioches, traversée de clous. J'ai compris pourquoi les coups faisaient saigner.

(Wang JingYao)
Les lycéennes ordonnèrent à Lin Mang de lui donner un balai pour nettoyer les latrines.

(Lin Mang)
Je lui ai tendu un balai, mais elle s'est effondrée et a lâché le manche. Une lycéenne a hurlé : « Cesse ta comédie ! Sur le terrain de sports, tu as déjà fait croire que tu étais crevée. Ne recommence pas ! »

[Lin Mang, un intellectuel « en rééducation par le travail » comme balayeur dans le lycée]

[Photo des lycéennes]

[Conversation téléphonique avec Wang YouQin, désormais enseignante à Chicago]

[Stade/terrain de gymnastique du lycée]

(Wang JingYao)
Elles lui ont jeté un seau d'eau sur le visage.

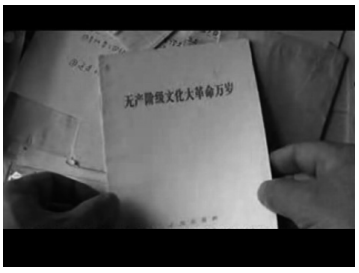
(Hu Jie)
Ça c'est passé ici ?

(Wang JingYao)
Oui, juste ici.

[Photo des latrines]

(Lin Mang)
Malgré plusieurs seaux d'eau, cela ne l'a pas ranimée. Ils sont revenus me chercher, m'ont demandé d'attendre à la porte du dortoir. Mme Bian avait été trainée dehors, sur les marches. Un autre balayeur avait tiré une carriole. Les lycéennes nous ont demandé d'y déposer Mme Bian. En la prenant par les pieds, l'eau a coulé de ses chaussures. Elle était mourante, on ne voyait plus que le blanc de ses yeux, elle était secouée de spasmes, une mousse sanglante aux lèvres. Lorsque j'ai soulevé ses jambes, les lycéennes garde rouges ont ricané. Pourquoi ont-elles rigolé ? Sans doute parce qu'un droitier en survie soulevait une capitaliste mourante. Je n'ai pas pu supporter cette horreur, et j'ai refusé. Je suis parti.

(Wang JingYao, lisant le livre de Hu ZhiTao)
« On roula une carriole jusqu'à moi. On ne voyait que des vieux DaZiBaos et un balai. J'ai soulevé. Dessous, Mme Bian, les yeux blancs, fixes, la bouche béante, râlante. J'ai crié : "Vite ! emportez-la à l'hôpital !" Elles ont hurlé : "Bande noire ! Si tu ne te réformes pas, tu subiras le même sort !" Ensuite elle m'ont jetée dans un bureau et enfermée à clé. »



[Dans le sac de Mme Bian avant sa mort : Carte de travail, *Petit Livre rouge (Citations choisies)* de Mao, *Comment devenir un bon communiste* de Liu ShaoQi, *Ne jamais oublier la lutte des classes* (Mao), *Une grande révolution au fond de l'âme*]

(Hu Jie)
Comment avez-vous compris qu'elle était en train de mourir ?

(Wang JingYao)
Lorsque je suis rentré du travail vers 21h, un voisin m'a dit qu'il y avait un appel téléphonique pour moi.

(Hu Jie)
Vous êtes allé prendre le téléphone ?

(Wang JingYao)
Oui. C'était le bureau du personnel, me disant que ma femme était à l'hôpital. J'y suis allé en courant avec les trois enfants.

Wang Xue

(Wang Xue, fille de Wang JingYao et Mme Bian)
Quand je suis arrivée à l'hôpital, mon frère et ma sœur étaient déjà là avec mon père, dans une petite pièce de l'Hôpital postal.

(Wang JingYao)
Il y avait des membres du Comité révolutionnaire du lycée et un seul prof, Li SongWen. Voici le rapport.

(Wang Xue)
« Il y avait un trou sur le côté droit à l'arrière de son crâne. Un autre sur le bras droit, avec des traînées de sang. Le reste de son corps était couvert, mais son visage était meurtri et gonflé. Lorsque nous sommes passés dans une autre pièce, nous n'avons pu retenir nos larmes. Les sous-vêtements étaient souillés d'excréments. Papa s'est effondré. Il a mordu une natte qui était sur le sol. »

Wang LaiDi

(Wang JingYao)
Les lycéennes avaient continué à coups de pieds, une fois tombée à terre, sur la tête, sur le corps.

(Wang LaiDi, historienne, Académie des sciences sociales)
Wang JingYao était en larmes lorsqu'il m'a raconté.

(Hu Jie)
Vous étiez dans le même bureau ?

[Carton : 15 août 1966, de nuit]

(Wang LaiDi)
Oui. Nous partagions le même bureau, étions très proches. C'est pour cela qu'il a osé nous en parler. Tous mes collègues se demandaient comment cela avait pu tourner ainsi. Pourquoi des enfants pouvaient-ils devenir aussi cruels et sauvages ? Comment ces écolières pouvaient-elles battre à mort des enseignants ? Cela n'avait pas de précédent.

(Wang JingYao)
Je ne pouvais plus aller au travail, j'ai demandé un congé à mon unité. « Camarade Dexin, pendant la Révolution culturelle, j'ai commis des fautes sérieuses à propos du traître contre-révolutionnaire Qi ShiQian. Désormais en rupture complète avec lui, je le dénonce et veux faire mon autocritique et ainsi retrouver mon statut révolutionnaire. Mon épouse est décédée hier et je sollicite du Comité révolutionnaire de l'Académie un congé pour les arrangements funéraires, et un ou deux jours de repos ensuite. »

(Hu Jie)
Wang JingYao, le lendemain, a fait quelque chose d'inhabituel : il a acheté un appareil photo et photographié le corps de son épouse. Vous étiez au courant ?

(Wang LaiDi)
Non, il ne m'en a rien dit.

(Hu Jie)
Le lendemain, quand la mort de Mme Bian a été connue, quelles réactions ?

(Wang YouQin)
Le lendemain, les lycéennes étaient dans les salles de classe, les haut-parleurs branchés. Une élève de terminale, vice-présidente du Comité révolutionnaire, annonça la mort de Mme Bian par le réseau de haut-parleurs. Il y eut un silence, quelqu'un a dit quelque chose, puis les activités ont repris. Ce n'était pas une personne qui était morte, c'était un « démon malfaisant » : pas besoin d'épiloguer.

(Hu Jie)
Qui a écrit cette lettre ?

(Wang YouQin)
On ne sait toujours pas.

(Wang JingYao, lisant)
« Camarade Wang, la camarade Bian a travaillé dans notre lycée pendant dix-sept ans. Nous connaissons ses qualités. Son meurtre, au début de la Révolution culturelle, est une horrible tragédie. De nombreux témoins ont vu comment elle fut contrainte de porter des sacs de terre, battue à coups de bâtons et de planches avec des clous qui dépassaient, des pieds de chaises, forcée à s'agenouiller. Lorsqu'elle ne pouvait plus bouger, elle fut frappée à la tête et sur la poitrine. Lorsqu'on l'a obligée à aller laver les latrines, elle s'est effondrée dans l'escalier et n'a pu se retenir, se couvrant d'excréments. Je ne suis qu'un enseignant ordinaire. Je ne peux écrire mon nom, je ne veux pas qu'on reconnaisse mon écriture. Je signe : un(e) enseignant(e) du lycée de l'Université normale, le 8 août 1966 à 14h. »

(Wang JingYao)
À cette époque, on tuait partout dans Pékin.
Ça a commencé dans le quartier universitaire. Une victime fut Sha Ping, la directrice du lycée de filles n°3.

(Hu Jie)
Également battue à mort ?

(Wang JingYao)
Oui, battue à mort après avoir été forcée de boire les immondices d'un crachoir. Une autre victime fut Hua Jing, la directrice du Lycée n°8 qui s'est pendue à un radiateur.

(Lin Mang)
Ce type de meurtres, de violences, s'est répandu dans tout le pays. Des millions en sont morts La mort de Mme Bian a été donnée

[Par téléphone avec Wang YouQin]

[Lettre anonyme du 8 août 1966]

[Radio nationale]
Résolution du CC du PCC du 8-08-1966 sur la GRCP : une nouvelle étape sur la voie de la révolution socialiste.
« La GRCP est une révolution qui touche le peuple au plus profond de son âme, c'est une nouvelle étape, plus profonde et plus large. Lors de la 10e session du 8e CC du PCC, le camarade Mao a dit que pour renverser un pouvoir politique, il faut préparer l'opinion publique et commencer par l'idéologie. Pour la classe révolutionnaire, ainsi que pour la contre-révolutionnaire, c'est ainsi. Cette

en exemple pour encourager les adolescents à commettre plus de meurtres.

(Hu Jie)
Combien de meurtres à Pékin dans le seul mois d'août ?

(Wang JingYao)
1 770 morts, en août 1966.

(Hu Jie)
1 770 en un seul mois ?

(Wang JingYao)
Oui.

(Hu Jie)
À quel moment les uns ont commencé à traiter les autres de « contre-révolutionnaires », de « traîtres » ?

(Wang JingYao)
Cela a été une constante chez Mao Zedong, depuis 1949.

(Hu Jie)
Pour un homme de votre talent, qu'avez-vous compris à l'époque ?

(Lin Mang)
Hélas, vous ne croiriez pas combien je fus stupide. C'est un remords. J'ai travaillé avec trop de sérieux. Ce lycée avait été une école normale féminine, abritant des collections très précieuses, très anciennes. Des ouvrages rarissimes et fragiles, datant de KangXi, du XVII[e], étaient jetés dans la rue. Les *24 chroniques*, des recueils de poésies, des classiques. J'en ai ramassé et nettoyé, les ai classés et protégés. Je m'étais persuadé que j'étais un élément bourgeois, et que je devais me réformer grâce au Parti.

(Wang JingYao, montrant une photo)
C'est la fumée qui sort de la cheminée du crématoire. Elle emporte une âme qui ne sera jamais en repos.

(Lin Mang)
J'ai dit à ma mère : « À quoi bon vivre ? ». J'ai entendu un voisin expliquer comment se suicider. Comme moi, il vivait avec sa mère. Ils se sont attachés avec un fil métallique et ils l'ont enfoncé dans une prise électrique. Il est mort avec sa maman. Ma propre mère m'a dit : « Si tu veux, on fait la même chose ». J'ai écrit un très simple DaZiBao : « J'ai rejoint la révolution à 14 ans. Maintenant on me traite d'espion. Je me suicide pour montrer mon innocence ». J'ai aussi écrit « Le président Mao ne me connaît pas, mais mes voisins sauront qui je suis ». J'ai attaché un fil au poignet de ma mère, un autre au mien. Nous étions

thèse du président Mao a été vérifiée par la pratique. Bien que la bourgeoisie ait été renversée, elle tente de promouvoir les vieilles coutumes, culture, idées des classes exploiteuses pour corrompre les masses et retrouver le pouvoir. Le prolétariat doit faire le contraire, faire front contre la bourgeoisie dans le domaine idéologique et utiliser la nouvelle culture prolétarienne pour changer la conception mentale de toute la société. Désormais, notre objectif est de combattre et renverser les dirigeants qui prennent la voie du capitalisme, de répudier les autorités académiques bourgeoises, des classes exploiteuses. »

[Photo : Vive la terreur rouge !]
[Dans la prison installée par les gardes rouges dans le lycée n°6 de la capitale, ce slogan a été tracé avec du sang humain.]

[Bande d'actualités]
Song BinBin, du lycée de l'Université normale de Pékin, passant le brassard des gardes rouges au bras du président Mao. Au président Mao qui lui a demandé son nom, elle a répondu « Song BinBin ». Le président Mao a alors rétorqué : « BinBin, *ça veut dire polie et modeste ? Il faut changer ça en* YaoWu *(« vive la guerre ») ».*

assis sur un lit en bois assez haut et j'ai tourné l'interrupteur après avoir branché les fils métalliques sur la douille de la lampe.

(Hu Jie)
La douille a explosé ?

(Lin Mang)
Oui. Par la suite un prof de physique m'a expliqué pourquoi je m'étais raté. Il aurait fallu que nous soyons reliés à la terre. Je me souviens de ma sérénité au moment de tourner l'interrupteur.

(Wang JingYao)
Il n'y avait pas d'endroit pour déposer son urne funéraire, car elle était morte en ennemi du peuple.

(Hu Jie)
C'est pour cela que vous l'avez rangée, avec son portrait, comme un petit autel ?

(Wang JingYao)
Oui. Fermée, c'était comme une armoire de livres. Je l'ouvrais quand nous n'avions pas de visiteurs.

(Hu Jie)
C'était cette étagère ?

(Wang JingYao)
Oui.

(Hu Jie)
Vous avez gardé cet autel combien de temps ?

(Wang JingYao)
Trois ou quatre ans.

(Hu Jie)
À cet endroit ?

(Wang JingYao)
Oui. Ma chambre c'est aussi ma bibliothèque personnelle. De cette fenêtre, je la voyais partir et revenir de son travail. Si elle rentrait tard, j'attendais ici et j'étais heureux de la voir apparaître. Après sa mort, je suis resté souvent assis devant cette fenêtre, en sachant pourtant qu'elle ne reviendrait pas. Ma seconde et ma quatrième fille me rejoignaient souvent, agenouillées sur mon lit. Elle nous manque. Nous nous demandons si elle reviendra.

(Hu Jie)
J'ai retrouvé, quarante ans après, l'auteur de la lettre amicale sans signature. C'était une enseignante désormais âgée de 75 ans. Elle

Peng Zhen, maire de Pékin, battu en public

[Émission radio]
Dans la GRCP, les masses doivent se libérer par elles-mêmes. Personne ne le fera à leur place. Faites confiance aux masses, appuyez-vous sur elles, respectez leurs initiatives. Craindre est un mot qui doit disparaître. N'ayez pas peur des désordres. Le président Mao nous a appris que la révolution ne peut être magnanime, aimable et raffinée. Il faut laisser les masses s'auto-éduquer.

m'a donné les détails du meurtre. Mais elle n'a pas souhaité que je la filme ni que je l'enregistre – en expliquant que le temps n'est pas encore venu.

Beaucoup de lycéennes étaient des enfants de cadres du Parti à un très haut niveau ?

(Wang JingYao)

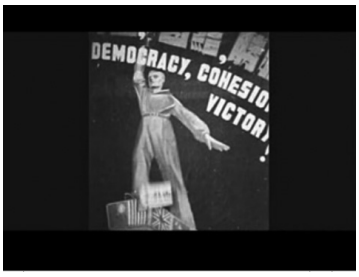
Oui. Des filles ou des nièces ou des petites-filles de membres du Comité permanent du bureau politique. C'était une école pour les « princesses ». Deux de mes enfants ont été envoyés dans des fermes du Grand Nord. Ils ont salué les cendres de leur mère avant leur départ. Je suis un démocrate. J'ai risqué ma vie. Je n'ai pas été le seul. J'ai affronté de graves dangers pour mes convictions, comme d'autres. Vers la fin de la guerre contre le Japon, j'ai quitté ChongQing pour l'Université YanJing, alors à ChengDu, rejoignant un groupe révolutionnaire clandestin. Bian ZhongYun en faisait partie. En 1944, j'ai organisé une exposition de photos dans les locaux des services d'information américains. Mes photos montraient la victoire, soutenaient la démocratie. Je m'opposais au KMT [Guomindang]. Ce fut une grande exposition en décembre 1942.

(Hu Jie)

Vous étiez alors à ChengDu ?

(Wang JingYao)

Oui. J'en étais l'organisateur. Le slogan, c'était le fameux : « Libérons-nous de la peur », de Roosevelt. Celui-ci, c'est Li ShenZhi, qui prit part au Double 10 [la commémoration de la République de 1911]. Il fut le délégué de notre parti pour la négociation avec le gouvernement du KMT. Je me suis ensuite inscrit à l'Université FuDan de ShangHai, dans la section de journalisme. Je voulais être un révolutionnaire professionnel, plus qu'un reporter. Ce département de journalisme n'offrait guère de cours, j'ai intégré l'Université YanJing à ChengDu. YanJing était restée dans l'esprit démocratique du 4-Mai (1919). C'était une université missionnaire. Je ne suis pas croyant, mais leur coté moral avait un impact.



(Hu Jie)

Quelle tendance ?

(Wang JingYao)

Morale ; corriger les inégalités. Je collectionnais les images pieuses. L'image de la vierge, de la crucifixion, m'impressionnaient.

(Hu Jie)

Qu'est ce que vous ressentiez ?

(Wang JingYao)
L'amour de l'humanité se lisait dans leurs yeux. Alors que l'image de la Cène représentait la trahison.

(Hu Jie)
Après la mort de Mme Bian, vous avez vécu dans son souvenir.

(Wang JingYao)
Dans ma mémoire, quelle est ma croix à moi ?

(Wang JingYao)
Une tragédie classique, un signe du destin, la destruction d'une famille. Ce ne fut pas un accident personnel. Cela dépasse mon cas.

(Wang JingYao)
J'ai porté cette croix quarante années, et encore maintenant.

(Wang JingYao)
Même mes enfants ne peuvent pas le comprendre comme je le ressens.

(Wang JingYao)
Je dois témoigner de ce que j'ai vu et vécu. Ne pas témoigner serait faillir.

(Wang JingYao)
J'y suis retourné.
Je vous présente ma nouvelle épouse. Elle a été en sympathie avec mon malheur et mon projet ; et c'est à cette condition que nous nous sommes mariés.

(Hu Jie)
Depuis quand ?

(Wang JingYao)
Nous nous sommes mariés il y a trente ans.

(Wang JingYao)
Elle a fait preuve de compassion, m'a soutenu et pris soin de mes enfants, comme des siens.

(Hu Jie)
Vous avez porté plainte contre Yuan ShuE après la Révolution culturelle ?

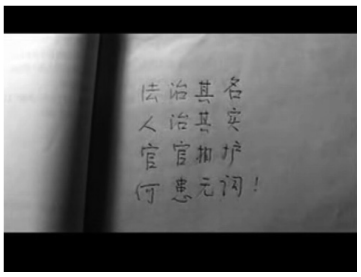
(Wang JingYao)
Le procureur a rejeté ma plainte.

(Hu Jie)
Pourquoi ?

[Panneau mural]
[Logements de l'Académie des sciences sociales]

[Wang, repas]

(Wang JingYao)
Ils ont dit que les faits sont prescrits.



(Hu Jie)
Pour Yuan ShuE ?

(Wang JingYao)
Oui, le Parquet suprême l'a reconnue coupable, mais de faits prescrits.
Tout d'abord le système judiciaire était en miettes. Puis la prescription a joué en 1981.

(Hu Jie)
En quels termes ?

(Wang JingYao, lisant)
« Le Parquet général confirme qu'il n'y a pas lieu à poursuites contre Yuan ShuE... »

(Wang JingYao)
Règne des individus, pas de la loi. Les uns couvrent les autres.

(Hu Jie)
C'est ce que vous avez écrit à l'époque ?

(Hu Jie)
Quelles pensées alors ?

(Wang JingYao)
Intolérable !

(Wang JingYao)
Cette montre...

(Hu Jie)
Le bracelet en a été arraché.

(Hu Jie)
Ses vêtements, recouverts de son sang.

(Wang JingYao)
Sa montre. Sa carte du lycée. La montre en or venait de sa belle-mère.

(Wang JingYao)
Un insigne de son groupe pendant la guerre.

(Hu Jie)
Le premier de ce genre ?

(Wang JingYao)
Une mèche de cheveux.

(Hu Jie)
La montre est arrêtée à 15h40. C'est significatif.

(Wang JingYao)
C'est exact.

(Hu Jie)
Et cela ?

(Wang JingYao)
Du coton qui était dans sa bouche.

(Hu Jie)
Est-ce à préserver pour un « musée de la Révolution culturelle » ?

(Wang JingYao)
Bien sûr.

(Wang JingYao)
Il y avait des contusions sur tout son corps, des blessures, des plaies.

(Wang JingYao)
Regardez ce mouchoir. C'est celui que les enfants utilisèrent à l'hôpital pour sa toilette mortuaire.

(Wang JingYao)
Les habits ont été découpés à l'hôpital. Elle était tombée à terre. Ils étaient durcis par la boue séchée. Son pantalon, souillé par ses excréments.

(Hu Jie)
Elle ne pouvait pas se contrôler sous les coups.

(Wang JingYao)
Oui, ce fut ainsi. Ses chaussettes, son chemisier.

(Hu Jie)
Les traces de sang sont encore visibles.

(Wang JingYao)
Oui, c'était son chemisier en soie.

(Hu Jie)
Qu'est-ce qui a été écrit au pinceau sur ce chemisier ?

(Wang JingYao)
À l'époque, je n'ai pas bien lu. Maintenant c'est sec, et on lit clairement.

(Hu Jie)
Pas vraiment. On discerne « à bas... ! ».

(Wang JingYao)

C'est la première fois que je le revois. L'hôpital l'avait coupé dans le dos. Il y a encore deux mouchoirs dans la poche.

(Hu Jie)

La première fois après 39 ans.

(Wang JingYao)

C'est la première fois. La dernière fois c'était humide, souillé de boue.

(Hu Jie)

Quelle était la musique favorite de Mme Bian ?

(Wang JingYao)

L'Ode au fleuve jaune, et son chœur « Défendons le fleuve jaune ».

(Wang JingYao)

En montant sur le TaiHang, à cause de l'histoire de ce maquis à la limite de quatre provinces [ShanDong, HeBei, ShanXi, HeNan].

(Wang JingYao)

On avait chanté ce morceau à l'occasion d'une fête.

(Wang JingYao)

L'Agence XinHua et la Radio du Nord-Ouest y étaient basées.

(Hu Jie)

Quelle agence ?

(Wang JingYao)

L'agence provisoire de presse. Après le retrait de YanAn en 1947, une station de radio provisoire y remplaça celle du Nord-Ouest.

(Wang JingYao)

Ils n'avaient pas de montre. C'est celle de mon épouse qui servait à donner l'heure.

(Hu Jie)

C'était l'horloge pour les émissions de radio.

(Wang JingYao)

Je voudrais qu'on inscrive sur l'urne qui contiendra mes cendres « né, et mort, avec d'utopiques illusions ».

[Paroles]
Le soleil rouge inonde l'orient
la déesse de la liberté chante
nous surmontons tous les obstacles
un brasier anti-japonais illumine le Mont TaiHang
les mères adjurent leurs enfants de se battre contre le Japon
et les épouses disent adieu à leurs maris qui partent au combat.

[On entend off des émissions de radio de l'époque]

Les grandioses masses des ouvriers – paysans – soldats & intellectuels & cadres révolutionnaires sont la force majeure de la gr. rev. cult. prol. En grands nombres, des adolescents inconnus deviennent de braves commandos. Intelligents et audacieux. Par leurs « DaZiBaos » et les « grands-débats », ils vont faire éclater les faits et la vérité, les révélations et les critiques, attaquant les capitalistes visibles et ceux qui sont dissimulés. Dans un tel élan révolutionnaire qu'importent les détails de leurs petites erreurs. Ils sont sur la bonne voie. C'est le flot principal de la gr. rev. cult. prol. qui va nous porter. La gr. rev. cult. prol. est une révolution. Elle rencontre fatalement des obstacles posés par ceux des dirigeants dissimulés dans le Parti pour prendre la voie du capitalisme, rejoignant ceux qui veulent sauver les vestiges de la vieille société. Leur résistance est obstinée et redoubtable. Mais la gr. rev. cult. prol. est irrésistible. Lorsque les masses seront soulevées, ces obstacles seront brisés. Il y aura des hauts et des bas. Ne pas les craindre. C'est à la jeune génération de retremper la classe ouvrière et de leur faire comprendre que la révolution n'est pas un fleuve tranquille.

5e. Appliquer fermement la ligne de classe du Parti = Qui sont nos ennemis ? Qui sont nos amis ? C'est la question de fond de la gr. rev. cult. prol. Les dirigeants du Parti doivent savoir discerner ce qui est de gauche et le renforcer. Ils doivent s'appuyer sur cette gauche. En isolant les droitiers, en rattrapant ceux au centre, nous regrouperons la majorité et nous unifierons plus de 95 % des cadres et des masses. Isolons et concentrons le tir sur les droitiers bourgeois ultra-réactionnaires et les révisionnistes contre-révolutionnaires. Exposons leurs crimes anti-socialistes, anti-parti, opposés à la Pensée-MaoZeDong. L'objectif du mouvement est de corriger les dirigeants qui veulent emprunter la voie capitaliste.

16e. La Pensée-MaoZeDong est la boussole de la gr. rev. cult. prol. = Dans l'armée de la gr. rev. cult. prol., le général c'est la ligne prolétarienne, et la bannière hautement brandie, c'est la Pensée-MaoZeDong. Lançons un mouvement d'études et de mise en pratique des Œuvres *du président Mao, pour les ouvriers, les paysans, les soldats, les intellectuels et les cadres, en faire la boussole de la gr. rev. cult. prol. Comme l'enseigne le président Mao, les comités du Parti à tous niveaux doivent apprendre auprès des masses, et devenir leurs élèves avant de redevenir leurs enseignants. Les comités doivent éviter les œillères. Ils doivent exalter le matérialisme dialectique, et opposer la métaphysique et le dogmatisme. La gr. rev. cult. prol. aboutira à une brillante victoire sous la direction du CC du Parti conduit par Mao ZeDong.*

[Pendant toute la durée de ce récitatif, la liste des premières victimes de la Révolution culturelle, à Pékin, dans l'enseignement, défile à l'écran.]

Produit, filmé, monté, réalisé par Hu Jie
© 2006

La présente édition trilingue en DVD a été réalisée
par Zhang ErNiang et Sun Qing,
en accord avec l'auteur, Hu Jie.
La traduction anglaise a été révisée par Donald Smith.

Tout en encourageant la poursuite de la diffusion libre et gratuite sur internet, sous le vocable « HuanYing DaoBan » (Bienvenue les copies pirates !), la présente édition est destinée à fixer de manière autorisée, en plusieurs langues, une version complète du présent documentaire.

Pour toute utilisation publique sur le câble ou la télévision, merci de contacter l'auteur-réalisateur – directement ou par l'intermédiaire de l'éditeur français :

Éditions René Viénet,
BP 13 Belaye,
46140 Luzech, France

胡杰纪录片目录
Filmographie de Hu Jie

圆明园的艺术家
Les artistes du parc de la parfaite clarté
YuanMingYuan YiShuJia
40'
1995

Quelques artistes se sont établis vers 1995 dans les villages proche du Palais d'été des empereurs de Chine, dans la banlieue de Pékin. Ils louèrent quelques maisons aux paysans du coin et se lancèrent dans d'ambitieuses recherches picturales. Les autorités veillaient.

远山
Lointaines montagnes
YuanShan
40'
1995

Dans les montagnes de QiLian, dans la province du QingHai, plusieurs dizaines de paysans travaillent dans des petites mines privées dans des conditions extrêmement difficiles. Noirceur dans tous les sens du terme.

迁徙
Migrations
QianXi
20'
1995

La vie quotidienne de la famille de Dunzhi, nomade tibétain dans les montagnes QiLian de la province du QingHai.

架子工, 拆房工, 清洁工
Monteur en échafaudage. Démolisseur. Balayeur.
JiaZiGong, ChaiFangGong, QingJieGong
1997, trois titres tournés au JiangSu
12 + 20 + 12'

Trois MinGong(s), chemineaux partis du fond des campagnes pour travailler en ville sur les chantiers, immigrés de l'intérieur dans les bas-fonds de la société actuelle.

宝宝贝贝
BaoBao BeiBei
30'
1998, tourné au JiangSu

Les jumeaux BaoBao et BeiBei sont envoyés par leurs parents chômeurs faire de la gymnastique pour échapper à la pauvreté.

媒婆
L'Entremetteuse
MeiPo
48'
1999

Dans la province du ShanDong, aux limites du HeBei et du HeNan, le métier d'entremetteuse est aussi ancien que l'institution du mariage. Mme Yang tente de briser un mariage pour lequel elle n'a pas été payée.

在海边
Au bord de la mer
Zai HaiBian
60'
1996-2003, tourné au ShanDong

Il y a un siècle, pour échapper aux guerres et à la famine, un très grand nombre d'habitants de la province du ShanDong ont émigré dans les provinces du nord-est (la « mandchourie » sur les cartes étrangères). Pour s'en sortir, certains de leurs descendants sont revenus au ShanDong en refaisant le trajet en sens inverse. Sans terres, sans « livret de famille et de résidence », ils font face aux difficultés, et à la mer.

晒太阳
Bronzer au soleil
ShaiTaiYang
50'
2003, tourné à Nankin

Une expérience artistique face à la population et aux autorités.

平原上的山歌
Chants montagnards dans la plaine
Ping Yuan Shang de ShanGe
60'
1993-2003, tourné au ShanDong et au YunNan

Luo XiaoJia, adolescente du YunNan, à l'âge de 17 ans, a été vendue à un paysan du ShanDong. Depuis dix années, elle vit dans les plaines de la province la plus orientale de la Chine, très loin des montagnes du YunNan qui occupent ses pensées.

生存还是毁灭
Être ou disparaître
ShengCun HaiShi Huimie
100'
2003

La privatisation de l'enseignement génère un gâteau qui ne laisse pas indifférents les autorités. Enseignants et étudiants sont pris en tenaille entre le pouvoir et le commerce de l'instruction.

小天使
Petit ange
Xiao TianShi
35'
2003, tourné au ShanDong

Zhou Hao, chrétien, est né pendant la « révolution culturelle », handicapé mental.

一个农村的女人
Une villageoise
YiGe NongCun de NüRen
60'
1996-2003, tourné au ShanDong et à BeiJing

Les idées, la vie et le destin d'une femme de la paysannerie dans le nord de la Chine.

阴道独白·幕后故事
Dans les coulisses des « Monologues du vagin »
YingDao DuBai MuHou GuShi
2004, tourné à Canton, ShangHai et Pékin

La chronique du montage de cette pièce célèbre dans une capitale universitaire de province.

民选村长
L'élection du chef du village
MinXuan CunZhang
50'
2000-2004

L'unité de base de la vie rurale, le village, expérimente un mode de gouvernance inconnu : l'élection du chef de village.

白丝带
Le ruban de soie blanc
Bai SiDai
40'
2004, tourné au GuangDong

En mars 2004, une étudiante en maîtrise fut tuée à l'Université Sun YatSen de Canton. Ai XiaoMing, enseignante de cette université lança une « campagne du ruban blanc » pour organiser la lutte contre les violences envers les femmes, et établir les droits de l'homme, dans un contexte de discours machos sur Internet.

寻访林昭的灵魂
Écrits avec le sang, prisons et exécution, de Lin Zhao
XunZhao Lin Zhao de LingHun.
115'
1999-2005

Le 29 avril 1968, au cœur de la « révolution culturelle », sur le terrain de basket de la prison de TiLanQiao, à ShangHai, une jeune intellectuelle détenue depuis plusieurs années fut condamnée à être ligotée et bâillonnée, pour l'empêcher de parler. Puis elle fut abattue, sans qu'on sache clairement aujourd'hui où et comment elle fut exécutée, après quel ordre donné par quel dirigeant. Quelques années auparavant, cette jeune étudiante avait pris la parole dans son université pour exprimer des doutes sur la campagne de critique en cours. C'est pour cette raison qu'elle avait été arrêtée, mise au secret (dans une cellule où elle fut privée de papier et de stylo) plutôt qu'envoyée au LaoGai. Son père se suicida peu après son arrestation. Sa mère est morte dans la rue dans des conditions suspectes peu après son exécution. Le film reconstitue, grâce à quelques témoins, ces années de tortures incessantes et les XueShu (textes écrits avec son sang puisqu'elle n'avait pas d'encre) de Lin Zhao.

为革命画画
Peindre au service de la révolution
Wei GeMing HuaHua
50'
2005, tourné au ShanXi

Un style pictural originaire du comté de Hu au ShanXi est devenu célèbre au niveau national et donné en exemple pendant la « révolution culturelle ». Le réalisateur a retrouvé les peintres.

我虽死去
Ne pleurez pas sur mon cadavre...
Wo Sui SiQu
Titre anglais usuel, et sur Internet :
Though I am gone ...
69'
2006, tourné à Pékin

Histoire du second meurtre de la « révolution culturelle », celui de Bian ZhongYun, battue à mort par ses étudiantes, le 5 août 1966. Mao ZeDong recevra deux semaines plus tard le brassard de la garde rouge d'une étudiante de ce lycée, ayant participé ou pour le moins assisté à cette « séance de critique révolutionnaire » contre le proviseur adjoint du lycée pilote rattaché à l'Université normale de Pékin.
Le titre anglais retenu par Hu Jie pour ce film (intégralement transcrit dans la présente livraison de *Monde chinois*, en regard du dvd de ce documentaire) est un vers d'un poème de Boris Pasternak dans l'épilogue du Dr Jivago.

Though I am gone, I shall return on the third day.
As rafts floating down a river, as a convoy of barges,
the centuries will float to me for judgment, out of the dark.

Cet épisode de l'histoire du maoïsme a été abondamment discuté sur Internet en Chine, Mme Bian ayant été réhabilitée mais ses assassins jamais condamnés, pour cause de prescription.

王克勤
Wang KeQin
50'
2006, tourné au GanSu

La tête du journaliste Wang KeQin a été mise à prix pour cinquante mille euros par la mafia locale parce qu'il a révélé les mécanismes de la corruption.

红色美术
L'art rouge
HongSe MeiShu
En collaboration avec Ai XiaoMing
70'
2007

Collectionneurs et commerçants, en Chine et à l'étranger, esthètes et historiens, prolongent la vie d'oeuvres graphiques qui ont rythmé, stimulé, exalté les destructions, meurtres et massacres de la révolution culturelle. Cette iconographie, ses auteurs, ses diffuseurs et ses actuels conservateurs ou négociants sont-ils allés au bout de leurs réflexions sur cette particulière dialectique de l'art et de la politique de l'ère maoïste ? C'et l'une des questions que pose ce film.

天堂花园
Le jardin d'Eden
TianTang HuaYuan
En collaboration avec Ai XiaoMing
150'
2003-2007, tourné au GuangDong, au HuNan et à BeiJing

Un cas pratique de défense des droits de la femme dans la Chine post-maoïste : un viol, le regard des medias, la justice, la corruption à l'œuvre. Un débat pratique sur l'émergence difficile de la société civile, des ONG, face au crime et à la bureaucratie.

沉默的怒江
Silence sur le fleuve
ChenMo de NuJiang
30'
2007, tourné au YunNan et au Tibet

Trois rivières sont classées au patrimoine naturel mondial (Nu, LanCang, JinSha). Treize centrales hydroélectriques sont prévues.

國營東風農場
La ferme d'État du vent d'Est
GuoYing DongFeng NongChang
Projet de 120'
Montage en cours
pour lancement fin 2008

En 1957, environ deux cents prisonniers politiques, taxés de « droitisme » arrivèrent dans un camp du LaoGai (« réforme par le travail ») dans le comté de MiLe, au YunNan, avec deux cents autres bagnards venus d'autres « fermes ». Leur participation au « Grand bond en avant », en dehors de fondre tout ce qui pouvait être fondu dans des petits hauts-fourneaux, consista à assécher des rizières pour planter des patates douces et détruire des forêts. Ils furent également soumis à un endoctrinement normalisé par le Parti, et des leçons de luttes des classes. Ces prisonniers furent à la fois co-auteurs involontaires et victimes de l'immense famine de 1960. Ils subirent ensuite la « grande révolution culturelle prolétarienne », en accueillant des groupes de jeunes citadins, venus de ChongQing, KunMing et Shanghai. Ces « droitiers » furent réhabilités en 1978 et quittèrent leur « ferme » par petits groupes.

Wu WenGuang

Filmer l'imprévisible

Wu WenGuang, né en 1956 à Kunming, est aujourd'hui considéré comme l'un des premiers cinéastes chinois à réaliser des documentaires de manière indépendante. Après avoir été « rééduqué à la campagne » de 18 à 22 ans, il entame des études de littérature dans sa ville natale et y devient enseignant dans le secondaire dès 1982, à Kunming, puis dans le Xinjiang jusqu'en 1985. Il quitte ce travail lorsqu'il obtient un poste de journaliste à la Télévision de Kunming où il travaillera trois ans, de 1985 à 1988. À cette date, il s'installe à Pékin et réalise ses premiers documentaires personnels, tout en gardant des liens professionnels avec les chaînes de télévision. Son domaine d'activité dépasse la réalisation de film proprement dite, puisqu'il est aussi producteur, essayiste, et qu'il participe à la création des spectacles de sa compagne Wen Hui, chorégraphe et directrice de Living Dance Studio.

Principales réalisations :

- *Bumming in Beijing, the Last Dreamers* [*Liulang Beijing, zuihou de mengxiangzhe*], 74 minutes, 1990. Son premier film, construit autour d'interviews d'amis artistes, comme lui Pékinois d'adoption, relate leur existence de semi-vagabonds due à leur statut de « migrants ».
- *1966, My Time as a Red Guard* [*1966 nian, wo de hongweibing shidai*], 165 minutes, 1992, sur les souvenirs d'ex-Gardes rouges.
- *At home in the world* [*Si hai wei jia*], 170 minutes, 1995, film qui revient, 5 ans plus tard, sur le destin des artistes qui apparaissent dans *Bumming in Beijing*.
- *Jianghu, Life on the Road* [*Jianghu*], 170 minutes, 1995 est le premier film que Wu WenGuang tourne en DV. Il montre les aléas d'une troupe de chanteurs itinérants dans les campagnes chinoises.
- *Dancing with Farmworkers* [*He mingong tiaowu*], 57 minutes, 2002, est le making-of d'un spectacle de Wen Hui dans lequel des ouvriers migrants sont embauchés en tant qu'acteurs.

Principale production :

- *Villagers' Film Project* qui comprend dix courts-métrages réalisés par des paysans : *Villagers' Documentary Film [Cunmin jilupian*] (100 minutes, 2005) ; *Seen and Heard* [*Yingxiang*], (Jian Yi, 95 minutes, 2005) – un making-of de la formation à l'image des paysans participant au projet – et dix longs métrages de jeunes réalisateurs, tous sur le processus électoral dans les campagnes chinoises..

Judith Pernin : Quelle place occupe l'histoire dans votre travail depuis votre premier film, Bumming in Beijing *?*

Wu Wenguang : J'ai tourné *Bumming in Beijing* début 1988 ; autrement dit à une période qui n'est pas historiquement très marquante. C'est l'année 1989 qui a fait date, mais au moment du tournage on ne pouvait pas le prévoir. *Bumming in Beijing* est donc plutôt un aperçu de la réalité telle qu'elle se passait à ce moment-là, un film sur la vie de mes amis les plus proches.

Trois ans plus tard, en 1992, j'ai eu envie de revenir sur un moment historique majeur avec le film *1966, My time as a Red Guard*. Je voulais comprendre dans quel état d'esprit les jeunes de cette époque avaient participé à la Révolution culturelle vingt-cinq ans plus tôt. Ce qui m'intéresse dans l'Histoire, c'est avant tout l'expérience individuelle des événements, la personnalité et les sentiments des ses acteurs. La question de l'histoire est donc évidemment très présente dans ce film.

JP : Dans Bumming in Beijing*, vous êtes très proche des personnes que vous filmez. Cela vous donne une position et un point de vue que vous ne retrouverez plus par la suite. Pouvez-vous nous en dire plus ?*

WWG : Les personnes qui apparaissent dans *Bumming in Beijing* étaient tous des amis de longue date. Je connaissais certains d'entre eux depuis dix ans et j'ai rencontré les autres dans les années 1980. Comme moi, ils étaient du Yunnan et venaient de s'installer à Pékin.

Mon but au moment du tournage était de refléter scrupuleusement la réalité de ce qu'ils vivaient et d'en rendre compte sans la modifier. Je leur posais des questions dont je connaissais déjà les réponses étant donné que nous étions si proches, ce qui rendait nos conversations pendant le tournage parfois un peu absurdes ! Non seulement je connaissais déjà quasiment tout d'eux, mais en plus j'étais moi-même dans la même situation, et je partageais largement leurs ennuis, leurs inquiétudes et leurs aspirations. Au début du tournage cela nous a un peu gêné de devoir reparler de choses banales ou triviales comme les moyens de subsistances qui étaient notre ordinaire. Mais nous pensions que c'était important de le faire et au fur et à mesure du tournage, nos discussions ressemblaient de plus en plus à des conversations normales. Nous avons prêté de moins en moins attention à la présence de la caméra et aux sujets que nous abordions. Ce fut une expérience très amusante.

JP : Pour les documentaires suivants, 1966, My time as a Red Guard*,* Jianghu *et* Dancing with Farmworkers*, vous n'avez pas la même relation avec les protagonistes qui sont des inconnus et non des amis. En quoi cela a-t-il modifié votre point de vue et votre méthode de tournage ?*

WWG : Cela représente une grande différence. Pour *Bumming in Beijing*, j'étais en réalité moi-même un des protagonistes. Ce n'est qu'en sortant de cette bohème que j'ai commencé à pouvoir la regarder avec des yeux neufs. Pour *Jianghu*, et tous les films que j'ai réalisés par la suite, j'étais un élément extérieur qui observe à distance la vie, les sentiments et les pensées des protagonistes. On peut penser qu'à force de les côtoyer, on finit par les connaître et les comprendre, mais c'est une erreur. En fait, on découvre en permanence sur eux des choses nouvelles ou totalement imprévues.

Sur le tournage de *Jianghu*, par exemple, les jeunes m'ont beaucoup parlé de leurs histoires familiales. Agés d'environ seize à vingt ans, ils avaient un niveau d'éducation très minime : dans le meilleur des cas ils avaient obtenu leur première année de collège mais en général, ils n'avaient même pas fini l'école primaire. Ils me racontaient beaucoup d'anecdotes sur leur village, les disputes de leurs parents, l'alcool, leurs loisirs. Même s'ils me soutenaient le contraire, je trouvais leurs histoires vraiment passionnantes, car à travers elles, j'ai pu connaître l'environnement dans lequel ils ont grandi. Au départ, le tournage les a dérouté et les oppressait, mais ils s'y sont fait très rapidement car nous avons vécu ensemble pendant longtemps.

En Chine, les gens ne sont pas aussi secrets qu'en France, ils ne sont pas contre le fait d'être filmés. Quand j'étais à Paris pour le tournage d'*At Home in the World*, je suis rentré, caméra à la main, dans un café du côté du centre Pompidou. Quelqu'un y lisait le journal et dès qu'il a vu la caméra, il l'a remonté sur son visage. Il n'a pas dit qu'on ne pouvait pas tourner dans le café, il voulait seulement qu'on ne le voie pas sur les images.

En Chine, la caméra est considérée comme un instrument de pouvoir. On la craint, on en a peur, mais on ne l'a jamais considérée comme un objet banal qui a une position égale à la nôtre. C'est pour cette raison que beaucoup ne veulent pas être filmés ici. Quand les gens racontent que la télévision est venue les filmer, c'est comme s'ils avaient été touchés par la grâce. Cela montre à quel point ils se considèrent comme inférieurs à ceux qui produisent et diffusent des images. Dans *Jianghu*, je trouve que l'excitation d'être filmé est vraiment palpable chez les protagonistes. Ils ont le sentiment que la caméra les valorise. Les ouvriers de *Dancing with Farmworkers* pensent la même chose. Ils se sentaient mal à l'aise les premiers jours car ils se trouvaient dans un lieu non pour travailler mais pour danser et faire des exercices, et ils craignaient de ne pas recevoir leur salaire. On les a rassurés sur ce point et

ils nous ont alors demandé une avance, sans laquelle ils ne joueraient pas. Trois jours plus tard, des journalistes sont venus pour nous filmer. Ils sont revenus par la suite pour tourner quelques plans et les ouvriers en furent ravis. L'intérêt des journalistes et la présence de nos propres caméras leur donnaient de la face, de la fierté. Même s'ils étaient déjà impliqués dans la création d'un spectacle vivant en tant qu'acteurs, et donc mis en valeur par leur rôle de comédien, c'est vraiment le fait d'être filmé qu'ils ont trouvé flatteur dans cette expérience.

JP : C'est à partir de Jianghu *que vous commencez à tourner en DV. Qu'est-ce que ce type de caméra a changé dans votre travail ?*

WWG : Les caméras DV ont changé énormément de choses. Auparavant, je devais utiliser les caméras que les chaînes de télévision me prêtaient. Avec une caméra betacam, il faut au moins deux ou trois personnes dans l'équipe de tournage, et un opérateur professionnel est une absolue nécessité. De 1995 à 1997, je n'ai tourné aucun documentaire à cause des difficultés que cela représente : il fallait louer du matériel, et donc trouver de l'argent au préalable. Puis, constituer une équipe avec laquelle on se comprend bien car s'il y a la moindre divergence de caractère entre nous, le film s'en ressent. Quand la caméra DV est sortie sur le marché, je me suis dit que le changement majeur qu'elle allait apporter serait la possibilité de pouvoir travailler seul, sans se préoccuper de location et de financement. Ces caméras sont si petites qu'on peut les garder sur soi en permanence, sans contrainte, pour filmer des choses infimes, des détails quotidiens qui n'apparaîtraient pas devant une équipe et un matériel trop imposants. Filmer en DV permet d'éliminer nombres de lourdeurs extérieures qui parasitent un tournage comme le fait de devoir tout planifier ou de travailler en équipe. La DV permet de tourner dans un environnement technique plus simple, propice à capter la vie elle-même. Avec ce genre de caméra, on peut se permettre de ne plus tourner selon un scénario échafaudé avant le tournage d'après la vague idée que l'on se fait d'une situation. La DV fait voler en éclats nos préjugés sur les autres, j'en veux pour preuve mon expérience avec les chanteurs dans le film *Jianghu*. J'étais persuadé au départ que la troupe allait se disperser rapidement par manque d'argent, dissensions internes ou autres, et que le film allait relater cet échec là. Ils auraient pu aussi très bien se faire confisquer leurs biens par la police ou les fonctionnaires locaux car les spectacles légèrement érotiques comme ceux-ci sont interdits. Au cours du tournage, ce genre de difficultés est apparu maintes fois et j'aurais pu en profiter pour choisir une fin qui m'arrangeait et clore ainsi le film sur une idée fausse, en faisant passer les difficultés passagères de la troupe pour le terme de son existence. Les rushes m'en offraient la possibilité, mais je ne voulais pas faire un documentaire construit selon un schéma préconçu comme beaucoup de réalisateurs le font de manière plus ou moins consciente. En assistant moi-même bien des fois aux mésaventures de la troupe, j'ai remarqué que lorsqu'ils étaient en difficulté, ils laissaient passer quelques jours puis relouaient une voiture pour tout recommencer ailleurs comme si rien ne s'était produit. Je me suis rendu compte ainsi à quel point les Chinois peuvent être persévérants. Ils peuvent vraiment endurer beaucoup de choses et survivre dans n'importe quelle situation.

C'est cette expérience de tournage avec une caméra DV qui m'a révélé l'importance d'être ouvert aux errances et aux aléas de la vie. Je me suis rendu compte que les réalisateurs ont souvent des schémas grossiers figés en tête et qui révèlent leurs a prioris et leurs ignorances quand il s'agit de choisir le dénouement d'un film. La DV permet de changer de méthode de tournage et d'être plus perméable aux événements, de structurer l'œuvre d'une manière plus souple. Cette caméra m'a appris à adopter pendant le tournage une attitude ouverte, de disponibilité et de recherche de vérité, au lieu d'appliquer un schéma narratif conçu à l'avance sur un sujet qu'au fond je ne maîtrise pas. Des retournements de situation surviennent toujours et c'est ce qui fait le sel de notre métier. Pour tourner un documentaire, il faut accepter au préalable que la vie reste imprévisible et que son intérêt réside dans ce qu'on ignore encore.

Récemment, des étudiants de l'institut du Cinéma de Pékin sont venus nous filmer. Ils avaient quelques idées en tête sur nous et notre travail. Après une semaine de tournage, ils ont trouvé qu'ils avaient assez de rushes et ils sont partis. Ils ont agi exactement comme les Occidentaux qui viennent en Chine pour tourner des films. Ils choisissent un sujet d'après les maigres connaissances qu'ils ont de la Chine, bricolent un script, enregistrent quelques interviews et le film est prêt à être diffusé. Pour les étrangers c'est normal d'agir comme cela, parce que leur connaissance de la Chine sera toujours approximative et superficielle, ne serait-ce qu'à cause de la langue. Mais pour des Chinois, cette façon de vouloir tout expliquer à partir d'idées reçues, ce n'est pas de l'ignorance, c'est révélateur d'une forme d'égocentrisme dans laquelle les idées personnelles deviennent plus importantes que la vie elle-même. Le réalisateur se projette dans le film sans chercher la révélation qu'un tournage devrait toujours apporter. Moi-même, j'ai dû attendre d'utiliser la DV pour être en mesure de comprendre cela.

JP : Quel genre de relation entretenez-vos avec les chaînes de télévision ? Vous y avez travaillé mais votre démarche se distingue nettement de celle des documentaires qui sont programmés sur les chaînes chinoises.

WWG : J'ai travaillé à la télévision par le passé. Je réalisais des « films thématiques », des reportages, des émissions d'actualité dont le contenu sous-jacent relevait de la propagande. A ce moment-là, dans les années 1980, il n'y avait pas d'émissions commerciales à la télévision, rien que de la propagande. Maintenant, avec la prise en compte du marché, les émissions sont en apparence plus variées mais en réalité elles sont de même nature. Elles exigent très peu de nous en termes de connaissances de la vie, de la société ou des autres. C'est pour cela que lorsque j'ai quitté ce travail pour faire mes propres films, le plus important pour moi a été de me débarrasser de tout ce que représentait la télévision.

Y travailler m'a néanmoins donné l'avantage de pouvoir commencer à réaliser des films sans même avoir étudié le cinéma ou la télévision et sans posséder de matériel moi-même. Quand j'ai été embauché à la Télévision de Kunming, c'était une toute petite chaîne qui venait d'être créée. Personne ne connaissait le métier et donc tout le monde pouvait tout tenter. Si j'avais postulé à CCTV pour y être monteur, je n'aurais jamais eu l'occasion de toucher à une caméra et je ne saurais toujours pas me servir d'instruments et de techniques qui sont, finalement, extrêmement simples.

JP : J'ai entendu parler d'une émission télévisée dont le principe me fait penser à votre programme sur les élections villageoises : dans cette série, les protagonistes, des gens ordinaires, filment eux-mêmes leur vie, de la même manière que dans Villager's Film Project*, des paysans filment par leurs propres moyens la réalité de leurs villages.*

WWG : Beijing TV a diffusé une émission qui s'appelle *Ordinary People's Lives* [*Baixing jiayuan*]. Les producteurs sont venus me voir pour la concevoir et la créer avec eux. J'ai recommandé mon collaborateur Su Min pour qu'il y participe. Le problème, c'est que les réalisateurs amateurs tournent seulement les images mais le film est monté par des professionnels sans qu'ils puissent y assister or c'est le montage qui donne sa forme et son sens au film. Malgré tout, c'est une idée intéressante, bien que l'émission soit restée sans descendance.

En ce qui concerne le projet *Villager's Films*, mon intention originelle – qui était de donner aux protagonistes eux-mêmes les moyens de filmer les élections – n'était pas fondée sur le même principe. Le thème de cette série de films est l'auto-gouvernance dans les villages, c'est-à-dire la possibilité pour les villageois de gérer leurs affaires en élisant leurs délégués. Leur donner une caméra pour documenter eux-mêmes la vie politique de leur village renvoie directement à cette idée d'autonomie de choix et d'action.

Au départ, on m'a proposé de faire, seul, un film sur le programme de sensibilisation aux élections villageoises que le ministère des Affaires civiles chinois et la Commission européenne mettaient en place. Leur but était de donner le plus grand écho possible à ce programme et je me suis dit qu'il serait encore plus intéressant de faire participer un maximum de personnes à ce documentaire. Je les ai convaincus et c'est ainsi que le projet est passé d'un film unique à la production de dix courts-métrages de réalisateurs villageois.

Au cours de ce travail, je me suis aperçu que le plus exaltant pour ces personnes qui n'avaient jamais tenu de caméra de leur vie est d'avoir trouvé un moyen d'expression. Filmer leur a donné le statut de quelqu'un qui prend la parole et qui sera probablement entendu. Auparavant, ils se sentaient ignorés des médias : les rares journalistes auxquels ils avaient été confrontés disparaissaient aussi vite qu'ils étaient venus, une fois leur reportage achevé. Avec ce système participatif, ils se sont exprimés par eux-mêmes et cela leur a fait découvrir leur existence de citoyen. Pouvoir traiter de la vie politique de leur village en image a éveillé leur conscience civique.

Plus tard, un des paysans, celui qui vient du Hunan, a créé lui-même une coopérative pour rassembler les agriculteurs mandariniers de son village afin qu'ils vendent leurs fruits ensemble. Auparavant, ils les vendaient au bord de la route aux automobilistes de passage et les prix étaient cassés par le marchandage. Maintenant, ils se sont organisés et leurs prix sont uniformisés, ce qui les protège de la concurrence sauvage qu'ils se faisaient mutuellement. Même si cette initiative n'a rien à voir avec la réalisation de films, cet homme m'a avoué que ce projet lui avait donné envie d'agir. Je pense que sa démarche relève de cette idée « d'auto-gouvernance », qu'elle révèle l'émergence de sa conscience civique.

JP : Que pensez-vous de votre collaboration avec la Commission européenne et le ministère des Affaires civiles chinois ?

WWG : Pour ce projet, ce fut très réussi. Après avoir fixé le programme et le budget, nous avons eu les mains libres pour les détails. Ils n'ont considéré que le résultat final.

JP : Ces films ont-ils été projetés en Chine ?

WWG : La plus grosse diffusion a dû se faire sur CCTV, et sur CETV (*China Educational Television*). À Canton, on a organisé une projection avec des personnes qui travaillent dans l'audiovisuel. Ils ont aussi été projetés au cinéma Cherry Lane Movies de Pékin. Il y a eu également une projection lors d'une conférence dans un centre d'exposition international. Et le mois prochain ils seront projetés à Yunfest (Yunnan Multi Culture Visual Festival).

JP : Êtes-vous satisfait du résultat ?

WWG : Cela dépasse toutes mes attentes. Je n'aurais jamais imaginé que la télévision ou les autres médias en parleraient. Ils sont venus d'eux-mêmes voir les films les ont trouvés très émouvants et nous ont proposés de les diffuser en rétribuant les auteurs. Après leur diffusion, nous avons reçu en quelques jours de nombreux appels de paysans qui voulaient participer au projet. Ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas vu la première annonce, pour laquelle nous n'avions reçu que quarante demandes d'inscription. Si nous renouvelons l'expérience dans le futur, je pense qu'il y en aura plusieurs centaines, ou plusieurs milliers.

JP : Cette expérience a montré que ce genre de projet peut à la fois mobiliser des participants mais aussi toucher de grands médias. Dans quelle mesure pensez-vous que cela puisse avoir un effet sur la société ?

WWG : Je ne sais pas. Les effets dont je peux parler sont ceux que je constate comme les appels que nous recevons, l'enthousiasme des personnes qui souhaitent participer, ou bien les projets annexes que

cela a engendré, comme pour le paysan qui a monté sa coopérative. Les autres réalisateurs ont également continué à filmer. Shao Yuzhen, qui vient de Pékin, est une des « réalisatrices paysannes » qui a reçu le plus d'attention de la part des média, et surtout du *Journal de la Jeunesse Chinoise* ; également de certaines chaînes de télévision qui sont allés la rencontrer pendant son tournage. Celui qui a monté sa coopérative m'a écrit une lettre le mois dernier pour me dire qu'il a été classé dans les dix personnages les plus médiatiques de sa ville. C'est un homme dont la scolarité se borne à l'école primaire, mais il est très intelligent et très capable. Ses deux enfants ont réussi le concours d'entrée à l'université, et à Pékin qui plus est. Il est très respecté par son voisinage, et il a une vie plutôt agréable. A l'âge de 50 ans, voyant que ses enfants étaient déjà grands et que sa famille se portait bien, il a décidé d'acheter une maison à Pékin pour y passer ses vieux jours. Participer à ce programme a été un vrai bain de jouvence pour lui. Dans son bourg, il a créé un bureau pour que la coopérative perdure. Il a acheté un ordinateur et a appris à se servir d'internet, chose absolument nouvelle pour lui qui n'avait pour seul loisir que le Mah-jong. Il est d'ailleurs très fort, il ne perd qu'une fois sur dix ce qui lui a permis de gagner un peu d'argent. Aujourd'hui, il n'a absolument plus le temps d'y jouer. Il dit que ce projet l'a vraiment changé.

Je suis en revanche loin d'être aussi optimiste en ce qui concerne l'impact que ce genre de films peut avoir sur un grand nombre de Chinois. Peut-être qu'en Chine, il faut commencer par des choses minimes, aussi dérisoires qu'elles puissent paraître, mais je pense qu'il ne faut pas exagérer l'importance de ce type d'initiative. Certains problèmes en Chine ne pourront pas être réglés par le documentaire ou le cinéma.

JP : Beaucoup de théoriciens du cinéma voient dans l'œuvre des documentaristes indépendants d'après 1980 l'émergence d'un « mouvement ». Qu'en pensez-vous ?

WWG : Je n'aime pas trop ce genre d'expression, mais cela ne regarde que moi. Je trouve cela conformiste et le mot « mouvement » me déplaît parce qu'en réalité, il ne s'agissait que d'un petit groupe de gens qui partageaient des goûts, des sujets de discussion et de bons moments ensemble. Je suis surpris qu'on forge a posteriori cette idée de mouvement. Cela sous-entend que c'était organisé, pensé ou programmé, alors qu'en fait c'était des initiatives individuelles et spontanées. A partir de 1999 et 2000, après l'apparition de la DV, des jeunes gens ont commencé à créer des associations, des festivals avec des rencontres et des projections un peu partout en Chine. Selon moi, c'est à partir de ce moment-là qu'il est possible de dire qu'un « mouvement » s'est créé.

JP : Mais ne pensez-vous pas qu'une nouvelle forme de documentaires est belle et bien apparue à ce moment là ?

WWG : Si. C'est une nouvelle façon de faire des documentaires. Mais je pense qu'on ne peut pas le labelliser en « courant » ou « mouvement » parce qu'au début il s'agissait juste d'une poignée de personnes. Nous étions très peu. En revanche, il est vrai que nous avons créé une nouvelle approche du documentaire, à l'opposé de la tradition télévisuelle de l'époque, et c'est pour cela que nous jurions autant dans le paysage audiovisuel chinois.

JP : Pensez-vous que cette nouvelle approche a été seulement véhiculée par la DV – c'est-à-dire par la technique, ou aussi par un « point de vue » nouveau adopté par le cinéaste ?

WWG : C'est à partir de 1990, alors que la DV n'était pas encore sortie sur le marché, que cette nouvelle approche a vu le jour. J'ai moi-même bien du mal à définir en quoi elle consiste mais je pense qu'il s'agit en grande partie d'un rejet des traditions cinématographiques chinoises – en tout cas à l'époque de *Bumming in Beijing*.

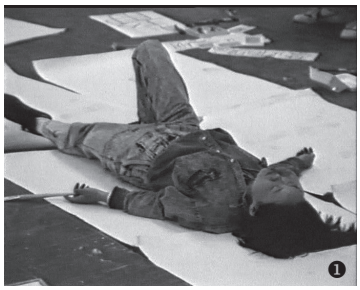
Il est certain que le point de vue du réalisateur a beaucoup évolué et les films sont de fait très différents. Auparavant, le but d'un film était de monter en épingle des personnages qui incarnaient les modèles sociaux auprès du public, selon le vœu du gouvernement. Aujourd'hui, on peut faire des films à propos de tout, et les styles sont plus diversifiés, même si les films en DV avec des plans-séquences qui suivent chronologiquement le récit sont ce qu'il y a de plus courant.

Judith Pernin : Comment expliquez-vous la création de tant de festivals à partir des années 2000 ? Était-ce chose possible auparavant ?

Wu Wenguang : Ce genre de manifestations était rare par le passé. Ce n'est qu'à partir des années 1999/2000 que des associations se sont formées dans des bars ou des universités et y ont organisé des projections. Ensuite, des centres artistiques comme notre espace de travail à Caochangdi ont également essaimé un peu partout. Rien de tout cela n'était possible auparavant. Dans les années 1990, le seul lieu de projection dont nous disposions était notre propre téléviseur. Tout ceci n'est d'ailleurs pas vraiment le fruit d'un changement de contexte. Avec l'émergence d'un nombre croissant de réalisateurs indépendants, cette nouvelle vague de documentaires était impossible à contenir et il a bien fallu qu'elle perce les digues et qu'elle se répande.

■

[Entretien enregistré en mars 2007 à Pékin par Judith Pernin]


❶

❷

❻

❸

❺

❼

❹

❽

Wu Wenguang
❶ *Bumming in Beijing*
❷ *Dancing with Farmworkers*
❸ *Jianghu*
❹ *Villagers' Film*

Ai Xiaoming
❺&❻ *Care and Love*
❼ *The Epic of Central Plains*
❼ *Taishicun*

Ai XiaoMing

Caméra-stylo, pour un réquisitoire social

Ai XiaoMing, née en 1953 à Wuhan (province du Hubei), enseigne à l'Université Sun Yat-Sen de Canton, après avoir fait des études de littérature chinoise à Wuhan, puis écrit une thèse à l'Université normale de Pékin en 1987. Elle est connue en Chine pour son enseignement sur l'histoire du féminisme, les combats des femmes pour leurs droits, et la défense des travailleurs migrants (qui sont en Chine une vaste « population d'immigrants de l'intérieur », dépourvus des droits dont bénéficient les citadins « sédentaires »). Elle est également reconnue, en Chine comme à l'étranger, pour ses films documentaires, produits en dehors des circuits officiels :

- *White Ribbon* [*Baisidai*], 57 minutes, 2004, sur les violences faites aux femmes, à propos du meurtre d'une étudiante.
- *Taishicun*, 100 minutes, 2005, qui relate le conflit opposant paysans et administration locale autour de la question des élections.
- *The Epic of Central Plains* [*Zhongyuan Jishî*], 140 minutes, 2007, et *Care and love* [*Guan'ai zhi jia*], 108 minutes, 2007, tous deux sur la contamination par le virus du sida des populations des provinces du Henan et du Hebei.

Judith Pernin : Quelle est votre conclusion, aujourd'hui en 2007, sur les événements de Taishicun, deux ans après la réalisation de votre documentaire ?

Ai Xiaoming : Les élections de Taishicun ont été un échec. La question est de savoir si les paysans ont un droit de vote, et si ce droit est un leurre ou une réalité. Si ce droit de vote est dénié ou bafoué, les recours devant les tribunaux sont-ils possibles ? L'exemple de Taishicun nous montre que ce n'est pas encore le cas. Il met en évidence les défaillances de la prétendue « démocratie au niveau local ». Le contexte du film est celui d'un conflit économique féroce, autour de l'urbanisation et de l'industrialisation du foncier rural, qui nous permet de découvrir les conditions de vie des paysans, et le fonctionnement des bureaucraties concernées.

JP : Quelle était en 2005, quand vous terminiez votre montage, et maintenant en 2007, la situation du droit de vote dans les campagnes ?

AXM : Actuellement, le droit de vote des paysans n'est pas garanti. Or si les paysans veulent effectivement exercer cette forme d'auto-gouvernance, les élections sont indispensables et le droit de vote doit être garanti. Sans ce suffrage populaire, quel réel pouvoir de décision pourraient exercer les paysans ? De nos jours, ce droit démocratique n'existe pas : quand les paysans veulent l'exercer on leur met des bâtons dans les roues. C'est un droit théorique sans application concrète. La gestion des zones rurales et leur développement est un vrai problème. La pauvreté aussi, qu'un changement de responsables locaux ne peut suffire à résoudre.

JP : Quelle est votre conception du cinéma documentaire ? Comment vous servez-vous de la caméra ?

AXM : Le cinéma est un art au sens plein du terme, ce qui pour beaucoup correspond à une culture élitiste, à un divertissement de « happy few ». Mais je m'attache à une autre définition, qui ne diminue en rien la possible valeur artistique du documentaire, celle de découvrir et de transmettre. Et c'est tout un art que de le faire, donc une méthodologie, une recherche constante pour y parvenir. On est aussi

de mon point de vue dans le domaine de la sociologie, de l'anthropologie, et pas celui de « l'art pour l'art ». La caméra peut servir d'outil d'information, être un carnet de notes en images, un messager de ce que les autorités craignent de divulguer, un instrument du droit fondamental à l'information, bref elle peut devenir un réquisitoire devant le tribunal de la société, à défaut de celui des palais de justice.

Le documentaire est aussi le véhicule d'un système de valeurs, d'un mode de pensée. Il peut ainsi aider à combattre le mépris et la discrimination qui frappent certaines personnes, comme les malades du sida que nous avons filmés. De notre point de vue, le sida n'est pas qu'un problème de santé publique, il est aussi lié à d'autres dysfonctionnements de la société : le statut des femmes, la politique, les droits, la corruption, les lacunes de la législation chinoise, et nous évoquons tous ces thèmes dans mes films. De cette manière, nous essayons de faire passer des idées et de proposer des solutions, car c'est pour nous un des pouvoirs du documentaire.

Après le visionnage de *The Epic of Central Plains*, il y a eu deux types de réactions : certains spectateurs ont été très frappés par la puissance d'argumentation du film ; d'autres se sont même sentis poussés à l'action. Mes documentaires sont faits dans l'espoir d'entraîner un changement. Je les réalise pour éveiller l'attention du public et lui insuffler la volonté de changer la société. En parlant de la catastrophe du sang contaminé, je veux éveiller la conscience de tous et montrer que ce désastre nous concerne individuellement. Le choix des sujets découle de ma volonté de traiter d'un problème d'une manière publique, ouverte, pour lui apporter une solution de manière légale.

JP : Ce que vous dites du documentaire fait évidemment penser au mouvement de défense des droits : privilégier le recours à la loi, plutôt qu'à la violence, pour protester contre des injustices.

AXM : Le mouvement de défense des droits civiques est à l'image des mutations qui se déroulent sous nos yeux en Chine. Le documentaire en est un auxiliaire car il rend compte des affaires judiciaires qui ont eu un certain retentissement en Chine pour les diffuser vers le plus grand nombre et en augmenter la compréhension.

Devenir un État de droit n'est pas une mince affaire pour un pays comme la Chine. Les problèmes que rencontrent les Chinois aujourd'hui les exaspèrent et le mécontentement du peuple est à son comble. Le mouvement de défense des droits est un moyen pour la Chine de devenir une nation ouverte et raisonnable : il fait émerger la conscience du droit chez nos concitoyens et propose une réflexion sur les moyens dont nous disposons pour protéger ceux-ci. Un documentaire a atteint son but de manière concrète lorsque des dossiers judiciaires aboutissent. Le mouvement des droits a montré que la société civile était plus capable que le gouvernement central de protéger les citoyens, et qu'au sein de la société civile, on pouvait se livrer à une critique légale.

Ceci dit, il reste encore beaucoup d'obstacles à surmonter pour que la société civile ne soit pas aussi vulnérable par rapport aux instances judiciaires. Il est très risqué de se lancer dans des poursuites devant les tribunaux car le coût d'un procès est très élevé. Ce qui compte le plus dans cette démarche, c'est l'alliance de toutes les composantes de la société : les médias, les intellectuels, les juristes et les cadres doivent tous se mobiliser pour arriver à gagner. C'est pour ça que le documentaire est important à mes yeux, il permet de montrer que protéger le droit d'autrui revient à garantir les droits de tous.

JP : Selon vous, qu'entend-on par le terme « société civile » en Chine aujourd'hui ?

AXM : Peut-être que ce terme n'a pas tout à fait le même sens en Chine qu'en Europe. En Chine ce concept est quelque chose de tout à fait nouveau. Sans me placer d'un point de vue théorique, seulement en tant qu'observatrice engagée, je pense qu'en Chine la société civile concerne la sphère politique plus que les affaires économiques. Elle vise à nous faire prendre conscience de nos droits de citoyens, qu'ils soient d'ordre politique, économique, culturels, ou que ce soient les droits individuels. Elle représente

les intérêts des différents groupes sociaux et elle tente de peser sur les décisions politiques en faisant entendre sa voix par les médias, ou en participant à des actions.

JP : Quelles influences reconnaissez-vous dans le domaine du documentaire ?

AXM : Hu Jie, avec qui je collabore depuis plusieurs années, est certainement l'une de mes inspirations. J'ai tout de suite été séduite par le côté social de ses films, la recherche de vérité à l'œuvre dans son travail. Nous sommes très différents dans l'interprétation des rushes et pour la prise de vue, mais nous travaillons ensemble, car mes responsabilités universitaires ne me laissent pas le loisir de tout assumer dans un film, notamment le montage. Pour Taishicun, j'ai joué le rôle du réalisateur.

Une autre influence que j'assume, sont les films à caractère social produits à l'étranger, des documentaires sur la condition des défavorisés, comme ce film sud-africain *Amandla! A Revolution in Four Part Harmony* (Lee Hirsch, 108 min, 2002). Ce que j'aime dans ces films, c'est qu'au lieu de montrer des victimes passives, on voit au contraire la manière dont ces personnes découvrent en eux-mêmes la force de changer leur destin. C'est exactement ce que je veux faire avec mes films : non pas donner une image passive des gens, mais au contraire montrer leur capacité d'action et comment ils arrivent à changer leur destin par leurs propres moyens. Telle est la fonction du documentaire, dans mon esprit.

JP : Un peu comme dans une certaine photographie documentaire chinoise qui s'intéresse certes aux problèmes des défavorisés, mais sans en donner une image misérabiliste, au contraire, en montrant leur côté volontariste.

AXM : Pendant le tournage d'un documentaire, nous faisons bloc avec les protagonistes. Lorsque je filme les paysans, je leur laisse m'indiquer ce que je dois montrer et ce que je dois laisser de côté. Je me considère ni plus ni moins comme un volontaire au service de leur cause, un prestataire qui leur apporte une technique qu'ils ne maîtrisent pas.

JP : Il existe en revanche beaucoup de documentaires chinois dans lesquels le point de vue du réalisateur apparaît fort peu : la caméra a l'air d'avoir elle-même enregistré la scène au hasard.

AXM : Je n'ai guère eu l'occasion de visionner ce genre de documentaires. Peut-être que le réalisateur n'a tout simplement pas vraiment réfléchi à cette question du point de vue et de la prise de vue. Dans mon cas c'est très différent. Du fait de ma formation universitaire, ma démarche pour réaliser un film ressemble à celle que l'on adopte pour l'écriture d'un mémoire. Je commence par un plan de recherche, une analyse, puis une problématique. Je me demande alors si ce problème peut trouver une solution et s'il est pertinent d'en tirer un film.

Le tournage d'un documentaire est une suite de surprises, on y est confronté à des événements imprévisibles qui recèlent enseignements et révélations. Lorsqu'on commence à filmer une procédure judiciaire lancée par des paysans par exemple, on ne peut pas anticiper la sentence. En revanche, au tournage, on peut comprendre ce qui fait gagner ou perdre et le film monté sert finalement à expliquer au spectateur de quelle manière ce type de problème peut être résolu. Si le plaignant perd son procès, le film ne l'aura pas aidé directement, mais il aura permis à d'autres de réfléchir et d'élaborer des stratégies de défense plus efficaces. En outre, le fait qu'un film soit tourné sur un sujet sensible permet non seulement de créer un espace de discussion d'utilité publique, mais le film en lui-même donne à cet événement une existence indéniable, en dépit de ce que le pouvoir politique cherche parfois à cacher.

JP : Pensez-vous que vos documentaires auront un statut de « preuves historiques » ?

AXM : Tout à fait. Le documentaire a une valeur de témoignage dans l'instant et pour l'avenir, bien que le tribunal devant lequel il se présente ne soit pas dans un palais de Justice, mais le « tribunal de

la société ». Nous avons maintenant la possibilité de discuter des problèmes sociaux dans des espaces moins soumis au pouvoir politique, et le documentaire est un des outils les plus commodes pour se former un jugement sur la société.

JP : Pensez-vous que l'essor du documentaire en Chine, concomitant avec celui de l'histoire orale dans les universités, s'explique par leurs analogies ?

AXM : Sans aucun doute. Le documentaire donne la parole à ceux à qui on l'avait retirée. Il permet de faire entendre ceux qui n'ont jamais été écoutés et donne à voir ce qui était dissimulé. L'histoire orale fonctionne dans le même sens : à travers le témoignage de citoyens ordinaires, elle déborde les vérités officielles ou révèle des événements généralement passés sous silence. Les expériences souvent douloureuses que l'histoire orale, comme le documentaire, permettent de dévoiler donnent à ceux qui les recueillent la responsabilité de les diffuser de la manière la plus juste, la plus large et la plus précise.

JP : Avez-vous entendu parler du projet de Wu Wenguang sur « l'auto-gouvernance en milieu rural » ? Dans cette série de films, ce sont les paysans qui filment eux-mêmes les élections dans leur village, le montage étant réalisé en collaboration avec des professionnels. Que pensez-vous de cette méthode ?

AXM : Je n'ai jamais filmé de cette manière, mais il vaudrait mieux poser cette question aux paysans eux-mêmes. Le problème réside dans le pouvoir structurant et argumentatif du montage sur les images tournées. Tout dépend de la relation de travail qui s'établit entre les « réalisateurs » et les monteurs professionnels. Les paysans sont en position d'infériorité vis-à-vis des monteurs. Ils peuvent modifier le sens des images tournées en arguant de leur statut professionnel pour avoir le « final cut ». Cette collaboration ne peut être fructueuse que si les organisateurs du programme cherchent à exprimer le point de vue des paysans.

Le féminisme, entre autres, nous apprend que ce qui importe dans la production d'un savoir, c'est à la fois les conditions qui ont déterminées son élaboration et que ce savoir retrouve ses sources. En anthropologie, c'est pareil. Par le passé, l'anthropologie désignait le savoir sur l'Autre. Mais comme ce savoir restait isolé dans sa tour d'ivoire, cette discipline a produit de prétendues vérités qui étaient totalement détachées de leur objet. Avoir conscience de cela rend plus humble pour tourner un documentaire. On le fait alors en se mettant au service des protagonistes, pour exprimer ce qu'ils ont à dire de la manière qu'ils jugent la plus appropriée.

Pour revenir à votre question sur la collaboration entre professionnels et « amateurs », il est difficile de trouver un équilibre entre deux parties dans une telle position d'inégalité. Ce qui importe, autant que la méthode, c'est en définitive la transmission de connaissances. Il faut que chaque partie fasse acquérir à l'autre un savoir – technique dans un cas, social dans l'autre – qui leur permettra de gommer leurs différences et de trouver une dynamique de travail efficace.

Judith Pernin : Quel rapport y a-t-il entre vos documentaires et vos recherches sur le féminisme ?

Ai Xiaoming : Mes documentaires servent en tant que supports de cours. Ils contiennent en eux-mêmes suffisamment d'informations et de problématiques pour que les étudiants prennent conscience de la société dans laquelle ils vivent. Ces documentaires ont tous un rapport direct avec le droit et la condition féminine, c'est pourquoi nous les utilisons en cours de droit public, et de « Gender Studies », à l'Université Sun Yat-sen. Les élèves en font également les sous-titres, ce qui leur permet de mettre la main à la pâte et de comprendre la manière de les produire.

■

[Entretien enregistré en mars 2007 à Canton par Judith Pernin]

Judith Pernin

Le festival Shadows, orientation et partis-pris

La programmation détaillée des deux éditions de Shadows (2006 & 2008) se trouve sur le site *www.festivalshadows.info*

Le festival Shadows est né du constat de la dissymétrie entre les films produits en Chine et ceux qui arrivent sur nos écrans en Europe. La vision que l'on peut avoir du cinéma chinois est faussée par le fait que les films chinois distribués en France ou ceux récompensés dans les festivals internationaux cachent une forêt de cinéastes talentueux, aussi peu montrés ici que là-bas.

Le cinéma chinois évolue dans un environnement relativement ingrat : l'aide de l'État a diminué, le secteur de l'exploitation est affaibli par l'abondance de DVD pirates et les pratiques cinéphiliques se transforment, tandis que le spectre de la censure rôde encore.

Cette question de la censure, et à l'inverse, celle de la teneur « politique » des films « indépendants » chinois semblent être les aspects les plus saillants pour les spectateurs et les médias européens. L'approche commune du cinéma chinois en Europe veut que le propos politique, la dimension critique du film ou les difficultés supposées de l'auteur priment sur la valeur intrinsèque de l'œuvre. Or, les discussions que nous avons pu avoir avec des cinéastes ont révélé leur relative indifférence aux contraintes politiques, non parce qu'elles n'existent pas, mais parce que les films se font finalement malgré elles. Le développement des techniques numériques et informatiques permettant une production autonome à coût réduit, les réalisateurs peuvent désormais se passer des canaux institutionnels pour financer, produire et tourner leurs films. La difficulté n'est donc plus de *faire*, mais de *montrer*, la distribution en salle comme la diffusion télévisée restant verrouillées pour les œuvres indépendantes – à de rares exceptions près – et pour des raisons qui relèvent autant de l'esthétique des films que de leur propos, de l'économie du cinéma chinois que des structures qui le régissent.

Le but du festival est donc de remédier au manque de visibilité de ces œuvres, de leur offrir des canaux de diffusion, mais aussi de faire réfléchir le public européen sur ce qu'est la Chine, de compléter notre vision de ce pays par les œuvres d'artistes qui en proviennent. Ce n'est pas le phénomène de censure qui nous intéresse en tant que tel, mais les œuvres elles-mêmes et le fait que, malgré ou à cause de leurs qualités cinématographiques, elles soient si difficiles à mettre en lumière.

Il s'agit aussi de s'interroger sur les significations possibles de la catégorie « cinéma indépendant » dans le contexte actuel. Ce terme, qui circonscrit notre champ de programmation aux films produits en dehors du système audiovisuel national chinois, s'est révélé éminemment polémique lors de discussions avec d'autres programmateurs ou critiques. À la fois lourd de références à l'histoire du cinéma et chargé d'une connotation subversive, il constitue parfois un argument de vente dont la force repose sur les deux éléments précédents.

Dans le domaine du cinéma, le terme « indépendant » renvoie notamment aux œuvres produites en dehors des studios d'Hollywood pour les États-Unis, et donc à une certaine liberté esthétique, de ton, à des films à petit budget, à l'idée d'entraide entre cinéastes, tous ces éléments étant présents en Chine à l'heure actuelle. Depuis une bonne dizaine d'années, les réalisateurs indépendants en collaboration avec des critiques, producteurs et programmateurs créent progressivement des structures pour développer un cinéma « différent » et une culture cinéphilique parallèle, avec ses propres référents, lieux et pratiques.

Au-delà de ces remarques structurelles et esthétiques, le terme « indépendant » évoque aussi l'engagement politique, le militantisme ou la dissidence, dès lors qu'on se réfère à des pays ne

comptant pas parmi les démocraties occidentales. Ces derniers éléments – militantisme, engagement, dissidence – sont impropres à qualifier les films que nous sélectionnons, et a fortiori ne constituent pas des attributs suffisants pour justifier une programmation dans un festival « généraliste », sans visée politique.

Dans le contexte d'un cinéma à forte connotation politique, et exporté – la célébrité d'auteurs indépendants comme Jia Zhangke ou Wang Bing ayant été forgée principalement à l'étranger – se pose donc nécessairement la question de l'authenticité de la démarche du cinéaste. Lorsque l'identité d'un artiste, sa nationalité et ses démêlés avec le pouvoir deviennent une valeur ajoutée à son travail auprès d'un certain public, il peut être tentant d'en jouer et de diriger sa création vers des thèmes, formes ou discours « porteurs ». C'est le cas de bon nombre d'artistes contemporains chinois qui jouent avec les symboles du communisme en affichant un propos politique de surface, cosmétique, propre à attirer l'intérêt des « consommateurs » étrangers, souvent trop heureux de déduire de leurs œuvres une théorie générale et schématique de la situation en Chine.

Le cinéma indépendant chinois est-il alors un cinéma opportuniste, comme l'est parfois l'art contemporain ? Et inversement, est-il opportuniste d'user de ce terme pour le présenter en Europe ? Est-ce au moins judicieux ?

À ces questions qui nous habitent en tant qu'observateurs du cinéma chinois, nous avons choisi de répondre par une programmation ouverte et suscitant la réflexion, conviant ainsi les spectateurs à s'interroger plus avant sur les films. Le but n'étant ni de fournir une définition péremptoire du cinéma indépendant en Chine, ni d'en dénombrer ses auteurs de manière exhaustive, nous avons choisi de définir cette *cinématographie parallèle* auteur par auteur, film à film, en comparant le mode de production et l'esthétique de ces œuvres entre elles et en les confrontant à la culture cinéphilique d'un public étranger, souvent familier du cinéma chinois distribué en salle en Europe.

L'emploi du terme « indépendant » est donc ici un pis-aller, une facilité dont la pertinence est limitée par sa polysémie même et par la complexité du contexte cinématographique chinois. Nous l'entendons à un triple niveau : économique, les films étant produits en dehors des structures dominantes du système cinématographique chinois ; politique, car détachés de ces mêmes institutions les cinéastes le sont aussi des contraintes politiques afférentes ; et esthétique, car ces deux formes d'indépendance ont permis la naissance d'un cinéma d'auteur particulier, construit autour d'une certaine unité stylistique. Il va de soi qu'aucune de ces caractéristiques n'est essentielle ou ne prime sur les autres, mais qu'elles se modèlent toutes trois, négociant entre elles un espace dans lequel la pratique cinématographique indépendante peut s'épanouir et prendre sens.

À travers ces films et leurs ambiguïtés, il s'agit donc de tailler des lignes de fuite dans le cinéma, de mettre à bas certains clichés sur la Chine et ses artistes et, au-delà, de montrer les points communs entre ses auteurs et ceux d'ici, qui sont, finalement, confrontés plus ou moins aux mêmes *types* de problèmes de production, de diffusion et d'(auto-) censure – toutes proportions gardées.

■

Festivals programmant des films indépendants chinois

Chine	
Yunfest :	www.yunfest.org
Caochangdi Workstation :	www.ccdworkstation.com
China Documentary Film Festival :	www.fanhall.com
Chinese Independent Film Festival (CIFF) :	www.chinaiff.org
HongKong	
HongKong International Film festival :	www.hkiff.org.hk
Chinese Documentary Festival :	www.visiblerecord.com
Japon	
YIDFF (Yamagata) :	www.yidff.jp
États-Unis	
Reel China	www.reelchina.net
France	
Cinéma du Réel :	www.cinereel.org
FID (Marseille) :	www.fidmarseille.org
Hollande	
IDFA (Amsterdam) :	www.idfa.nl
IFFR (Rotterdam) :	www.filmfestivalrotterdam.com
Suisse	
Festival International du Documentaire :	www.visionsdureel.ch

（84）1961年9月，刘少奇公开歪曲党内思想斗争的原则，提出了什么“自由思想”、“自由討論”、“三不主义”，为资产阶级思想大开綠灯，助长右傾机会主义分子，对党不滿的分子公开的、合法的、肆无忌憚地向党进攻。

（85）1962年初，刘少奇在扩大的中央工作会議上，大肆丙观历次政治运动。他說，“这几年重复了党的历史上‘残酷斗爭’、‘无情打击’的錯誤”。公开替右傾机会主义分子翻案，說什么“和彭德怀有相同观点的，只要不里通外国就可以翻案”，“在党的会議上讲的不定罪”，“只要本人提出申訴，領导认为有必要的就可以翻案”。此后，一时黑云翻旗，在全国范圍内刮起了“翻案风”。

（86）1962年，刘少奇抛出了再版《論修养》，恶毒攻击反对机会主义的斗爭，他說，“按照这些似乎疯顛的人看来，任何党内和平也是要不得的。他們在党内沒有原則分歧的时候，硬要去搜索斗爭对象，把一些同志当作机会主者，作为党内射击的‘草人’。他們认为党的发展，无产級革命斗爭的胜利，只有依靠各种錯誤的斗爭，依靠这种击‘草人’的火力，才能得到灵驗如神的开展”。

© maopost.com

Rétro-maoïsme ou post-maoïsme

Le livre noir de la Révolution culturelle
Song YongYi & Ursula Gauthier

Cimetières du maoïsme
Francis Deron

La roue tourne
René Viénet

Lettre ouverte à Wei Jing-sheng
Jean Chesneaux

China Blues
Hsi Hsuan-wou & Charles Reeve

À nos anciens combattants...
Yves Michaud

Funérailles
René Viénet

René Viénet

Rétro-maoïsme ou post-maoïsme

L'historien chinois, et ancien garde rouge, Song YongYi a dirigé une enquête sans précédent sur la face cachée de la « Révolution culturelle », qui révèle l'ampleur des massacres auxquels les politiciens français ne veulent toujours pas croire (Cf. ce ministre français de l'Enseignement supérieur, après tant d'autres, réclamant une « révolution culturelle » pour réformer l'université en France). Publié chez Buchet-Chastel en langue française par Jean-François Bouthors et Marie Holzman, sous le titre *Les Massacres de la révolution culturelle*, cet ouvrage devrait figurer dans toutes les médiathèques de l'enseignement secondaire et dans toutes les bibliothèques municipales. Il devrait être cité et analysé dans tous les médias français qui ont publié François Jullien, ou Jean-Luc Domenach, à la grande époque de leurs louanges pour la révo. cul., ou plus récemment.

En fin du présent article, on trouvera la table des matières de ce livre, ainsi qu'une bibliographie des travaux de Song YongYi. Dès réception des épreuves de cet ouvrage, notre intention a été de proposer un entretien à l'auteur. Mais le *Nouvel Observateur* en a sans délai publié un, remarquable, sur son site web dès le 20 mars 2008, par Ursula Gauthier. Nous la remercions, ainsi que le *Nouvel Observateur*, pour leur autorisation de reprendre ce dialogue.

Nous ouvrirons nos colonnes aussi souvent que possible à Song YongYi. Nous suggérons qu'il soit invité comme professeur associé dans une université française pour une pleine année scolaire, et donner un enseignement sur la « révolution culturelle », ce qui serait certainement plus judicieux que de subventionner l'envoi de « chercheurs » de l'IEP de Paris pour gloser dans des universités chinoises sur Michel Foucault, son enthousiasme pour Khomeini, ou ses autres inepties politiques (ou encore subventionner les traductions de Baudrillard en ouigour !).

La Chine est confrontée, comme cela a été souligné dans *Monde chinois* (n° 6, pp. 9-18), à un très dangereux cocktail de prétentions au socialisme, de nationalisme (dans cet ordre – ou dans l'autre ? – au choix de nos politologues), de valse-hésitation sur la dénonciation de la révolution culturelle et de son unique inspirateur et leader suprême (Mao), de xénophobie, de chômage des jeunes diplômés, de frustrations de nombreux demi-soldes, d'inflation, de scandales sanitaires, d'inégalités dans la couverture scolaire et sociale, de forces armées très mal connues, de progrès technologique, « d'autoroutes & de nombreuses petites voitures pour le peuple » et de grandioses mises en scène olympiques. On a déjà connu ce cocktail à moindre échelle dans un pays européen de vieille culture. Cela avait alors donné lieu dans la presse parisienne, et dans quelques chancelleries, à de grands éloges. Or cela se passait dans un contexte démocratique, qui vit le triomphe d'un bien dangereux candidat. Que peut-il advenir dans un contexte non-démocratique confronté aux tentations du rétro-maoïsme si les hiérarques en place (qui ont connu le maoïsme et en ont tous souffert) sont incapables de dénoncer la folie maoïste au-delà de la condamnation à mort de la veuve Mao.

Ce débat n'est pas une querelle d'universitaires sur un point d'histoire révolu : la dénonciation systématique par la Chine de ce qu'a été la révo. cul. reste à faire. Elle sera déterminante pour l'avenir de ce pays et de ses relations avec le reste du monde. De même, en France, il n'y aura pas d'études sérieuses sur la Chine contemporaine aussi longtemps que les maoïstes (certes devenus anciens-maoïstes, mais toujours aussi néfastes) n'auront pas expliqué les raisons de leur pérennité dans l'enseignement supérieur – le plus ridicule d'entre eux étant même *élu* « directeur de la recherche » de la Fondation nationale des sciences politiques ! Ces questions ont été celles d'un débat, lors de l'émission « L'Esprit public » sur *France Culture*, enregistrée avec Hubert Védrine, Max Gallo, Jean-Louis Bourlanges et Philippe Meyer, diffusée le 15 août 2008.

La warholisation de Mao ZeDong dans son mausolée, au centre de Pékin, ce n'est pas Napoléon aux Invalides, même si ce fut le projet initial de Ye JianYing pour rejeter dans le passé l'auteur de la "révolution culturelle" tout en évitant de poser le problème de la démaoïsation. Mais le résultat n'a pas été celui qui était espéré. Même enfermé dans sa chasse de cristal, Mao reste au cœur du système.

La banalisation de l'iconographie – de nature fondamentalement fasciste de la révo. cul. – pose un problème que l'on peut discuter en visionnant l'un des films de Hu Jie : le sang de millions de morts dégouline de ces chromos "réalistes-socialistes". Nous reviendrons sur ce sujet important à l'occasion de l'exposition à New York, en 2008, organisée par l'Asia Society.

■

Liao MoSha, Deng Tuo, Wu Han ne furent pas symboliquement et graphiquement mis en cause. Ils furent torturés. Deng Tuo et Wu Han finirent par succomber comme des dizaines de milliers d'autres intellectuels.
Le livre que brandit le tueur est l'article de Mao ZeDong, *Causeries à YanAn sur l'art et la littérature.*

Song YongYi
Entretien avec Ursula Gauthier

Le livre noir de la Révolution culturelle

Ursula Gauthier - Après avoir participé pendant votre adolescence à la Révolution culturelle à Shanghai, ce qui vous a valu cinq ans d'emprisonnement, vous êtes devenu un historien de cette période dramatique – que vous enseignez à l'université de l'État de Californie. En 1999, lors d'un voyage d'études en Chine, vous avez été de nouveau arrêté et détenu pendant six mois, avant d'être relâché sous la pression de la mobilisation internationale. Que vous reprochaient les autorités chinoises ?

Song YongYi - Le KGB chinois m'a arrêté pour « vol de secrets d'État » parce que j'avais acheté sur un étal de marché un recueil de reproductions de journaux de gardes rouges. Ces journaux étaient distribués partout pendant la Révolution culturelle, ils n'ont rien de secret. Il s'agissait en fait d'un prétexte pour stopper mon projet de constituer, avec une équipe de dix chercheurs américains, une base de données sur la Révolution culturelle, et spécialement sur les massacres qu'elle a déclenchés. C'est un sujet ultra-sensible et un domaine d'études défendu en Chine. Je remercie d'ailleurs les autorités chinoises de la publicité qu'elles m'ont faite en m'arrêtant, car à mon retour aux États-Unis, j'ai reçu de nombreux documents – venant de Chine ou d'ailleurs – de collectionneurs qui avaient conservé des imprimés, des tracts de l'époque. Ce qui nous a permis de compléter la base de données en 2002 et de la mettre à la disposition du public chinois sur un site animé par nos thésards (www.cnd.org).

U. G. - Comment se fait-il que vous soyez devenu un spécialiste de la Révolution culturelle ?

S. Y-Y. - Quelques informations sur moi vous permettront de comprendre. Je suis Chinois, né à Shanghai, j'ai 58 ans. Ces 58 ans signifient quelque chose de spécial. Je suis né en 1949, soit deux mois après la fondation de la Chine rouge. En Chine, ma génération est appelée « la génération née sous le drapeau rouge ». Deuxième chose : j'appartiens exactement à la génération des gardes rouges. Quand la Révolution culturelle a éclaté en 1966, j'avais 16 ans, j'étais lycéen, et j'ai participé à la révolution culturelle. À cette époque, je croyais en Mao. J'ai été garde rouge, j'ai traversé toutes ces stupidités. C'est la vérité.

À l'époque, nous étions convaincus qu'un livre, « le Petit livre rouge » (des citations de Mao), pouvait tout résoudre. Nul besoin d'aucun autre livre. C'est pourquoi les jeunes se sont mis à brûler les livres dans les rues de Pékin et de Shanghai. Je dis toujours : notre trajectoire a évolué, passant du soutien à Mao à l'opposition à Mao. Les trois premières années, de 1966 à 1968, nous étions des soutiens inconditionnels de Mao, spécialement les jeunes. Mais à partir de 1968, nous nous sommes mis à douter de la Révolution culturelle, parce que nous voyions des destructions partout, dans l'éducation, les familles, la culture. Nous nous sommes dit que quelque chose clochait. À l'époque, nous avions des ressources limitées en termes de culture, de connaissances en littérature, en philosophie. Nous avons cherché des réponses dans le marxisme. C'étaient les seuls livres que nous pouvions lire, des livres sur le léninisme et le marxisme.

U. G. - Vous lisiez tous ces livres théoriques à l'âge de 16 ans ?

S. Y-Y. - En 1968, j'avais 18 ans. Les cours étaient arrêtés. Nous n'avions rien à lire. Nous sommes donc devenus des révolutionnaires professionnels. Il n'y avait pas d'autre activité. Voler des livres de

la bibliothèque était en vogue à l'époque. Il n'y avait pas de bibliothécaire. Il suffisait d'ouvrir la porte et de se servir.

U. G. - Vous avez dû trouver d'autres livres que les ouvrages marxistes ?

S. Y-Y. - Oui. Mais nous avons d'abord lu les livres marxistes. Parce que nous croyions que le marxisme orthodoxe était l'origine du maoïsme. Très vite, nous avons découvert deux choses. D'abord que le marxisme est totalement différent du maoïsme. Et deuxièmement que le marxisme ne donnait pas de réponses. Alors, nous nous sommes tournés vers la littérature classique des XVIII^{e}-XIX^{e} siècles. Nous avons énormément lu Hugo.

U. G. - Hugo ? Pas la littérature chinoise ?

S. Y-Y. - Non, pas la littérature chinoise. Mais la littérature française, russe, et aussi allemande, anglaise, etc. Un livre que je voudrais particulièrement citer, c'est le *Quatrevingt-treize* de Victor Hugo. Ce livre a énormément influencé notre génération. Il y a ce général rebelle, dont le nom en chinois est Guowen (Gauvain) et ce noble appelé Lantenac. Il y a dans ce livre un conflit passionnant à propos de la nature humaine. À la fin de l'histoire, Lantenac a une chance de s'échapper. Mais il s'aperçoit, quand le château prend feu, qu'une petite fille est restée à l'intérieur. Il retourne alors au château pour la sauver, et il est capturé par l'armée révolutionnaire et tué. Nous avions de grandes discussions à propos de ce livre. Oui, Lantenac était bien un personnage anti-révolutionnaire, mais il avait en lui quelque chose de la nature humaine, quelque chose de noble. Ces livres nous ont donné une éducation qui n'était pas en noir et blanc, révolutionnaire contre anti-révolutionnaires. Il existait donc une région « grise » entre les deux, et c'était la nature humaine, les sentiments humains. Plus nous lisions et plus nous doutions du maoïsme.

U. G. - C'est ce livre qui vous a fait douter du maoïsme ?

S. Y-Y. - Deux choses : la situation d'abord, qui s'aggravait, avec la guerre civile, la lutte armée, et les conditions économiques qui allaient de mal en pis. Nous étions contraints à chercher des réponses. Où les trouver? Nous sommes passés par deux stades, ou plutôt trois. Le premier, c'était de recourir au marxisme orthodoxe. Le marxisme ne pouvant pas résoudre le problème, nous sommes donc allés vers les livres « légaux », les auteurs du XVIII^{e} et du XIX^{e} siècles, comme Hugo. Puis, troisième stade, nous avons trouvé des livres « internes », [neibu, c'est-à-dire réservés aux membres du Parti]. Ces livres avaient une couverture grise, on les appelait les *huipishu*. Et d'autres à la couverture jaune, les *huangpishu*. Une poignée de ces livres ont influencé ma génération. L'un, c'est *La nouvelle classe dirigeante*, de l'auteur yougoslave Milovan Djilas, (sur l'aristocratie communiste, la critique du stalinisme), qui a eu une influence énorme sur toute ma génération. L'autre livre est d'un journaliste américain, William Shirer, qui parle de la chute du III^{e} Reich [*The rise and the fall of the Third Reich*], en trois volumes. Nous lisions chacun le livre en une nuit, parce que, étant « neibu » [c'est-à-dire classé confidentiel, réservé au Parti], ils étaient difficiles à obtenir, il fallait les lire très vite pour les faire tourner. Il y en avait une quarantaine de ces livres. Pour ma part, j'ai été totalement convaincu par le livre de Shirer. Comparé à Mao, le nazisme de Hitler montrait tellement de points communs ! La conséquence de la lecture de ces livres, pour nous, ça a été la prison.

U. G. - La seule lecture de ces livres vous a valu la prison ?

S. Y-Y. - Ces lectures, et le fait que nous avions formé un groupe de lecture. Nous l'appelions le « mouvement clandestin de lecture ». En fait, la raison pour laquelle les jeunes – originaires de Pékin,

de Shanghai, des campagnes, de n'importe où – étaient envoyés en *chadui luohu* [rejoindre une équipe de production et s'installer à la campagne], c'était parce qu'ils avaient lu ces livres. C'était même assez pour vous valoir la mort.

U. G. - Mais vous n'avez pas été jugé parce que vous étiez contre Yao Wenyuan [un des membres de la « Bande des Quatre », hiérarque de la Révolution culturelle à Shanghai] ?

S. Y-Y. - En fait, nous étions contre Zhang Chunqiao [autre membre de la Bande des Quatre]. Mais ce n'était pas une motivation suffisante pour vous envoyer en prison. Il fallait trouver chez vous un comportement anti-révolutionnaire, que ce soit en paroles ou en activités. Être anti-Zhang Chunqiao ou anti-Yao Wenyuan n'était pas un *gong'an liutiao* [les « six principes de sécurité publique » qui listaient les atteintes à punir]. Il fallait être anti-Mao ou anti-Lin Biao pour mériter d'être qualifié de *gong'an liutiao*. Il fallait trouver une bonne raison de nous mettre en prison, et la lecture de ces livres en donnait une. Bien sûr, tous les jeunes aimaient discuter, et dans ces discussions, nous faisions bien entendu des rapprochements entre l'Allemagne nazie et la Chine de Mao. C'était assez pour nous attirer la peine de mort.

U. G. - Quand avez-vous été arrêté ?

S. Y-Y. - Je crois en 1970, et relâché en 1976.

U. G. - Vous étiez en prison ?

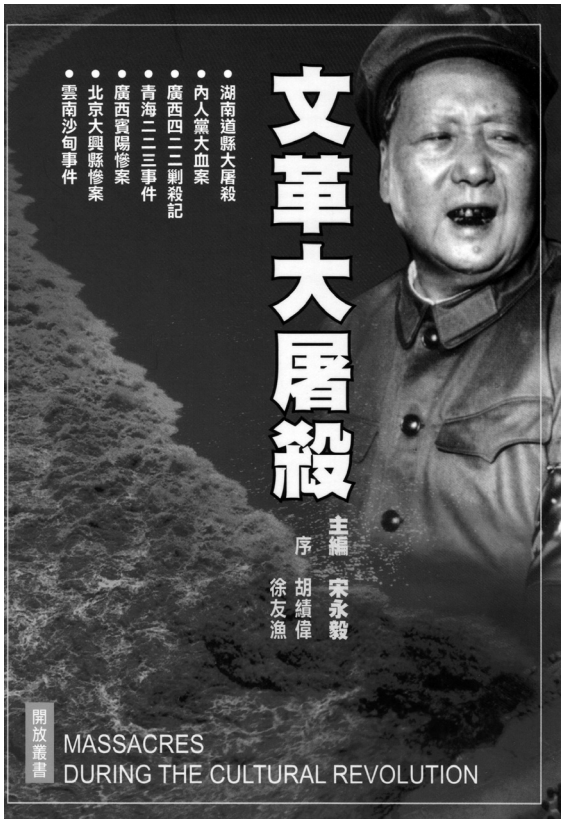
S. Y-Y. - Non, ce n'était pas en fait une vraie prison, puisqu'il s'agissait d'un *geli shencha* [« Mise en isolement pour investigation »]. Une sorte de résidence surveillée, mais pas chez vous. Ils vous mettent dans une cave. C'est bien pire qu'une prison, où vous avez au moins des camarades de cellule. Pendant les cinq années et demi d'isolement, j'étais totalement isolé. Il y avait un éclairage artificiel (pour éviter des suicides).

U. G. - Vous ne pouviez pas sortir du tout à l'air libre ?

S. Y-Y. - Une fois par jour, le matin, on montait pour aller aux toilettes. Les seuls livres qu'ils nous donnaient, c'étaient les œuvres de Marx et d'Engels.

U. G. - Vous devez les connaître par cœur...

S. Y-Y. - Je les connais très bien. Ainsi que les œuvres de Lénine et de Mao. Je lisais aussi le *Jiefang Ribao*, le Quotidien de la Libération, qui est le quotidien shanghaien. C'est tout. Je crois que j'ai lu les livres de Mao entre 50 et 100 fois. Je ne m'en souviens plus. J'ai lu la sélection des œuvres de Marx et Engels au moins 30 fois. Celles de Lénine



Les Massacres de la Révolution culturelle, édition chinoise publiée par KaiFang, HongKong, 2002.

30 fois. Après la chute de la Bande des Quatre, les universités ont rouvert leurs portes et organisé des examens nationaux d'entrée. J'avais 29 ans. Un des tests portait sur la politique, en fait sur le marxisme et le maoïsme. J'y suis allé sans aucune préparation. À Shanghai, environ 200 000 candidats se sont présentés à l'examen. J'étais le seul à obtenir 100 points à cette épreuve. Quand je suis entré à la fac, il y avait des *zhengzhi ke* [« cours politiques »], qui comprenaient la philosophie marxiste et l'économie politique. C'était déjà l'époque de Deng Xiaoping. Si on voulait sauter ces cours, on pouvait le faire, en passant un test. J'étais le seul étudiant de mon université à passer ce test avec succès. Je répondais à toutes les questions bien mieux que le prof lui-même! Aujourd'hui, j'ai pas mal oublié ces textes, mais à l'époque ils étaient très frais dans ma mémoire. J'ai pu donc couper aux cours politiques, et ça m'a fait économiser beaucoup de temps...

U. G. - Avant votre arrestation, vous aviez assisté à des atrocités comme celles qui sont décrites dans ce livre ? Comment était la situation à Shanghai ?

S. Y-Y. - Shanghai n'a pas connu autant de déchaînements que Pékin. Les passages les plus durs du livre sont l'œuvre d'amis historiens chinois qui étudient la révolution culturelle dans différentes régions. Mais je les crois totalement, parce que mon expérience m'a montré combien les acteurs de la Révolution culturelle étaient sans scrupules.

U. G. - Le livre décrit des atrocités à Pékin. Il n'y en a pas eu à Shanghai ?

S. Y-Y. - Il y en a eu, mais à une moindre échelle. J'ai vécu un événement un peu comparable, quand les gardes rouges pékinois sont venus à mon lycée. C'était le lycée n°1 de Shanghai (*Shanghaishi Shanghai zhongxue*). C'étaient trois filles. Elles sont venues près de mon lycée, un peu à l'extérieur de la ville, et ont tué une femme âgée de cinquante ans environ. Elles l'ont tuée à mains nues, à l'aide d'une ceinture, tout simplement parce qu'elle était la femme d'un propriétaire terrien. Je n'ai pas assisté à cet épisode, mais j'étais présent au meeting qu'elles ont organisé dans mon lycée après cet assassinat pour nous raconter ce haut fait. C'est ainsi que je l'ai appris. À cette époque, ces choses ne nous choquaient pas. Aujourd'hui, nous voyons bien que ce sont des crimes inhumains. Toute notre éducation nous poussait à penser que tuer des ennemis, spécialement des ennemis de classe, ou de l'État, c'était très bien. Pourquoi douter ? C'est l'éducation que nous avons reçue du Parti communiste. Nous sommes nés « sous le drapeau rouge ». Tout ce que nous avions, c'est le Parti qui nous l'avait donné. La théorie de la lutte des classes est la plus haute de toutes, c'est le fondement de toute la société, de toute notre génération. Aujourd'hui, en repensant à ces événements que nous recueillons, je me dis que j'étais fou, même si je n'ai pas trempé dans ces tueries.

U. G. - Vous n'êtes jamais allé chez des gens pour critiquer, piller ?

S. Y-Y. - Non, car je venais d'une famille pas très « bonne ». Pas mauvaise non plus. Plutôt grise disons. Mon père était directeur d'un grand magasin. Ce n'est pas bon, c'est gris. Je ne faisais donc pas partie de la première génération des gardes rouges. Je suis de la deuxième, appelée « les gardes rouges rebelles ». La première génération de gardes rouges venait des familles d'officiels de haut rang, on les appelait les « Vieux gardes rouges » (*lao hongweibin*). C'est eux qui ont commis les meurtres sanglants de Pékin. Nous n'avions pas le privilège d'appartenir à ces groupes. Je pense que si j'avais eu la « chance » d'en faire partie, j'aurais été comme eux. C'est seulement mon origine familiale très « moyenne » qui me privait du privilège de tuer.

U. G. - Mais ceux qu'on appelle les gardes rouges rebelles, dont vous avez fait partie, ont eux aussi commis des atrocités.

S. Y-Y. - Oui, ils ont participé à une lutte armée qui était de nature différente. Quand les vieux gardes rouges tuaient un ennemi de classe, les statuts n'étaient pas égaux. Il y avait les tueurs et les tués. L'ennemi de classe ne pouvait pas vous résister. Mais dans la lutte armée, les gardes rouges étaient divisés en factions rivales. Chaque partie pensait qu'elle était du côté du président Mao, qu'elle était loyale au président Mao. Elles se battaient entre elles, elles étaient armées, elles ont même utilisé des mitrailleuses. J'en ai gardé une cicatrice, voyez.

U. G. - Vous vous battiez contre les vieux gardes rouges ? C'était aussi une sorte de lutte de classes alors...

S. Y-Y. - Il y a de ça, mais pour nous, à l'époque, c'était ce que nous appelions « la compétition des révolutionnaires ». Chacun était convaincu d'être plus révolutionnaire que l'autre. Il faut préciser une chose : tous les gardes rouges ne venaient pas de familles « excellentes ». Les fils et filles des cadres de haut rang jouissaient de certains privilèges. À l'école, nous autres n'étions pas très bien traités en fait. Nous avions finalement un moyen de nous regrouper contre les privilégiés, pourquoi ne pas le faire ? Il y avait bien un élément de classe, mais nous le vivions comme une compétition entre révolutionnaires.

U. G. - Est-ce que les rebelles attaquaient aussi les civils ?

S. Y-Y. - Non, seule la première génération l'a fait. Mais avons-nous attaqué le directeur du lycée ? Certains de nos profs ? Oui, nous l'avons fait. Là-dessus, nous étions pareils. Mais quand il s'agissait d'attaquer des civils, d'aller dans les maisons des gens et de confisquer leurs biens, c'étaient les vieux gardes rouges qui le faisaient. Cette phase de la Révolution culturelle était d'ailleurs terminée quand les gardes rouges rebelles sont apparus.

U. G. - Revenons à votre histoire. Quand êtes-vous sorti de votre cave ?

S. Y-Y. - J'ai été mis en détention en 1970 et relâché au début de 1976. C'est une histoire intéressante. Les officiers de la sécurité publique, dont le fonctionnement normal a finalement été rétabli, ne croyaient pas que nous, qui étions si jeunes, qui étions « nés sous le drapeau rouge », pouvions devenir des anti-révolutionnaires extrémistes. Ils ont donc réinvestigué tous les dossiers, et conclu que nos « crimes » n'étaient que des discussions entre jeunes. C'étaient des fautes politiques sérieuses, mais qui ne méritaient pas une condamnation pénale. D'ailleurs, en 1975, Deng Xiaoping est temporairement revenu au pouvoir. Bien sûr, Deng et ses partisans éprouvaient de la sympathie pour nous, parce que, en examinant nos

dossiers, ils se sont aperçus que nous avions soutenu les « vieux cadres » (opposés à Mao), ceux qui étaient opposés à la Révolution culturelle. Ce fut notre chance. Ils nous ont relâchés – en nous taxant de « faute politique sérieuse ».

U. G. - Qu'avez-vous fait en 1976 après votre libération ?

S. Y-Y. - Quand j'ai été arrêté, j'étais ouvrier dans une usine. En 1968, Mao avait envoyé une grande partie des « jeunes diplômés » à la campagne. Une autre partie, plus petite, a été assignée aux usines dans les grandes villes comme Shanghai qui avaient besoin de main-d'œuvre. J'ai eu la chance de tomber dans cette catégorie. Je suis donc retourné à mon usine. Peu de temps après, Mao est mort et la Chine a totalement changé.

U. G. - Éprouviez-vous de la haine contre ceux qui vous ont arrêtés ?

S. Y-Y. - Oui, bien sûr. Je suis humain. Spécialement à l'égard de ceux qui me battaient quand j'étais en prison, bien sûr que j'éprouve de la haine contre eux.

U. G. - Vous êtes allés les trouver par la suite ?

S. Y-Y. - C'était difficile à faire. Ils sont restés encore un long moment au pouvoir. Ils sont tombés autour de 1980. Il y a eu un mouvement interne, baptisé « rectification » [*zhengdang*, rectification du Parti]. Ces gens-là ont alors eu des ennuis à cause de leur comportement pendant la révolution culturelle. J'étais déjà prof de fac, entre 1984 et 1986. Des équipes d'investigation sont venues à mon université pour m'interroger à propos des types qui m'ont enfermé, qui m'ont battu. J'avais écrit des réclamations – bien sûr, nous voulions être réhabilités, nous voulions blanchir notre réputation, nous contestions la légalité de ce qu'ils nous avaient fait subir. Mais en 1985-1986, j'avais totalement changé mon attitude. Quand l'équipe d'investigation me disait d'écrire une accusation contre tel « mauvais type », j'ai refusé. Parce que ce type-là était peut-être bien meilleur que la plupart des membres du Parti... Pourquoi l'accabler ?

U. G. - C'étaient pour vous des seconds couteaux manipulés ?

S. Y-Y. - Exactement. Ils étaient manipulés, ils n'ont fait qu'obéir aux ordres. Bien sûr, ils avaient leurs motivations personnelles, ils voulaient obtenir une promotion, un avantage de ce genre. Mais quoi ! Toute la révolution culturelle, toute la nation en était au même point... Et Mao était encore tenu pour un grand leader. Le Parti disait que Mao était mauvais à 30 % seulement, pour 70 % de positif. Pourquoi blâmer les petits cadres?

U. G. - Pour vous, en effet, le sommet du Parti est le grand responsable des violences.

S. Y-Y. - Comme le gouvernement continue d'occulter la réalité historique, l'opinion généralement reçue est que les exactions commises pendant la Révolution culturelle étaient l'œuvre des gardes rouges et de leurs concurrents, les « rebelles ». C'est-à-dire en gros des « jeunes instruits » et des couches populaires dont ils étaient issus. Cela revient à accuser de simples exécutants, et à exonérer les véritables instigateurs. En réalité, c'est l'appareil d'État qui est le grand coupable. Rien ne se serait passé sans la propagande qui poussait à se montrer « plus rouge que rouge » et à « tuer les réactionnaires et leurs rejetons ». Les lycéens issus de familles de hauts dirigeants ont été encouragés par l'éducation qu'ils recevaient à se comporter en assassins. Les dirigeants ont encouragé leurs subalternes, leurs administrés à se transformer en meurtriers. Il est désormais clair que la période la plus meurtrière n'était pas en 1966, quand les premiers groupes de lycéens se sont proclamés gardes rouges et s'en sont pris à un pouvoir politique paralysé, ni en 1967, au plus fort des luttes entre différentes factions de « rebelles », mais entre la fin 1967 et 1969,

Liu ShaoQi, président de la République, en route vers la cave où il sera, sur ordre de Mao, condamné à mourir de faim et/ou de mauvais traitements.

quand l'appareil politico-militaire a repris en main une situation qui était devenue chaotique. C'est là que se sont produits des épisodes gravissimes, comme les massacres de Daoxian au Hunan, ceux du Guangxi et les tueries de Mongolie intérieure dont le but avoué était d'exterminer la population. Selon des statistiques internes au PC, les auteurs de ces massacres étaient pour la plupart des militaires, des miliciens armés et des apparatchiks, c'est-à-dire des maillons essentiels du régime.

U. G. - Quand avez-vous quitté la Chine ?

S. Y-Y. - En 1989. Après le mouvement du 4 juin. J'avais en fait déjà obtenu une bourse de l'université du Colorado. Mais je me demandais si je devais y aller ou non. À l'époque, il n'y avait pas de doctorat (*Ph.D.*) en Chine. Pas même de maîtrise (*master degree*). Je voulais aller en Occident pour obtenir une formation de 3e cycle. En même temps, ma spécialité, c'était la littérature chinoise. Je me demandais si c'était bien sérieux d'aller en Occident pour étudier la littérature chinoise classique... Mais l'écrasement du mouvement du 4 juin, le massacre de TianAnMen m'a convaincu. Je n'ai pas participé activement au mouvement. J'étais assistant-professeur et j'ai soutenu mes étudiants. Après l'écrasement, j'ai compris que la Chine allait traverser une période d'au moins dix ans sans liberté d'expression, sans réforme politique. J'étais très insatisfait. J'avais cette bourse. J'ai donc décidé d'y aller.

U. G. - Vous êtes parti définitivement ?

S. Y-Y. - Non, je suis rentré tous les ans. Les États-Unis m'ont donné la chance, surtout en 1994-1995, quand j'ai eu mon premier poste à l'Université de Pittsburgh, de retourner à mon sujet de recherche préféré : la Révolution culturelle en tant qu'historien. J'avais un master en littérature, un autre en *library science* (bibliothécaire). Je n'ai pas terminé mon diplôme en littérature comparée, parce qu'il n'y a aucun débouché aux États-Unis. Peut-être un poste pour 500 doctorats. J'ai donc glissé vers les études de bibliothécaire. L'université de Pittsburgh m'a embauché comme chercheur pour constituer un fonds de documentation chinoise. Je suis donc retourné à l'étude de la Révolution culturelle. Pourquoi ? D'abord parce que c'est mon expérience personnelle. Pendant les 10 ans de la Révolution culturelle, j'en ai passé cinq en prison, j'avais besoin d'étudier ça. Ensuite parce que, appartenant à la génération qui a traversé la Révolution culturelle, nous avons la responsabilité de la comprendre et de dire la vérité à son propos. Et enfin parce qu'on ne pouvait pas le faire en Chine. C'est un sujet défendu en Chine.

U. G. - Pourquoi est-ce encore défendu ?

S. Y-Y. - Parce qu'il n'y a pas eu de changement politique.

U. G. - Vous voulez dire que les mêmes personnes sont en place ?

S. Y-Y. - Oui. Mais surtout, c'est le système qui est le même. Même si les gens sont nouveaux, sont jeunes, ils veulent conserver le système bâti par Mao.

U. G. - Croyez-vous que le gouvernement veut cacher l'existence de ces massacres, ces tueries de masse ?

S. Y-Y. - Non, c'est une question de légitimité. Parce que la vérité menace leur pouvoir. Ils ne craignent pas de parler d'atrocités. Mais ils ne veulent pas exposer leurs propres fautes, leurs propres actes inhumains.

U. G. - Mao ayant d'abord lancé le mouvement contre le Parti, le Parti pourrait aussi poser à la victime.

S. Y-Y. - En fait, dans l'histoire du PCC, toujours agité par des luttes de pouvoir, difficile de déterminer qui est la victime. Liu Shaoqi est sans conteste une grande victime [Il a été tué pendant la Révolution culturelle dans des conditions inhumaines]. Mais il avait apporté son soutien à la Révolution culturelle. Il aurait pu l'arrêter. Comme Peng Dehuai a essayé de le faire. S'il y avait eu dix Peng Dehuai au Bureau Politique, ils auraient pu arrêter Mao. Ils n'ont pas voulu le faire, parce que leur système politique, leur pensée, leur idéologie sont très proches. Dans ce cas, vous ne pouvez pas dire que Deng et Liu Shaoqi étaient de pures victimes. Ils étaient des victimes, mais ils ont aussi victimisé d'autres personnes. Ils ont joué double rôle.

U. G. - J'étais à Pékin dans les années 1980, on ne parlait que de redresser les torts de la Révolution culturelle, de réhabiliter ses victimes. Beaucoup de choses ont été dévoilées. Vous pensez que ce n'est pas assez ?

S. Y-Y. - En 1981, Deng Xiaoping et Hu Yaobang ont fait passer une résolution à propos de la Révolution culturelle stipulant qu'il fallait condamner totalement la Révolution culturelle (*chedi fouding*). Mais « condamner totalement » signifie d'abord que la nation oublie totalement ce qui s'est passé. Deng Xiaoping s'en est expliqué. Il a dit : que devons-nous garder de la Révolution culturelle ? De quoi avons-nous besoin ? Si nous avons encore besoin du Parti, si nous voulons que le Parti continue à diriger le pays, alors il faut jeter la révolution culturelle. Si nous voulons changer le système, c'est-à-dire aller vers le système occidental, alors nous devons faire la lumière sur le passé. Ce qu'il voulait dire, c'est que si on étudie le passé en détail, toute la vérité va éclater. Les gens verront que ce Parti est totalement incapable de diriger le pays.

En avril 1967, séance pour critiquer Liu ShaoQi et son livre *Comment être un bon communiste.* © maopost.com

U. G. - A-t-il exprimé précisément cette idée ?

S. Y-Y. - Non, c'est mon interprétation. Mais Deng Xiaoping a dit : De quoi avons-nous besoin ? Nous avons encore besoin du Parti, besoin que le Parti dirige la nation. Nous devons donc mettre de côté les questions historiques, les laisser aux générations futures. Si nous voulons vraiment changer, si nous voulons mettre le Parti et la nation sens dessus dessous (*luan*), alors il faut se concentrer sur ces questions historiques.

U. G. - Après la Seconde Guerre mondiale, en France aussi, on n'a pas vraiment fait le travail d'élucidation sur la collaboration. Mais ce n'était pas pour préserver le pouvoir d'un Parti, mais peut-être une réaction de dirigeants qui ne voulaient pas montrer les faces sombres de la nation.

S. Y-Y. - C'est totalement différent. En France, vous avez construit un système démocratique après la Seconde Guerre mondiale. C'est le plus important, et il faut donner au système le temps de se retourner sur le passé. Mais en Chine, ce qui est central c'est que Deng Xiaoping et les dirigeants voulaient conserver le système bâti par Mao. C'est la continuité qui est en jeu. Ils pensent que revisiter l'histoire – et spécialement l'histoire horrible de la Révolution culturelle dont la faute remonte au sommet du pouvoir – si on met en lumière cette responsabilité, qu'est-ce qui reste de la légitimité du Parti ?

U. G. - Vous retourniez donc en Chine tous les ans ?

S. Y-Y. - Oui, dès que j'ai eu un travail en 1994-1995, j'y suis retourné pour mes recherches, pour recueillir de la documentation...

U. G. - C'était facile ?

S. Y-Y. - Les premières années, il n'y avait pas de problèmes, jusqu'en 1999, où j'ai été arrêté.

U. G. - Comment vous ont-ils traité?

S. Y-Y. - Pas trop mal. C'était totalement différent de la Révolution culturelle.

U. G. - Où étiez-vous ?

S. Y-Y. - Un centre de détention du *Guojia anquan bu* [ministère de la Sécurité nationale]. Au Sud de Pékin, à Dahongmen. Ils m'ont arrêté le 7 août 1999, j'y ai séjourné un mois.

U. G. - Ils voulaient vous enfermer pour longtemps, ou ils cherchaient à vous expulser ?

S. Y-Y. - Au début, ils voulaient me condamner à cinq ans de prison. Pourquoi ? Parce qu'ils savaient que je dirigeais ce projet de base de données. Je pense que leur intention en me mettant en prison était d'arrêter ce projet. Parce que lors des interrogatoires, ils m'ont beaucoup questionné à propos de ce projet. Mais ce projet ne peut pas justifier une condamnation. Il fallait un prétexte. Ce fut le fait d'acheter ces reproductions de journaux de gardes rouges. Ils ont dit que c'étaient des secrets d'État. Mais ils ont échoué parce que les médias internationaux en ont parlé, le gouvernement américain a envoyé des membres du Congrès, les chercheurs du monde entier ont fait signer des pétitions... J'ai eu de la chance, j'ai été reconnu innocent et relâché.

U. G. - Qui a joué le rôle central dans cette mobilisation ?

S. Y-Y. - Mon université de l'époque, Dickinson College en Pennsylvanie. Et ma femme.

U. G. - Votre femme est également une chercheuse ?

S. Y-Y. - Non, elle dessine des bijoux. En fait, elle avait été arrêtée en même temps que moi. Ils l'ont gardée trois mois. Mais comme elle n'avait pas fait de recherches sur la Révolution culturelle, ils n'avaient aucune raison de l'enfermer. Quand elle est repartie aux États-Unis, elle a contribué à lancer la mobilisation. Deux sénateurs ont joué un grand rôle, dont celui de Pennsylvanie. Ainsi que le sinologue de Dickinson College, David Strand, un très bon ami spécialiste de la Chine contemporaine, qui a mobilisé efficacement les sinologues.

U. G. - Pouvez-vous retourner en Chine ?

S. Y-Y. - Je ne crois pas. Mao a dit que la révolution n'est pas un dîner de gala. Mais en Chine, après toutes les révolutions, il y a toujours un dîner de gala. Quand j'ai été relâché, ils m'ont invité à un banquet avec mon frère aîné, et toute ma famille pékinoise. Le vice-directeur de la sécurité nationale et certains membres de l'équipe d'investigation qui avaient mené les interrogatoires étaient là. Ils voulaient faire un deal avec moi. Ils m'ont dit : « Monsieur Song, voici le marché. Si vous rentrez aux États-Unis et cessez d'étudier la Révolution culturelle, nous vous autorisons à revenir en Chine chaque année. Votre sécurité sera garantie ». Je ne pouvais pas trop montrer mon désaccord. J'ai répondu : « Ce que vous me demandez est difficile, je n'ai rien fait de mal. La Révolution culturelle devrait être étudiée. Et vous devriez être fier que quelqu'un comme moi consacre toute sa vie à cela. Pourquoi m'arrêter ? »

Bien sûr, tout ceci était dit de façon très polie. Mais quand je suis rentré aux Etats-Unis, je ne me suis pas arrêté. J'ai publié en anglais le dictionnaire de la Révolution culturelle, j'ai publié les sources principales de la Révolution culturelle, soit 112 volumes de réédition des journaux de gardes rouges. J'ai terminé le fonds documentaire de la Révolution culturelle. J'ai aussi publié quelques livres en chinois et trois en anglais sur la révolution culturelle. Ils ont paru aux États-Unis et à Hong Kong. Pas en Chine. Celui-ci qui paraît aujourd'hui en français a été publié en 2002 à Hong Kong, et traduit en japonais.

U. G. - Vous n'osez donc pas y retourner ?

S. Y-Y. - Le problème avec le KGB chinois, c'est que même si vous avez un visa, qui sait, vous pouvez être renversé par une voiture en sortant de l'aéroport, avoir une jambe cassée... Et puis, si vous parlez à quelqu'un, il aura des ennuis...

U. G. - Comment réussissez-vous à travailler ?

S. Y-Y. - En fait, j'obtiens beaucoup d'aide. Quand nous constituions la base documentaire de la Révolution culturelle, nous avions besoin de matériels historiques. Nous avons reçu du soutien du monde

entier. En m'arrêtant, le KGB chinois a rendu mon nom célèbre. Plein de gens veulent contribuer. Radio Free Asia a une boîte postale à Tokyo. Ils ont reçu un paquet pour moi. Quand je l'ai ouvert, j'ai découvert une vingtaine de documents internes au Parti datant de la Révolution culturelle. De nombreux journaux avaient parlé de moi. Ce paquet a été envoyé de Chine à Tokyo, par un vieux prof de lycée à la retraite. Je connais même son nom. Il avait entendu mon histoire sur Voice of America, sur *Radio Free Asia*, il savait qu'il y avait un type appelé Song Yongyi qui a consacré sa vie à étudier la Révolution culturelle. Il s'est dit : « J'ai ces documents, pourquoi ne pas les lui donner ? » Nous recevons beaucoup de ces donations, de Chine ou d'ailleurs. Par exemple, nous venons de publier les 32 volumes d'un journal de gardes rouges qui nous ont été donnés par des chercheurs japonais, qui avaient recueilli plein de documentation. De même, c'est devenu très facile pour moi de demander des subventions de recherche. Il y a deux ans, en 2006, j'ai présidé une conférence à New York pour le 40e anniversaire de la Révolution culturelle. Nous avons invité environ 130 de spécialistes du monde entier, en prenant à notre charge tous les frais (avion, hôtel, etc.), soit environ 50 000 dollars.

U. G. - C'est le colloque auquel certains historiens chinois n'ont pas reçu l'autorisation d'assister ?

S. Y-Y. - Oui, c'est celui-là. Mais d'autres ont pu venir sans que ça leur pose de problème par la suite.

U. G. - Pensez-vous qu'il y aura un changement dans un futur pas trop lointain ?

S. Y-Y. - Le changement est inévitable. Pourquoi ? Avec le temps, les leaders qui ont trempé dans la Révolution culturelle seront partis. Hu Jintao est encore de ceux qui ont participé, c'est un bénéficiaire de la Révolution culturelle. Sans elle, il n'aurait pas pu accéder au pouvoir suprême.

U. G. - Où était-il durant la Révolution culturelle ?

S. Y-Y. - Il était à l'Université Qinghua (Pékin). Il faisait partie de la faction 414, [faction du 14 avril]. Leur credo de base, c'était que la Chine devait retourner à l'époque pré-révolution culturelle. Retourner à Liu Shaoqi et Deng Xiaoping. Il a été promu en 1970 au Gansu, et peu à peu gravi les échelons jusqu'au sommet. Vous remarquerez que l'éventail de sa pensée politique ne déborde jamais la position de Liu et Deng. Par ailleurs, ce qui est intéressant c'est que les « princes et princesses », les enfants de très hauts cadres du Parti, se sont attirés une très mauvaise réputation pendant la Révolution culturelle, ce qui a ouvert la voie à Hu Jintao et Wen Jiabao, qui proviennent de familles « ordinaires ». Comme les gens haïssaient les fils de hauts cadres [qui furent les vieux gardes rouges des années 1960], la route était libre.

U. G. - Pensez-vous que dans quelques années vous pourrez retourner en Chine et y publier vos travaux ?

S. Y-Y. - Certainement. Mais quand on parle du changement en Chine, on ne compte pas par années, mais par décennies. Dans deux ou trois décennies, donc. Quand j'ai été libéré, j'ai fait de l'humour américain à mes interrogateurs. Je leur ai dit que ma santé étant bonne, un jour, dans 20 ou 30 ans, j'inaugurerai une série de colloques à l'Université de Pékin intitulé « Révolution chinoise ».

U. G. - Voyez-vous déjà des signes de changement ?

S. Y-Y. - Le changement n'est pas chez les leaders, mais chez les gens. Pendant la Révolution culturelle, quand vous vous plaigniez du Parti, par exemple au marché, vous étiez immédiatement

"Rebelles révolutionnaires, dressez-vous pour écraser les réactionnaires qui prônent la voie capitaliste, Deng XiaoPing et Liu ShaoQi !" [On reconnait leurs têtes sous la massue].

arrêté. Aujourd'hui, allez au supermarché, tout le monde se plaint du Parti. Vous allez arrêter tout le monde ? C'est ce qui fait bouger la Chine.

U. G. - Mais vous dites dans ce livre que les jeunes ne connaissent pas la vérité sur la Révolution culturelle. Ils ne sont pas intéressés.

S. Y-Y. - On ne peut pas dire cela. Leur désintérêt résulte de l'éducation. Mais nombreux sont ceux qui s'y intéressent. Je demande à des professeurs américains de faire le compte rendu des thèses consacrées à la Révolution culturelle. Qui a écrit ces thèses ? La plupart des thésards viennent de Chine. Ils ne peuvent pas écrire en Chine sur ce sujet directement, ils peuvent le faire indirectement. Si vous regardez le nombre de publications sur les *zhiqing* (les jeunes instruits), si vous dites que vous parlez des années 1960, des années 1970, de l'histoire du Parti. Tout ça, ça passe. Il ne faut pas mettre la formule « Révolution culturelle » dans le titre.

U. G. - Vous voulez dire que les jeunes intellectuels chinois s'intéressent à la question ?

S. Y-Y. - Exact. Ces dernières années, il y a eu des thèses d'excellente qualité non pas sur mon sujet, qui est trop sensible, mais sur la poésie, le roman à l'époque de la Révolution culturelle. Ces thèses de l'université de Pékin ont même été publiées.

U. G. - Vous révélez dans ce livre un épisode tout à fait inconnu de massacres massifs en Mongolie intérieure. Ça ressemble à du nettoyage ethnique, puisque les victimes étaient des Mongols. Et il semble que les tueurs étaient des Hans.

S. Y-Y. - C'est vrai que les victimes étaient des Mongols. Mais on ne peut pas dire que les tueurs étaient Hans. C'était mélangé. Il y avait aussi des Mongols parmi les tueurs. Bien sûr, il y a eu, en 1968, les massacres du Parti Mongol, qui sont de nature ethnique. Mais il y a eu aussi des tueries pendant la première étape de la Révolution culturelle, en 1966, lors de l'attaque des directeurs d'école, des professeurs. Ces derniers pouvaient être des Hans. Il y a eu aussi des massacres lors de la seconde étape, c'est-à-dire la phase de la lutte armée, l'armée écrasant les étudiants rebelles ou telle ou telle faction d'étudiants. C'étaient alors des Hans tuant des Hans, ou des Mongols tuant des Mongols...

U. G. - La troisième étape ressemble à un nettoyage ethnique, particulièrement cruel. Pourquoi ?

S. Y-Y. - Vous avez raison. Pourquoi ? Parce que le Parti chinois a toujours voulu contrôler les minorités de Chine, les fondre dans une seule nation. Ils ne veulent pas de Kosovo en Chine. Ils ont aussi voulu contrôler le XinJiang et le Tibet. En Mongolie, ils ont réussi. Quand vous allez en Mongolie, est-ce que les gens parlent mongol ? Non. Est-ce qu'ils maintiennent leurs propres coutumes ? Non, ils sont sinisés. Ce que les autorités veulent faire aujourd'hui au Tibet, c'est la même chose, en favorisant l'installation de nombreux Chinois au Tibet.

*U. G. - Vous ne parlez pas du Tibet [*bibliobs.nouvelobs.com/tibet*] dans ce livre.*

S. Y-Y. - Non, parce qu'il n'y a pas eu de massacres pendant la période de la Révolution culturelle. Il y a eu des tueries, mais pas de masse.

U. G. - Les Tibétains disent qu'il y en a eu.

S. Y-Y. - Il y a eu quelques incidents, de type factionnel, avec intervention de l'armée.

U. G. - Les Tibétains donnent des chiffres très élevés. Quels sont les vôtres ?

S. Y-Y. - Le Parti et le gouvernement disent qu'il y a eu deux mille « morts anormales ». Nous-mêmes n'avons pas d'estimations pour le Tibet. Pourquoi ? Il y a seulement deux ans que des livres sont publiés, en petit nombre. Vous connaissez la jeune écrivaine Weisi ? Elle a fait une excellente enquête. Je l'ai beaucoup aidée. Je lui ai envoyé à elle et à son mari Wang Lixiong (qui est mon ami) tous les journaux de gardes rouges touchant au Tibet. Hormis leur travail, nous ne savons pas grand-chose de la Révolution culturelle au Tibet, ainsi que d'autres mouvements. Seule Weisi a fait une investigation en solo. Mais elle n'a pas obtenu de chiffres détaillés. On ne sait donc pas.

U. G. - Les Tibétains parlent d'un million de victimes en tout, pour la période du règne de Mao.

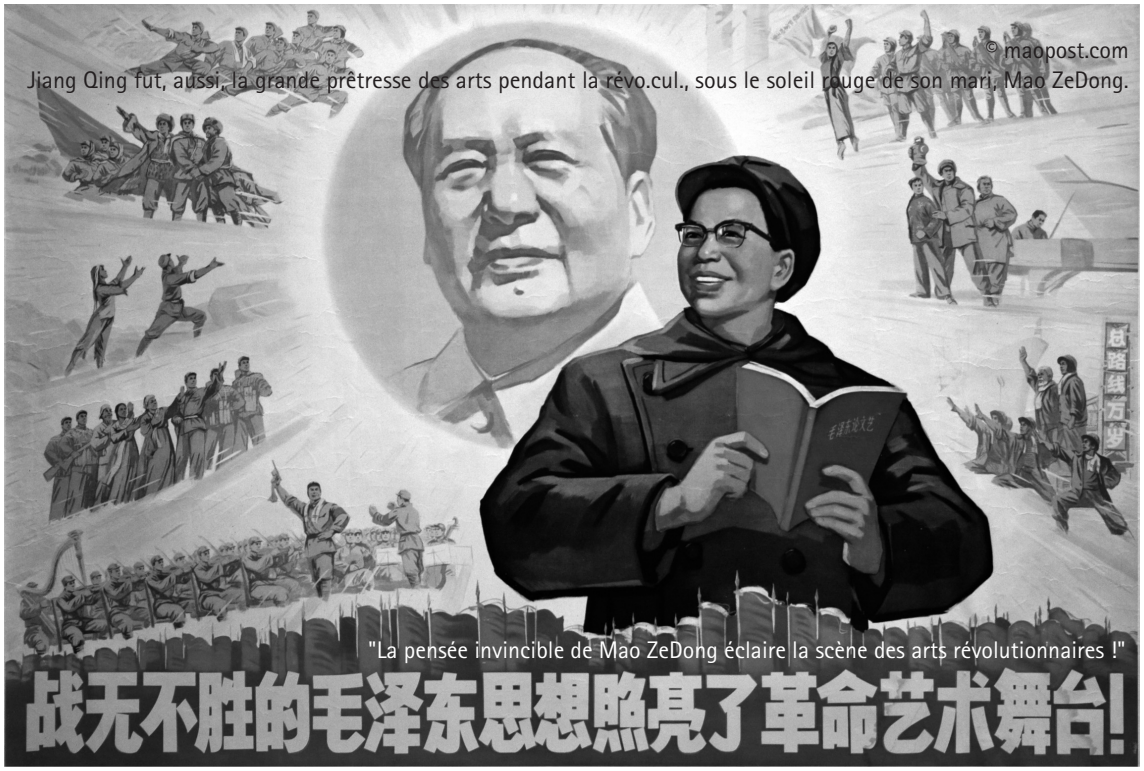
S. Y-Y. - Pour la Révolution culturelle, le gouvernement provincial du Tibet donne 2 000 « morts anormales ». Mais les documents du gouvernement sont eux-mêmes contradictoires. Plus vous lisez de documents classifiés, plus vous en apprenez.

U. G. - Ca veut dire qu'ils ont les chiffres exacts ?

S. Y-Y. - Oui, ils ont tout. On le voit sur le rapport sur Daoxian, qui fourmille de détails. Il existe le même genre d'archives détaillées partout en Chine. Pourquoi ? Parce qu'entre 1978 et 1986, cette quasi-décennie, l'investigation sur la Révolution culturelle était continue et elle aurait continué si elle n'avait

"Il n'y a pas de crime révolutionnaire !"

Le soldat de l'Armée populaire de libération étripe Liu ShaoQi et ses complices embrochés sur la plume de l'ouvrier, sous le profil de Mao ZeDong.



pas été stoppée par le mouvement des étudiants de 1989. Toutes les données ont été recueillies, c'est juste qu'ils ne veulent pas les dévoiler. C'est trop dangereux pour leur légitimité. Mais si vous êtes un membre important du PCC, vous pouvez aller aux archives locales et trouver des rapports détaillés sur le moindre incident dans la moindre usine. Avez-vous vu le film allemand récent à propos d'un espion, *La Vie des autres* ? Les Chinois l'apprécient beaucoup. À la fin, on voit le mari aller aux archives et lire tout sur sa femme. Le PC est très bon dans la conservation de ces archives, sur l'établissement de services secrets. C'est l'accès qui pose problème.

U. G. - Quelle est l'échelle des chiffres ?

S. Y-Y. - Nous parlons d'« holocauste chinois ». Voici un document interne du PCC daté de 1984. Il avance un chiffre total qui peut être tenu exact pour le moment. Il s'agit de 1 720 000 de morts anormales dues à la Révolution culturelle, Mongolie intérieure comprise. Pour cette dernière, les statistiques de 1980 avancent 12 222 morts. Mais l'Académie des sciences de Mongolie a refait l'enquête, et conclut pour 28 000. Dans ce livre, il y a une grande enquête à propos de Daoxian, au Hunan. J'ai interrogé une personne qui a joué un rôle crucial dans l'enquête. Cet homme était en fait membre d'une équipe d'enquêteurs du gouvernement. Ce sont trois personnes qui ont signé d'un pseudo unique. Je l'ai interviewée en Chine, cette personne m'a dit que le total des victimes, fixé à environ 4 900, était en réalité supérieur.

Je lui ai dit : « Pourquoi vous ne donnez pas le chiffre exact ? » Il m'a expliqué qu'à l'époque, la règle était que pour une famille exterminée, on comptait une personne. Le chiffre réel pourrait donc être bien supérieur. Un autre spécialiste donne 2 millions de victimes pour la Révolution culturelle, et ce chiffre me paraît acceptable. Ça dépend de la définition d'« anormal ». Par exemple un ami m'a appelé de Londres pour me parler de sa grand-mère qui est morte d'une crise cardiaque. Pourquoi ? Parce qu'elle a vu des gens être attaqués dans la rue, et quand elle est rentrée chez elle, elle s'est sentie mal et a eu une crise cardiaque. Est-ce une mort normale ou anormale ?

U. G. - Ce qu'il y a de nouveau dans votre travail, ce sont les révélations de tueries en masse ?

S. Y-Y. - Oui, c'est cela la nouveauté. Ces tueries massives n'avaient jamais été révélées en Chine. Les auteurs, les chercheurs qui ont fait ces travaux sont mes amis, et je me sens le devoir de les publier. Spécialement à Hong Kong, qui fait partie de la Chine. Il y a des millions de Chinois qui y passent, et ils peuvent acheter ces livres. Je voulais faire savoir au monde.

U. G. - Vous avez un site ?

S. Y-Y. - C'est une base de données payante. Mais de nombreux textes en chinois sont disponibles sur le net. Il y a une section intitulée « Musée de la Révolution culturelle », en fait une collection d'articles en consultation libre. On peut les lire en chinois à l'adresse < www.cnd.org> (*Chinese news digest*). Il y a des milliers d'articles. Il arrive que le site soit bloqué, mais pas toujours. Il est géré par des étudiants chinois à l'étranger, nos thésards. Comme ce n'est pas un mouvement démocratique de Chinois à l'étranger (comme celui de Wei Jingsheng), ce n'est pas systématiquement bloqué.

U. G. - Quel est votre prochain projet ?

S. Y-Y. - Je fais chaque année une mise à jour de la base de données. Il s'agit de 50 millions de caractères chinois, 30 000 documents comme les discours de Mao, les documents internes, des gardes rouges, etc. Je suis en train de constituer une autre base de données sur le mouvement de 1957, que je terminerai dans 2-3 ans. Mon but est de constituer une base de données de tous les mouvements politiques de 1949 à ce jour. Un de mes amis a lu tous les documents internes sur le Grand bond en avant. Il s'appelle Yu Xiguang. Il a été expulsé du parti à cause de cela, accusé de faire fuiter des secrets. Dans les années 1980, il était professeur à l'école du Parti, et le contrôle n'était pas aussi serré. Avec un certificat de l'école du Parti, il pouvait aller dans n'importe quelle province, dans les archives (*dang'an guan*) et lire les documents. Pour lui, le total des victimes du Grand bond en avant n'est pas de 30 millions, comme on le pense d'habitude. En se fondant sur des rapports internes, classés, son estimation est de 55 millions de morts.

U. G. - Allez-vous travailler sur ce sujet aussi ?

S. Y-Y. - Oui. Mais nous allons d'abord terminer la base de données de la Révolution culturelle. Puis celle de 1957. Après, c'est plus facile : 1950, le Grand bond en avant, et la grande famine. Ça va me prendre 10 à 15 ans. (rires)

Ursula Gauthier - Vous gardez votre humour au moins, malgré tous ces massacres que vous étudiez au quotidien !

Song Yongyi - Vous savez que quand on lit cela, on se sent des devoirs. D'un côté, j'éprouve de la peine, de l'autre je sens qu'il faut dire les choses qui se sont réellement passées au monde et aux générations futures. Une nation qui perd la mémoire collective n'a pas de futur.

■

Version intégrale de l'entretien d'Ursula Gauthier avec Song YongYi, publiée dans l'édition électronique du *Nouvel Observateur* en date du 20 mars 2008, et reprise avec l'accord de cet hebdomadaire que nous remercions.

La plupart des illustrations ajoutées par *Monde chinois* à cet entretien proviennent de la collection de Pierre-Loïc Lavigne que nous remercions pour son aide.

Francis Deron

Cimetières du maoïsme

(Quelques rapprochements malséants en matière de massacres)

Du 28 septembre au 22 octobre 1977, le leader Khmer rouge Pol Pot (à droite) effectua, en Chine et en Corée du Nord, ce qui devait être son unique visite officielle à l'étranger en tant que chef du régime du « Kampuchéa démocratique » installé par les armes, le 17 avril 1975 au Cambodge, dans la défaite américaine. C'était la première fois que Saloth Sâr, meneur clandestin de l'insurrection communiste cambodgienne depuis les années 1960, montrait son visage au public international, depuis qu'il était devenu « Pol Pot », et avait entrepris dans son pays la plus radicale (et l'ultime) « révolution communiste » à être jamais menée dans le monde. Bilan, en trois ans et demi de pouvoir : 1,7 million de morts au moins. La Chine, réticente devant les méthodes expéditives des Khmers rouges ouvertement inspirées du maoïsme, n'en apporta pas moins son soutien plein et entier au « Kampuchéa démocratique » dans la guerre qui prenait forme entre celui-ci et le Vietnam, et qui se conclurait par la victoire du deuxième. Cette photographie officielle chinoise (probablement Xinhua) fut abondamment utilisée par la propagande vietnamienne pour démontrer la collusion entre les Khmers rouges et Pékin avec une légende précisant que Deng Xiaoping (à gauche) et Hua Guofeng (au premier plan) avaient fait un triomphe à Pol Pot dès « son arrivée à l'aéroport de Pékin le 28 septembre 1977 ». En réalité, Deng, qui venait d'être restauré dans ses fonctions au sein de la haute direction chinoise après avoir été limogé sous Mao, désormais mort, était absent ce jour-là de la cérémonie *d'accueil* pour le chef Khmer rouge (témoignage de l'auteur corroboré par ses confrères présents). Ce cliché ne peut donc que montrer la cérémonie *d'adieux* à Pol Pot, sur le même aéroport, le 22 octobre 1977, après des entretiens au cours desquels Deng tenta en vain de convaincre le Khmer rouge de temporiser avec le Vietnam, tandis que ce dernier s'efforçait avec succès de jeter de l'huile sur le feu des rapports déjà tendus entre Pékin et Hanoi. C'est donc *la toute dernière photo de Pol Pot* en chef de gouvernement en place et en fonction officielle reconnue (chassé de Phnom Penh le 7 janvier 1979, il mourra dans la jungle en 1998). Au deuxième rang entre Hua et Pol Pot se trouve Ieng Sary, vice-premier ministre en charge des Affaires étrangères du Kampuchéa démocratique et beau-frère du chef Khmer rouge. Ieng Sary, en voie (2008) d'être jugé à Phnom Penh par la justice internationale pour « crimes contre l'humanité », fut la cheville ouvrière par laquelle transitèrent les communications officielles et secrètes entre Pékin et les Khmers rouges avant, pendant et après leur passage au pouvoir, et par conséquent toute l'assistance diplomatique, politique et militaire, de la République populaire de Chine à l'extermination d'un tiers ou d'un quart de la population cambodgienne.

Constater que nous vivons des temps qui privilégient le quantitatif sur le qualitatif, le premier tendant à oblitérer le second, est un truisme. Le chiffre monopolise notre perception du réel. Le journaliste, chroniqueur de l'instant s'adressant à des millions d'inconnus, le sait mieux que quiconque, au moins intuitivement, qui s'attache à illustrer l'importance relative de son propos par des précisions chiffrées censées permettre au lecteur, à l'auditoire, de classer le sujet traité sur son échelle de jugement personnelle. Une nauséeuse hiérarchie s'instaure alors. Entre box-office des navets, responsables de trous financiers et auteurs de crimes en série. Hiérarchie d'autant plus perverse qu'elle n'est pas contestable d'emblée : « record battu ».

Pour autant, il est au moins un domaine où l'on souhaiterait que le quantitatif prévale : ce champ d'étude encore mal exploré qu'est le crime d'État, qui intéresse au premier chef le monde chinois, et donc *Monde chinois*. Précisément, qu'une réponse soit apportée à une question vieille de quarante ans, le bilan, en vies humaines, de la Révolution culturelle, une des très grandes monstruosités du XX^{e} siècle. De manière intéressante, la Révolution culturelle est le seul cataclysme politique de l'après-1945 dans le monde où conjectures et extrapolations font encore la loi, et où le chercheur est condamné à des observations au cas par cas, d'où il ressort que, peu ou prou, la tourmente n'a épargné personne. Ce qui ne répond pas à la question posée.

Il nous revient en mémoire à ce sujet un drame traité en quelques lignes, dans les années 1990, par un organe de presse du régime chinois, le *Quotidien de la Justice*. De façon très factuelle, le quotidien racontait la comparution devant un tribunal pénal d'un paysan pauvre, appelons-le Li, convaincu du meurtre de sa propre fille, en âge nubile. Il se trouvait qu'un paysan du village voisin, appelons-le Wang, sensiblement moins pauvre que Li, avait fait savoir qu'il ne supportait pas le chagrin d'avoir vu son fils mourir de quelque maladie en célibataire, et était prêt à fournir une récompense confortable à la famille d'une jeune femme décédée prématurément qui accepterait de se prêter à un simulacre d'union du jeune couple défunt. Ce « mariage dans la mort » était jadis une habitude répandue dans les campagnes chinoises, destinée à épargner aux deux jeunes disparus le sort des « âmes errantes » dans l'au-delà. Fort endetté, le paysan Li n'avait fait ni une ni deux, tordu le cou de sa fille unique et s'était présenté un beau matin chez le paysan Wang en réclamant sa « prime » pour le cadavre.

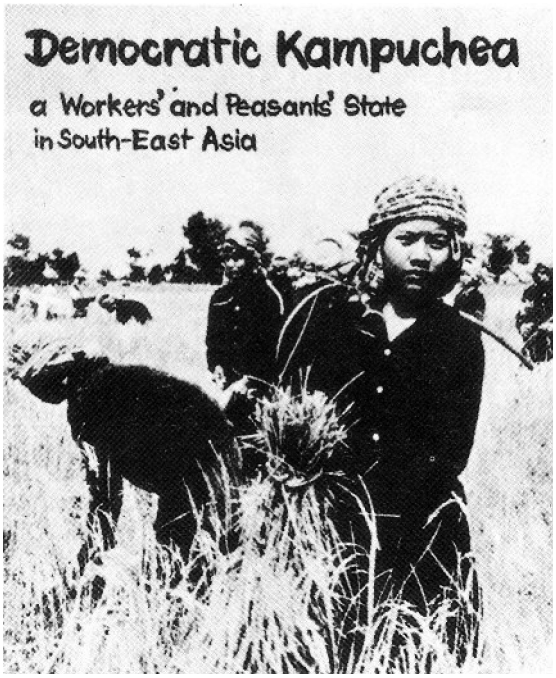
Cette histoire atroce, qui n'a aucune raison objective d'avoir été un cas unique, était révélatrice d'une érosion des valeurs morales élémentaires dans une société profondément malmenée par le régime communiste. Les violences subies durant la Révolution culturelle, l'abandon subséquent du maigre filet de sécurité morale que constituaient les « valeurs communistes » et le vertige provoqué par le retour de la valeur monétaire pour seul référent social, expliquaient vraisemblablement l'acte du père assassin.

Mais qui était le véritable responsable de cet ahurissant comportement ? Celui-ci suppose une démarche plus consciente encore que les cas documentés d'anthropophagie en Chine rurale durant les périodes de famine extrême, lorsqu'une « bourse aux bébés », sous couvert d'adoptions croisées, s'instaurait *de facto* entre lointains cousins pour permettre aux affamés de se nourrir de viande de nourrisson sous couvert d'une suffisante distance familiale (il est à craindre qu'il soit moins difficile à l'homme de se satisfaire pour pitance de la chair d'un enfant humain à condition qu'il n'appartienne ni à sa propre filiation directe ni à celle d'un voisin). Ces cas d'anthropophagie à l'ère moderne ont été attestés notamment par Wei Jingsheng dans ses notes autobiographiques ainsi que lors de conversations privées rapportant les divers déclics mentaux par lesquels ce fils de brave combattant communiste de rang honorable est devenu un farouche opposant du régime de son père à la suite de la découverte de ces réalités rurales chinoises au début de la Révolution culturelle.

Le paysan Li, sans que cela excusât son acte, n'appartenait-il pas à l'immense cohorte, aux effectifs encore inconnus, des victimes directes puis indirectes du maoïsme sous sa forme la plus

poussée, qui ont subi de plein fouet l'accélération de l'horreur totalitaire à partir de 1966 ? Faut-il s'étonner qu'après avoir vu les curseurs moraux les plus élémentaires poussés en tous sens, certains aient du mal à se réadapter à leur retour vers des zones moins démentes ?

Les témoignages individuels publiés en Chine même ou parvenus en Occident sur ce que furent les années 1966-1969 ne manquent plus. Les récits à l'échelle de localités spécifiques non plus. Les troubles psychologiques individuels ou collectifs ayant résulté de la Révolution culturelle ont été sinon explorés systématiquement, du moins abordés de manière substantielle par quantité d'auteurs soit sous forme littéraire – encore qu'avec prudence – soit dans des participations à des études universitaires, statistiques, sociologiques, etc.



Brochure imprimée en République populaire de Chine, vraisemblablement fin 1975 ou début 1976, à la gloire des réalisations des Khmers rouges au Cambodge. Document retrouvé au Cambodge.

Cependant, un chiffre, un simple constat numérique, incontestable si ce n'est à la marge, manque : Révolution culturelle – combien de morts sur le moment à travers tout le pays ?

Song Yongyi, universitaire vivant aux États-Unis, avance le chiffre de « trois millions, soit 0,5 % de la population chinoise [de l'époque] ». Son étude, d'abord publiée à Hong Kong et qui vient de paraître en France, ne pourrait se permettre d'aller plus loin sans tomber dans le piège de l'extrapolation à partir de cas spécifiques. Car ce qui frappe le plus, dans ce trou noir des années 1966-1969 en Chine, quatre décennies après les faits, est son caractère de nébuleuse démesurée aux pourtours exacts totalement inexplorés, à une époque où chaque centimètre-carré de la terre est passé au peigne fin de la connaissance historique, où la technologie spatiale permet de reconstituer la vie quotidienne d'une cité engloutie par les sables voici des millénaires. « Il reste pour le moment difficile d'aller beaucoup plus loin que ce que cet ouvrage nous propose, c'est-à-dire des aperçus ponctuels de la folie meurtrière » souligne Marie Holzman dans son introduction. Cet ouvrage collectif a été réalisé par huit écrivains et chercheurs, pour moitié vivant aux États-Unis, parmi lesquels Zheng Yi, qui avait déjà publié le résultat d'une accablante enquête sur la résurgence du cannibalisme dans la province du Guangxi, où la Révolution culturelle fut particulièrement meurtrière comme en témoignent à nouveau deux textes de ce volume. « Il serait cavalier, note Holzman, de faire une généralité des exemples donnés dans ces récits » portant sur huit cas précis, bien circonscrits dans le temps ou dans l'espace, ou les deux.

Avant de nuancer ce propos, il faut tout d'abord s'entendre sur ce dont on parle exactement sous le vocable de Révolution culturelle. Il est indispensable en particulier d'en revenir à un découpage historique précis dicté par la réalité des faits sur cette période. La *wuchanjieji wenhua dageming* commença en 1966 et prit fin pour l'essentiel en 1969 si l'on considère la seule période de chaos social absolu qui en fut le caractère le plus visible. Ce qui suivit le IX[e] Congrès du parti communiste

chinois de 1969 ressemble plus à une période d'instabilité sociale encore grave, alimentée par les crises de palais au sommet de la hiérarchie politique et les alimentant, mais n'échappant plus totalement au contrôle des forces de l'ordre communiste hormis dans les régions les plus reculées. Le fait que le régime, tôt après la mort de Mao, ait éprouvé le besoin de désigner par le terme de Révolution culturelle la période de dix années s'étendant de 1966 au putsch interne d'octobre 1976 contre l'aile radicale emmenée par Jiang Qing, n'est qu'un subterfuge historiographique visant à se reconstituer une certaine légitimité face à l'océan d'incompréhension à son endroit dont il avait inondé le pays durant la dernière phase de la vie de son fondateur.

À ce compte là, il est falsificateur de considérer que la « normalité » a repris le dessus du jour au lendemain après le retour en grâce de Deng Xiaoping à l'été 1977 même si, en effet, dans les grandes villes, le calme prévalait pour l'essentiel dans la rue. Ce processus avait commencé avant la mort et se poursuivit sur plusieurs années après coup. À preuve, entre mille exemples, les ordres à répétition donnés par les autorités de diverses provinces, en particulier dans le sud (Guangzhou) en 1978 et 1979, pour que les civils restituent à qui de droit les armes volées à l'armée dans les années « chaudes » et conservées depuis lors dans des planques en vue d'être éventuellement réutilisées. Ces appels venaient avec une fréquence suffisante pour suggérer qu'ils étaient rarement suivis d'effet. On est encore aujourd'hui en droit de se demander quelle est l'étendue exacte de cet arsenal de l'ombre sur lequel la police n'a jamais réussi à remettre la main.

Ceci établi, il faut évidemment poser que l'extrapolation mathématique à partir d'un district, d'un village, d'une rue ou d'une province entière, à l'échelle d'un pays aussi vaste et diversifié que la Chine, est en effet impossible et friserait l'insulte aux victimes comme aux rescapés. Toute désinvolture est interdite en la matière. Mais l'expérience dicte quand même des comparaisons, ou tout au moins des *rapprochements instructifs*. Les démographes, dont la science est loin d'être exacte, fournissent des éléments d'appréciation dont la « massacrologie » serait hélas ! mal inspirée de faire l'économie si, comme nous le pensons, un effort sérieux demeure nécessaire pour comprendre les rouages profonds de la société chinoise d'aujourd'hui à partir des traumatismes de cette époque. Tant il est vrai, démontré en de multiples autres cas, qu'on n'efface pas un passé de malheur d'un simple trait de croissance économique en hyperbole comme Pékin et l'ensemble des décideurs financiers et politiques de la planète s'efforcent de le faire croire dans le cas chinois.

Premier rapprochement. En un peu plus de trois ans, entre 1975 et 1979, soit un temps comparable au « grand chaos » de la Chine, et à peine dix ans plus tard, les Khmers rouges, apprentis sorciers de la révolution à la mode chinoise, ont infligé au minuscule Cambodge – peuplé alors de huit millions d'habitants, soit une ville chinoise plus petite que Pékin à l'époque, à peine plus grosse que Canton et ses environs – une perte immédiate de population de pas moins d'un tiers, par deux moyens essentiellement : la violence d'État pure et simple dans un contexte d'esclavagisme généralisé, et la famine.

Deuxième rapprochement, directement contemporain de la Révolution culturelle. À l'échelle nationale, le général indonésien Suharto a supervisé en 1965-1967 l'élimination physique de 500 000 à un million de sympathisants gauchistes et autres civils soupçonnés de penchants subversifs à travers son archipel (avec l'acquiescement patent de Washington) au nom d'une volonté d'unité nationale absolue dans l'anti-communisme. C'est la plus meurtrière répression à l'encontre de civils de la part d'un pouvoir en Asie, hors du monde communiste, dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il faut souligner que les moyens mis en œuvre par l'État dans ses basses œuvres étaient assez faibles par rapport à ceux dont disposaient les diverses forces armées en présence en Chine pendant la Révolution culturelle. Au Cambodge,

Le 18 janvier 1978, Pol Pot accueille Deng Yingchao, vice-présidente de l'Assemblée nationale populaire chinoise et veuve de Zhou Enlai, à Phnom Penh pour une visite à haute visiblité diplomatique par laquelle Pékin veut montrer son appui au « Kampuchéa démocratique ». L'armée vietnamienne vient d'infliger à l'armée des Khmers rouges une première correction sur la frontière en riposte aux raids d'unités cambodgiennes contre des villages du sud du Vietnam réunifié. Photo d'origine vraisemblablement Xinhua.

les Khmers rouges avaient aboli la mécanisation de l'horreur. La plupart des victimes de mises à mort extrajudiciaires furent assassinées à l'arme blanche, le gourdin frappant le crâne du supplicié ligoté à genoux étant le plus fréquent cas de figure, comme en attestent les plus de 2 000 fosses communes retrouvées depuis à travers le pays. D'autres instruments rudimentaires furent employés, mais qui relevaient eux aussi de ce retour à l'univers rural qui caractérisa le régime de Pol Pot. On signale ainsi l'utilisation régulière de branches de palmier à sucre, aux bords finement dentelés, qui, bien maniées, peuvent avoir le même effet sur une gorge humaine que la plus acérée des lames de sabre. Il n'y a aucune raison de penser qu'un nombre important d'armes à feu aient été utilisées pour éradiquer « l'ennemi de l'intérieur ». Les combattants khmers rouges ou leurs auxiliaires civils – souvent, des enfants fanatisés auxquels les adultes étaient jetés en pâture – étaient trop dépourvus en fusils ou économes des munitions pour que cette méthode de mise à mort ait été plus qu'exceptionnelle.

Dans le cas de l'Indonésie, les moyens manquaient moins mais la nature des violences perpétrées par les représentants de l'État n'impliquait guère le recours à des sommets de sophistication. L'armée indonésienne et ses nervis se sont livrés à ce qui était essentiellement une chasse à l'homme réglée pour conclure par quelques coups de fusils ou de pistolet. La plus grande difficulté qu'ils aient rencontrée tenait au terrain de la poursuite : les forêts d'une grande densité, le déploiement nécessaire sur des milliers d'îles à une époque où la logistique (carburants, pièces mécaniques) est encore très en deçà des besoins géographiques... Ces obstacles furent surmontés par une forte détermination à « casser du communiste » de la part des agents de l'« Ordre nouveau » en cours d'implantation.

Un autre rapprochement instructif est encore fourni par l'Indonésie de Suharto. Lorsque l'ancienne colonie portugaise du Timor oriental se déclara indépendante à la suite du retrait de l'administration de Lisbonne, conséquence du renversement de la dictature de Salazar en 1975, l'invasion presque immédiate des forces de Jakarta se solda très rapidement (deux à trois ans) par l'élimination physique d'un tiers de la population alors estimée à 600 000 habitants. Ceci sur un territoire grand comme un district de Chine populaire et peuplé avec une densité de l'ordre des régions désertiques les plus reculées du territoire de la République populaire (la moitié de la population de Timor est concentrée dans la capitale Dili).

Ces quelques éléments de comparaison s'en tiennent volontairement à des crises de la même époque que la Révolution culturelle, après la grande saignée de la Seconde Guerre mondiale en Asie et hors du champ de famine généralisée qui a suivi, en Chine, le « grand bond en avant » de 1958. Ils permettent d'avancer que le chiffre de trois millions de victimes cité par Song Yongyi pour la période 1966-1969 constitue *à coup sûr* un minimum trop bas.

Durant sa visite en Chine, Pol Pot (à gauche) reçut le soutien appuyé de Deng Xiaoping pour les « succès » du « Kampuchéa démocratique » dans la constitution d'une « société sans classe » et contre le Vietnam. Photo non datée d'origine officielle chinoise, vraisemblablement Xinhua.

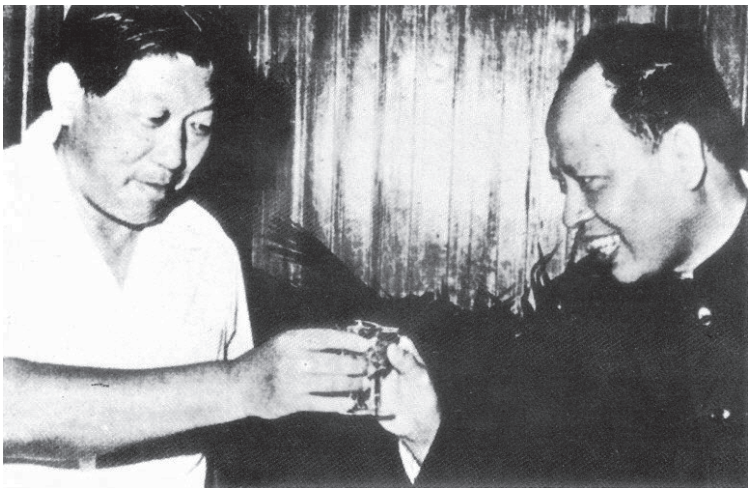
Pour plusieurs raisons. La continuité territoriale de la Chine ; la libre disposition des armes à laquelle étaient rapidement parvenus les gardes rouges en les saisissant dans les arsenaux des casernes au nom de Mao ; la facilité d'emprunt des moyens de transports – non pas immobilisés par le chaos mais mis à la disposition des « rebelles » ; l'usage quasi sans limite des traitements cruels infligés aux détenus en l'absence de toute codification ; l'exemplarité conférée à l'humiliation publique violente des victimes désignées… Autant de facteurs qui n'ont pu que favoriser une généralisation des violences, qu'elles soient commises par l'État ou ce qu'il en restait, par ceux qui s'en réclamaient de leur seule autorité ou par des groupes spontanés dont les mobiles idéologiques étaient de plus en plus confus. De nombreux cas, qu'il est effectivement impossible de projeter à l'échelle nationale dans un schéma logique, mais n'en demeurent pas moins significatifs, témoignent de l'ampleur qu'a pu prendre la tendance au « débordement ».

En outre, les travaux de Song Yongyi confirment que la violence n'a nullement été le fait d'une catégorie sociale particulière, celle des « rebelles », comme ne cesse de l'affirmer le gouvernement chinois depuis les faits en question. Elle était au contraire partagée par tous les segments d'encadrement ou de population évoqués plus haut : cadres communistes comme petits voyous au verbe haut, tous y ont eu recours. De même, les victimes des cas étudiés se « recrutent »-elles sur tout l'éventail social : aucun groupe, qu'il fût ou non dans les petits papiers de l'idéologie communiste institutionnelle, ne fut épargné.

Dans le temps, enfin, relève Song, une perception erronée sur l'étendue des violences est à revoir : « ce n'était pas [...] en 1967, au plus fort des luttes entre factions, mais bien en 1968, que des violences et des massacres furent perpétrés *après la mise en place des comités révolutionnaires et au nom du nouvel appareil d'État* » (C'est nous qui soulignons). C'est-à-dire alors que le parti communiste s'efforçait de reprendre en mains la situation. Il en résulte un constat brutalement simple : « La plupart des assassins étaient des militaires et des apparatchiks du Parti [communiste chinois] ».

Un demi million à un million de sympathisants du PKI en Indonésie (alors le plus gros PC du monde à ne pas participer au pouvoir), 1,7 à 2 millions de morts au Cambodge, 200 000 morts au tout petit Timor oriental… Ceci pour ne parler que de pays voisins de la Chine, en écartant tout rapprochement délicat avec des méfaits du même ordre en Afrique ou en Amérique latine. Autant de chiffres qui permettent d'estimer à largement plus que trois millions les victimes directes de la Révolution culturelle en Chine. Cependant, l'approche prudente de Song Yongyi s'explique par un contexte général d'intimidation qui a bloqué toute tentative d'en savoir plus sur ce qui s'est réellement produit alors.

Le contexte de l'après-crise était différent dans les trois autres cas cités. Au Cambodge, la guerre khméro-vietnamienne (1978-1979), la déroute du régime de Pol Pot, un sentiment de culpabilité aux États-Unis après la guerre et la présence sur le sol américain d'une forte proportion de la diaspora khmère exilée, ont servi de stimuli à un effort de recherche qui a fourni bien plus de résultats sur le bref passage des Khmers rouges au pouvoir, que ce qui peut être encore affiché de nos jours sur une seule des provinces de Chine pour la Révolution



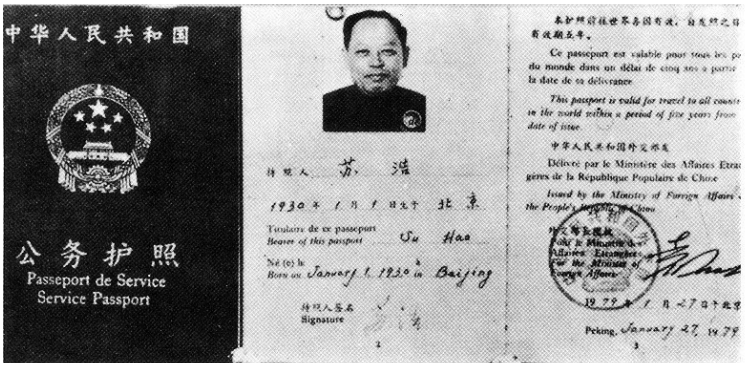
L'ambassadeur de Chine populaire au Cambodge, Sun Hao (à gauche) trinque avec Ieng Sary, beau-frère de Pol Pot et chef des Affaires étrangères du « Kampuchéa démocratique ». Photo retrouvée par l'armée vietnamienne dans les archives abandonnées par les dirigeants khmers rouges en janvier 1979 à Phnom Penh lors de leur fuite.

culturelle. Un programme de l'université Yale, avec relais sur place au Cambodge, a permis de mettre à jour et d'inventorier des dizaines de milliers de pages d'archives servant de base aux travaux des chercheurs et au Tribunal spécial Khmers rouges installé à Phnom Penh avec l'appui des Nations unies pour juger les grands responsables encore en vie.

En Indonésie, les malheurs du mouvement communiste ont reçu un écho volumineux, naturel mais salutaire, aux Pays-Bas, tardivement mais relativement suivi par le monde universitaire américain. Au Timor, l'Australie et l'Europe du Nord ont également alimenté une indignation internationale qui a fini par porter ses fruits aux Nations unies, où la cause timoraise avait pignon sur rue dans les années 1980-1990.

Pour ce qui concerne la Chine, le monde universitaire occidental dans son ensemble et à de rares exceptions près, a obtempéré à l'oukaze pékinois interdisant toute enquête sur la « révolution culturelle » dans sa dimension nationale. Les chercheurs occidentaux se sont contentés d'imiter leurs collègues chinois dans une approche limitée dans l'espace et dans le temps, se retranchant derrière l'argument selon lequel seul un accès aux archives secrètes du parti communiste permettrait une approche nationale. Et le PC, pour sa part, a fait en sorte de dissuader énergiquement toute velléité de travail en ce sens en embastillant les quelques historiens chinois qui s'y étaient hasardés dans les années 1987-1988. Song Yongyi lui-même doit à cet interdit un séjour d'un peu plus de six mois en cabane en Chine (1999-2000). Le secret d'État que constitue toujours le coût humain immédiat de l'ultra-maoisme triomphant demeure inviolé.

À cela, deux raisons évidentes. D'une part, le régime n'a nullement envie de voir accoler le nom de Mao à un simple chiffre constatant ce bilan dans des formules qui deviendraient vite des antiennes dans les livres d'histoire politique de la planète, sur le mode : « Mao, qui provoqua XX millions de morts dans les dix dernières années de sa vie... » (un nombre à deux chiffres pour les millions étant à notre sens plus probable qu'un nombre à un chiffre unique). D'autre part, une curiosité trop poussée conduirait à en finir avec un excès de simplisme sur les camps en présence. Il n'y avait pas, ou pas seulement, d'un côté les radicaux rangés du côté de Mao pour souffler sur les braises ; et de l'autre, le camp des hiérarques brimés qui sortiraient vainqueurs de l'épreuve aux côtés d'un Deng Xiaoping, lui-même blanchi de toute responsabilité par le fait qu'il n'était plus aux affaires. Le rôle trouble d'un Zhou Enlai, les numéros de tourne-veste de nombre d'apparatchiks de haute volée, tout cela finirait par



Vrai passeport officiel chinois émis pour Ieng Sary, chef de la « diplomatie » des Khmers rouges, sous le faux nom chinois de Su Hao, prétendument né à Pékin le 1er janvier 1930 (il est né au Sud Vietnam), par le ministère chinois des affaires étrangères, pour lui permettre de circuler hors de Chine après la chute du régime Khmer rouge devant l'armée vietnamienne. Photo d'origine inconnue. D.R.

refaire surface de manière trop dommageable à la faveur d'un simple examen critique de la situation du pays à l'échelle nationale. L'un des textes rassemblés par Song Yongyi éreinte ainsi un commandant militaire bien en vue, Wei Guoqing (un des artisans chinois de la victoire communiste vietnamienne à Dien Bien Phu contre les Français en 1954), sur qui s'appuya Deng Xiaoping une fois revenu au pouvoir. Classé « dengiste », Wei Guoqing avait une bonne part de responsabilités dans les violences extrêmes qui se déroulèrent au Guangxi sous sa houlette pendant la Révolution culturelle.

Le refus du gouvernement chinois d'ouvrir ses archives les plus scandaleuses sur des horreurs qu'il a – en principe – répudiées, est en soi une mesure de la fragilité de toutes ses abjurations de ce passé. L'absence de pression extérieure en ce sens sur Pékin souligne *a contrario* la docilité de la communauté des chercheurs occidentaux envers la communauté des décideurs de ce même Occident démocratique. Qui cherche à se voir rappeler, dans une rencontre à Zhongnanhai, sur combien de cadavres reposent les lourds fauteuils du salon de réception ?

La réalité historique demeure ainsi cadenassée dans un coffre-fort qui préserve de commodes illusions. Notamment, celle qui veut que la Chine communiste ait cessé d'exporter ses tourments internes dès lors que le grand branle-bas de combat des années 1966-1969 fut calmé. Si ce verrou sautait, on s'apercevrait vite, par exemple, que ce ne sont pas Mao et ses sbires, ni même l'éphémère Hua Guofeng, qui furent les meilleurs soutiens des Khmers rouges au Cambodge, mais bien les Zhou Enlai et Deng Xiaoping, ce clan avec lequel allait être édifiée l'ère post-maoïste et sa réconciliation avec l'Occident. C'est Deng qui fournit à Pol Pot les armes que ce dernier tournerait contre le Vietnam à la grande satisfaction de Henry Kissinger (qui s'en félicitait par avance en ces termes auprès des généraux thaïlandais Kriansak Chomanan et Chavalit Yongchaiyudh dès la fin 1975, avant même le retour de Deng aux affaires). Et que c'est sous Deng que les Khmers rouges, une fois renversés en 1979, parvinrent à se faire de très bons amis à Washington, aux Nations unies et à Paris au nom de la « souveraineté nationale » du Cambodge qu'ils étaient censés encore représenter après avoir perdu le pouvoir.

C'est donc à une approche un peu plus subtile que ce qu'il est habitué à fournir, que le monde de la recherche a renoncé en témoignant de cette déférence envers le bien-penser ambiant, la même qui le fait réagir dans son ensemble, par exemple, avec la véhémence que l'on a vue au livre de Jung Chang et Jon Halliday sur Mao. On se souvient d'une autre polémique, toute française celle-là : celle qui avait accueilli, en 1997, la parution du *Livre noir du communisme*, ouvrage dont l'introduction avait fait scandale en mettant côte à côte les bilans chiffrés en vies humaines du génocide nazi des juifs et de la répression stalinienne. Trois des auteurs au moins s'en étaient désolidarisés, jugeant « le rapprochement » inopportun. La polémique au sujet

du livre porta aussi sur des variations de chiffres, pour le bilan total du communisme, de l'ordre de quelques points de pourcentage... Et pourtant, le livre de 840 pages ne comportait qu'une petite partie sur le communisme asiatique, la Chine elle-même y étant assez faiblement représentée en dépit du nombre élevé d'hommes embarqués dans cette histoire et de celui des morts enregistrées sous le drapeau rouge.

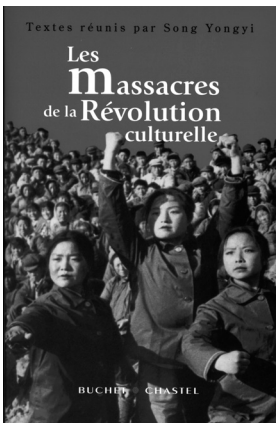
Ce n'est évidemment pas affaire de records, de classements, voire de rapport en kilogramme de papier par tonne de cadavres. Seulement de rapprochements éloquents, pour malséants qu'ils paraissent. On tient ici qu'il demeure impossible de prendre la mesure d'une telle épreuve pour un peuple et donc de ses conséquences lointaines, si l'on n'a pas une idée approximative de son solde en nombre de victimes par rapport à l'ensemble. Par un autre rapprochement malséant, il suffit de rappeler que la Première Guerre mondiale a fait perdre à la France 7 % de sa population, et la deuxième 5 %. On sait les conséquences à long terme de l'une et de l'autre.

Des négationnistes, hier encore, décomptaient les tibias trouvés dans les charniers de Pol Pot pour tenter de démonter qu'il n'y aurait pas eu de génocide au Cambodge. Depuis lors, les découvertes macabres faites à la pointe du soc des araires dans la rizière en un nombre sidérant pour une aussi petite nation, ont interdit ce débat-là. Pour autant, la responsabilité ultime des méfaits – l'appui déterminant fourni par la Chine au va-t-en-guerre Pol Pot, au mépris même de tout réalisme géopolitique – risque de rester à jamais dans les limbes, impunie, non jugée. Le procès à composante internationale des survivants de la direction des Khmers rouges, à Phnom Penh, a beau être le premier d'un système communiste en justice internationale, il a été taillé sur mesure pour éviter qu'y soient mis en cause les pays qui ont peu ou prou permis au tyran khmer de donner toute la mesure de ses moyens puis de la faire oublier. L'ambassade de Chine au Cambodge, à la longue histoire de bastion très spécial de Pékin en Indochine, veille encore au grain pour qu'aucune entorse ne soit infligée à cette règle. Ainsi seront exonérés de tout examen par le Tribunal spécial Khmers rouges, outre Pékin, la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis, qui permirent que Pol Pot passe pour un personnage honorable sur la scène mondiale, et que, pendant vingt ans après avoir perdu le pouvoir, les assassins qui furent ses sbires parlent au nom de leurs propres victimes à la tribune de l'Organisation des Nations unies.

Pour ce qui concerne les tourments internes de la Chine, des oublieux, aux mots de Révolution culturelle, regardent toujours ailleurs. Une époque qui quantifie plus que de raison sans chercher à combler un tel vide dans la connaissance de son passé immédiat, semble par là inconsciente de ce que l'oubli du crime d'État finit toujours par rejoindre le crime lui-même. S'il est un domaine, tout bien compté, qu'on souhaiterait voir conquis par la dictature des chiffres, ce sont bien les cimetières du maoïsme.

■

Les photos de cet article sont extraites de Antonin Kubes, *Kampuchea,* Orbis Press Agency, Prague, 1982.



Les massacres de la Révolution culturelle
Textes réunis par Song Yongyi
Traduit du chinois par Marc Raimbourg
Sous la direction, et préface, de Marie Holzman
Buchet-Chastel, 2008
isbn 978-2-283-02201-6
24 €, 284 p.

Zheng Yi, *Stèles rouges*, Ed. Bleu de Chine, 1999, isbn 978-2910884130.

Le Documentation Center of Cambodia, www.dccam.org ; pour Yale University Cambodian Genocide Program, voir www.cgp.org .

Jung Chang & Jon Halliday, *Mao, The Unknown Story*, Jonathan Cape 2005 ; édition française établie par Georges Liébert, *Mao, L'histoire inconnue*, Gallimard, 2006, isbn 978-2070775057.

Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, répression, Robert Laffont, 1997, isbn 978-2221088616.

René Viénet

La roue tourne

Fin 1965, l'éditeur des collections de sciences humaines chez Gallimard, Pierre Nora, reçut un appel de Jean Chesneaux. Celui-ci souhaitait vérifier si *La Tragédie de la révolution chinoise* d'Harold Isaacs était en cours de traduction – ce qui lui semblait intempestif et méritait une remise en cause de ce malencontreux projet. Selon Jean Chesneaux, l'ouvrage était dépassé car l'auteur – ayant été trotskiste – présentait une image contestable de cet important sujet.

Un jeune traducteur de 21 ans, dont c'était le tout premier travail dans l'édition après un séjour avorté par une grève à l'Université de Nankin, se trouva ainsi menacé de perdre son gagne-pain. Non loin du baphomet ithyphallique en clé de voûte du porche de l'église Saint-Merri, dans sa soupente de la rue des Juges Consuls, cette traduction était pour lui un projet majeur. Ayant découvert ce livre dans la bibliothèque établie par le général Guillermaz boulevard Saint-Michel, en face de la statue de Francis Garnier, il en avait proposé la traduction à la NRF ; puis avait acheté, d'occasion, un dictionnaire *Harrap's* et une machine à écrire.

Tout en travaillant sur l'édition la plus récente, comme le souhaitait l'auteur, le traducteur avait lu à la BDIC un des très rares exemplaires de l'édition originale de 1938, et en avait traduit la préface de Trotsky. Consciencieusement, il produisait tous les jours plusieurs feuillets, relus par Donald Nicholson-Smith. Puis il soumettait ses essais à deux désœuvrés, familiers de son galetas, plus rôdés que lui à l'écriture politique, Raoul Vaneigem et Guy Debord. En province, la vieille mère du traducteur luttait contre ses rhumatismes en « redactylographiant au propre », avec deux carbones, la première frappe.

Sans s'en rendre compte, Jean Chesneaux venait de déranger la studieuse vertu d'un fier prolétaire, et jusqu'à la sérénité de sa vieille mère, rassurée par tant de sérieux alors qu'elle craignait que son fils soit plus dissipé.

Le traducteur – dans son innocente et ignorante jeunesse – ne savait pas qui était ce Jean Chesneaux. Il se rendit donc à un cours sur la fondation du PCC que celui-ci donnait en Sorbonne : caractères chinois débilement écrits au tableau, exposé de propagandiste maoïste et non d'historien, le spectacle était proprement ahurissant. Le jeune traducteur ne manqua donc pas, à la fin de ce cours, de s'approcher de l'enseignant pour lui signifier qu'il avait eu bien tort de vouloir retirer le pain de la bouche d'un fils et petit-fils de docker, que le livre d'Isaacs était d'autant plus intéressant comparé à la propagande stalinienne ainsi déversée en Sorbonne.

Ce bref entretien se termina sur une menace dans le ton un peu grandiloqueteux et livresque de cette époque, celui de l'académique pinceau de Jean-Paul Laurens pour *L'Excommunication de Robert le Pieux* » ou *Le Procès de Formose*.

« Crapule stalinienne, vous avez voulu empêcher la parution d'un livre qui semble effectivement maudit puisque personne n'a encore osé le traduire depuis 1938, pas même les trotskystes parisiens. Sachez qu'il sera édité en français. Il paraîtra même en chinois un jour si c'est nécessaire pour vous démonter car, désormais, c'est moi qui veillerai à ce que vous n'enseigniez pas dans la section de chinois

de la Sorbonne la falsification stalinienne de l'histoire chinoise ».

Cette menace proférée obligea le traducteur à approfondir ses connaissances sur l'histoire de la Chine au XX^e^ siècle. Avec le recul, on peut écrire que c'est ce qui lui permit de devenir attaché de recherches au CNRS puis de créer une bibliothèque qui devint le donjon des anti-maoïstes dans l'Université Paris 7.

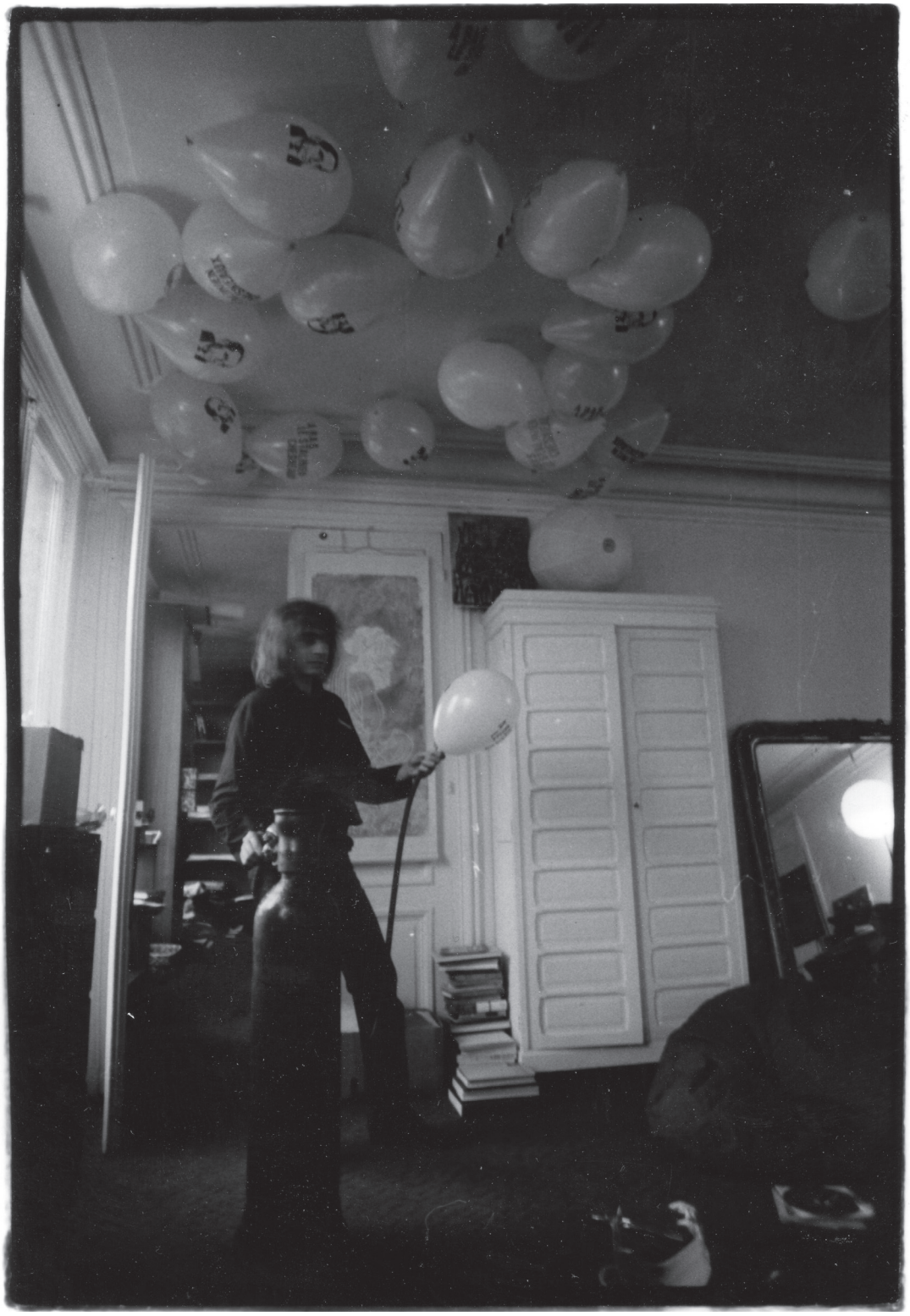
Il convient de marquer une pause dans cette historiette, et de ne pas verser inconsidérément de larmes sur ce jeune traducteur comme les premiers paragraphes pouvaient en persuader le lecteur : l'épisode, en fait, fut profitable à la jeunesse car il détermina une grande partie de sa fortune ultérieure. Cela a été raconté dans une émission de France Culture citée en annexe. C'est pourquoi le peintre qui aujourd'hui saurait retrouver la patte et la pâte de Laurens pour illustrer la remontrance précitée serait récompensé par son poids en bouteilles de vin de Cahors et une caisse de l'exceptionnelle cuvée Marie-Olympe de Gouges.

La section de chinois de la Sorbonne ne connut son véritable démarrage qu'en 1969, à Censier puis à Jussieu, mais Jean Chesneaux ne fut jamais invité à y enseigner. Il cantonna ses activités dans une section d'Histoire, et à l'EHESS. Le contrôle de quelques mètres de couloirs académiques supplémentaires, qu'il considérait comme les plus prestigieux, lui avait échappé. Sa seule consolation fut alors d'organiser avec une paire de culs-bénis madamemaoïstes l'élection d'un troisième, son candidat Léon Vandermeersch, contre la candidature de Simon Leys.

De pires affronts attendaient le stalinien. En 1973 se tenait dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne un congrès mondial des orientalistes, plusieurs milliers d'entre eux. Le traducteur proposa un exposé sur « La Falsification stalinienne de l'histoire chinoise moderne, exemples tirés de l'œuvre du Pr Chesneaux ». Le sujet fut rejeté par le bureau parisien du Congrès quelques semaines avant l'événement — sans même demander communication du texte. Les conséquences de ce naïf refus étaient prévisibles.

Lors de l'ouverture des portes du Congrès accueilli dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, quelques jeune filles en marinière, talons plats et rubans dans les cheveux, se glissèrent dans la grande galerie de la rue des Écoles. Elles tenaient à la main des grappes de ballons en caoutchouc gonflés à l'hélium. Des orientalistes japonais tôt arrivés et d'une exquise politesse leur cédèrent le passage, en applaudissant, persuadés qu'il s'agissait d'un charmant rite académique occidental. Quelques centaines de ballons furent ainsi lâchés et flottèrent pendant plusieurs jours au dessus de la tête des congressistes, sans que quiconque puisse les faire descendre (les tirer au petit plomb aurait endommagé les plafonds). Ces petits ballons comportaient le slogan « À bas le stalinien Chesneaux » sous le visage sérigraphié de celui-ci, également reproduit sur les cartes postales accrochées par un fil sous chaque baudruche. Sans temps morts et sans entraves, d'autres jeunes anti-staliniens se barricadaient dans une des loges les plus élevées du grand amphithéâtre et en vissaient la porte, en préparant leur mégaphone.

À peine le congrès était-il déclaré ouvert que le tonnerre tombait du paradis sous la forme de noms d'oiseaux et d'insultes à l'égard du Pr Jean Chesneaux trônant à la tribune du congrès, avec une pluie de cartes postales et de tracts, que les congressistes tentaient joyeusement d'attraper au vol. Il fallut une bonne demi-heure aux vigiles du Rectorat pour forcer la porte de la loge et aux policiers pour emmener les protestataires au poste de la place du Panthéon. Jean Chesneaux, blême, recevait pendant ce temps-là les condoléances et marques de sympathie de différents compagnons de route de son parti. À compter de ce jour la partie était jouée : Jean Chesneaux ne fut plus le même, en tous cas aux yeux de ses étudiants, et surtout de ses collègues. Le Père Fouettard de la sinologie



Photographie Didier Even. © Agence Sepia, D.R.
Dès le potron-minet, à proximité de la Sorbonne, l'un des jeunes et valeureux volontaires gonflant des petits ballons à l'effigie du professeur Jean Chesneaux, peu avant l'ouverture solennelle du XXIX^{e} congrès des orientalistes.

parisienne, le détenteur du saint chrême maoïste au Quartier latin, était humilié, et donc moins crédible quand il pointait le doigt.

Jean Chesneaux, qui avait vanté la violence révolutionnaire, les flots de sang de la Terreur, les exécutions en masse, les massacres par millions, pour améliorer le sort de l'humanité, fut abasourdi et désemparé par ce modeste chahut – alors qu'il n'avait pas même été frappé du moindre jet de tomates pourries.

Par la suite, ou était-ce un peu avant, un spécialiste américain, Conrad Brandt, vint donner quelques cours à Paris 7. Il expliqua que dans la thèse de Jean Chesneaux (sur le mouvement ouvrier chinois) « tout ce qui était vrai avait été dérobé (dans un livre de la bibliothèque du BIT), et tout ce qui n'avait pas été dérobé était faux ». Cela amusa les étudiants, mais pas le Pr Bianco, un disciple transi du Pr Chesneaux.

Samsara ! Le jeune traducteur précité prit conscience de ce qu'était la « roue de la rétribution » lorsqu'il mit la main sur un, puis deux, exemplaires d'une traduction en langue chinoise de l'ouvrage d'Harold Isaacs, publiée vers 1947 mais absente de toutes les bibliothèques.

Le premier exemplaire fut celui de Peng ShuZhi – qui ne souhaitait pas sa réimpression. Le jeune traducteur comprit, plus tard, que Peng non seulement ne pouvait apprécier ses réserves à propos de Trotsky, taxé de « grand-père de la classe bureaucratique », mais surtout n'avait guère d'atomes crochus avec Liu RenJing qui avait été le principal inspirateur et l'ami d'Harold Isaacs en Chine, lorsque celui-ci publiait, à ShangHai, LuXun et la revue *China Forum*.

Peu après, à HongKong, chez des trotskistes d'une autre tendance, un peu hors du temps mais fort sympathiques, il trouva un second exemplaire qu'on lui prêta le temps de recomposer en plomb l'ouvrage – avec l'enthousiasme qu'on imagine – dans un atelier de KowLoon. Cette édition de HongKong, sous l'enseigne de la collection « Bibliothèque asiatique », alors logée chez Champ libre, est devenue elle-même rarissime et précieuse. J'en prépare la réédition et sa numérisation est déjà achevée. Mais le moment le plus intense fut bien sûr lorsqu'en dînant avec Wei JingSheng en famille, j'ai eu le plaisir de lui offrir un exemplaire de cette édition chinoise datée de HongKong.

Au moment d'évoquer la disparition de Jean Chesneaux, comment ne pas penser à cette photo avec Wei, l'édition chinoise du livre d'Isaacs sur la table du dîner. Sans la tenace haine que Jean Chesneaux avait, en 1965, pour le livre d'Isaacs, je n'aurais sans doute jamais poursuivi mes lectures sur l'histoire chinoise récente, ni publié la première traduction en langue occidentale de Wei JingSheng ; et je n'aurais pas fait sa connaissance.

J'eus alors le rare sentiment d'un aboutissement : tout juste sorti de Chine, jeune étudiant encore humide derrière les oreilles, j'avais donc découvert le livre d'Harold Isaacs dans la petite mais fort sympathique bibliothèque où le général Guillermaz accueillait les étudiants ; j'avais passé plusieurs mois à le traduire en français et, un peu plus tard, l'édition en langue chinoise m'avait plongé dans les imprimeries de HongKong, non loin des studios de cinéma où je découvrais alors les films de cape et d'épée chinois, et le nanar qui me servit de matière pour *La Dialectique peut-elle casser des briques ?* C'était un peu avant l'époque des éditions française puis chinoise de *Chinois, si vous saviez…*

De la même façon que bien des étudiants français avaient appris le chinois après avoir dévoré la traduction par Jacques Pimpaneau de *La Chair comme tapis de prière* [le *RouPuTuan*], plusieurs lecteurs français ont découvert un morceau de l'histoire chinoise avec les nombreux retirages de la traduction française d'Isaacs ; puis quelques lecteurs chinois firent leur miel de la traduction par Liu HaiSheng rééditée à HongKong. Pouvoir en offrir un exemplaire à Wei m'a procuré un heureux sentiment, un peu comme celui du vieux Dantès ayant planté un

figuier dans la cour de son logement — mais qui aurait pu en offrir les fruits à Edmond.

À ma grande surprise, au moment de signer quelques lignes nécrologiques sur Jean Chesneaux, je découvris qu'en 1996 il avait — ce que j'ignorais à l'époque et jusqu'en 2008, vivant en Asie — rédigé pour *Témoignage chrétien* une « lettre ouverte » prenant fait et cause pour Wei JingSheng : le maoïste Jean Chesneaux y livrait une abjuration de ses croyances et dévotions passées.

Le lecteur jugera de mon effroi. J'allais écrire à contretemps des horreurs sur un avatar de prêtre-ouvrier de l'UCP (Union des chrétiens progressistes) devenu prêtre-contremaître (*i.e.* professeur à la Sorbonne) pendant que son ami du catéchisme Georges Boudarel cantinait derrière les barbelés — non comme bagnard, chacun le sait, mais comme aumônier politique de la chiourme dans un camp de prisonniers français au Vietnam.

La lettre ouverte du repenti Chesneaux à Wei JingSheng méritait un temps de réflexion. Jean-Luc Domenach, l'autre notoire soutien de Georges Boudarel, n'avait jamais osé publier une telle renonciation (même s'il proclame de mois en mois en public « je me suis trompé, jusqu'à l'an dernier », au point de lasser l'ambassadeur de France en Chine, et ses collaborateurs postés en barrage). Je décidai de ne pas me livrer à une polémique désormais inutile avec un mort qui avait connu son chemin de Damas grâce à Wei JingSheng. En quelques paragraphes, dans *Témoignage chrétien,* il avait rejeté dans la Géhenne tout ce qu'il avait adoré — et dont il avait été le servant bien rémunéré.

On me tire par la manche pour me faire remarquer que dans sa nouvelle carrière d'écolo-altermondialiste, cet acte de contrition était un rite de passage obligé. Dans son nouvel environnement, on chantait toujours que « la terre, elle ne ment pas », on recyclait toutes sortes de vieilles militances stalinoïdes, mais avec un bémol droitsdelhommiste. Même si on n'y aimait pas l'électronucléaire et même si l'on y délirait sur le maïs comme bio-carburant, il y avait fort heureusement un soutien affirmé pour les dissidents chinois emprisonnés. Wei JingSheng y avait été défendu aussi par Noël Mamère (un ancien haut-beau-parleur de l'ORTF devenu vert). Jean Chesneaux décolla ses adhésions précédentes à toutes sortes de dogmes ; il fit sa croisière à Canossa. Il serait médiocre de ne pas lui en donner acte, de douter de la sincérité de ce retournement de toge — même s'il a oublié dans l'ornière à cette occasion ses meilleurs disciples. À eux de se relever et de publier leurs propres lettres ouvertes. Nous leur ferions écho.

Je dois avouer qu'après 1996 – ayant connu ce texte – j'aurais invité son auteur à déjeuner. Je lui aurais sans doute offert l'esquisse du tableau « Le Traducteur d'Harold Isaacs morigène le stalinien Chesneaux ». Pour le moins, je lui aurais proposé de gonfler ensemble sans rancune, dans la chapelle de la Sorbonne, les derniers petits ballons en caoutchouc du Congrès de 1974.

Je lui aurais surtout proposé d'élucider un problème qui, parfois, me réveille au milieu de ma sieste et dont il avait sans doute la clef, autant que ses associés Léon Vandermeersch et Jean-Luc Domenach : pour quelle raison est-ce dans leur milieu, le plus imbibé d'eau bénite, que les dévotions aux tueries maoïstes ont été en France, si longtemps, les plus ferventes ?

Qu'est-ce qui a retenu alors Léon Vandermeersch d'aller rééduquer les catholiques chinois jetés dans les camps de la RPC ? Jean-Luc Domenach, avec la même assurance que pour pardonner Madame Mao en 1975, à la télévision française, avait déjà exonéré Georges Boudarel de tout pêché (pour ses crimes, la loi d'amnistie s'appliquait depuis 1966), dans le décompte des 30 000 morts sur 40 000 prisonniers français de la RDV.

Mais je divague en imaginant D.-le-fils et son compère Léon prêchant à ces très différents catholiques (ils sont chinois...) dans les paysages du QingHai. La soupe est plus grasse dans les sacristies universitaires parisiennes.

■

Phototypie Goupil & Cie. Collection Alban Yung.

"Le procès de Formose" autrement dit "Le procès cadavérique" est celui du Pape Formose, exhumé, par son successeur Étienne VII en 897. Ce tableau de 1870 par Jean-Paul Laurens (1838-1921), conservé au musée des Beaux-Arts de Nantes, a bien failli servir de couverture au n°12 & 13 de *Monde chinois* consacré à l'île de Formose et aux multiples procès qui lui ont été faits, procès jugés mais non plaidés. Le lecteur trouvera sur Internet des reproductions en couleur de ce magnifique tableau.

Harold Isaacs, *La Tragédie de la révolution chinoise,* Gallimard, 1967, 445 p., ill.

Harold Isaacs, *La Tragédie de la révolution chinoise,* traduction chinoise de Liu HaiSheng, "Bibliothèque asiatique", Champ libre, 1973, 577 p., photos.

Interview de René Viénet par Hélène Hazera, "À voix nue", mars 2004, France culture.

Nous remercions *Témoignage chrétien* de nous avoir autorisés à reproduire l'extrait en page suivante de ses archives. Cette « lettre ouverte à Wei Jing-sheng » a été initialement publiée le 6 septembre 1996, avec son chapeau également repris ci-après, qui en précise les circonstances.

M.C.

Pour avoir réclamé la démocratie dans son pays, Wei Jing-sheng, intellectuel chinois, avait déjà subi quatorze ans et demi de prison (1979-1993). À l'heure où le gouvernement chinois prétend ouvrir son pays sur le monde, Wei Jing-sheng, âgé de 45 ans, a été condamné à nouveau à quatorze ans de prison en 1995. Afin de hâter sa libération, la Ligue des droits de l'homme lance une campagne de soutien en demandant à des personnalités de différents milieux des lettres ouvertes. Certaines ont été publiées dans *Le Monde, L'Express, Libération, La Croix*. En publiant le texte ci-après, *Témoignage chrétien* participe à cette campagne.

Cher Wei Jing-sheng,

C'est à la suggestion de la Ligue française des droits de l'homme, que je vous adresse ce message de solidarité, de respect, de résistance aussi.

Tout semble séparer la Chine et la France : leur héritage culturel, leur régime politique, leur distance bien évidemment. Et pourtant, cet éloignement ne rend que plus forte l'autorité des droits de l'homme en tant que référence essentielle, valable pour tous les peuples dans leur diversité. Les hommes d'État français, qui ont récemment prétendu au Forum économique de Bangkok que les droits de l'homme n'étaient qu'une particularité politique de l'Occident et qu'ils ne concernaient pas l'Asie orientale du fait de la « différence culturelle », n'honorent guère la démocratie de notre pays. Si je me sens si proche de vous, c'est que votre lutte et vos convictions n'œuvrent pas seulement pour le peuple chinois, mais pour tout notre monde incertain et inquiet. En combattant par la force de la parole, de l'idée, vous nous aidez à affirmer l'unité fondatrice entre morale et politique.

En dénonçant la « terre brûlée du enrichissez-vous », selon votre expression, en vous attaquant au nouveau despotisme généré par la politique « d'ouverture » de la Chine, en vous inquiétant de la dégradation d'environnement naturel du pays, vous venez, du fond de votre prison, participer aussi au grand débat politique sur la « mondialisation ». Aux hommes d'affaires d'Occident fascinés par la perspective d'un marché d'un milliard de clients, vous rappelez « qu'il faut d'abord investir en politique » pour pouvoir disposer d'un environnement social favorable.

En proposant des analyses concrètes de la société chinoise, avec ses faits d'arbitraire, de népotisme, de corruption, de régression sociale aussi (délinquance juvénile, vente d'enfants, nouvelle pauvreté), vous mettez en garde les pays du Sud, et pas seulement ceux du Nord, contre les fantasmes idéalisés de la « croissance ».

Votre contribution à tous ces problèmes est d'autant plus précieuse, que vous vivez dans l'isolement forcé, que vous souffrez de privations et de mauvais traitements, qu'on vous refuse les droits élémentaires d'un détenu politique. Et pourtant, loin de vous enfermer dans une stratégie défensive de survie individuelle, vous venez nourrir de façon positive notre réflexion sur la Chine et sur le monde. Nous vous en admirons, nous vous en remercions.

Dans votre lutte, vous continuez à vous référer au principe « compter d'abord sur ses propres forces », vous êtes la vivante image de l'axiome « on a raison de se révolter ». Ces deux idées maoïstes qui avaient naguère enthousiasmé votre jeunesse rebelle, n'ont rien perdu de leur force ; elles ont survécu avec vigueur aux errements terroristes et aux désastres humains du maoïsme d'État, aux mains de qui elles avaient dégénéré en slogans vides et manipulateurs. J'ai fait partie de ces intellectuels occidentaux, déjà familiers de la Chine et de la culture chinoise, qui avaient été attirés par ces formules novatrices et libres, qui ensuite n'avaient pas voulu et pas su voir leur dégradation tragique, et qui s'étaient finalement retrouvés du côté des idéologues de la répression. Nous regrettons profondément ces illusions naïves et déplaisantes, nous n'en sommes que plus exigeants envers le régime post-maoïste – celui-là même qui cherche à vous étouffer.

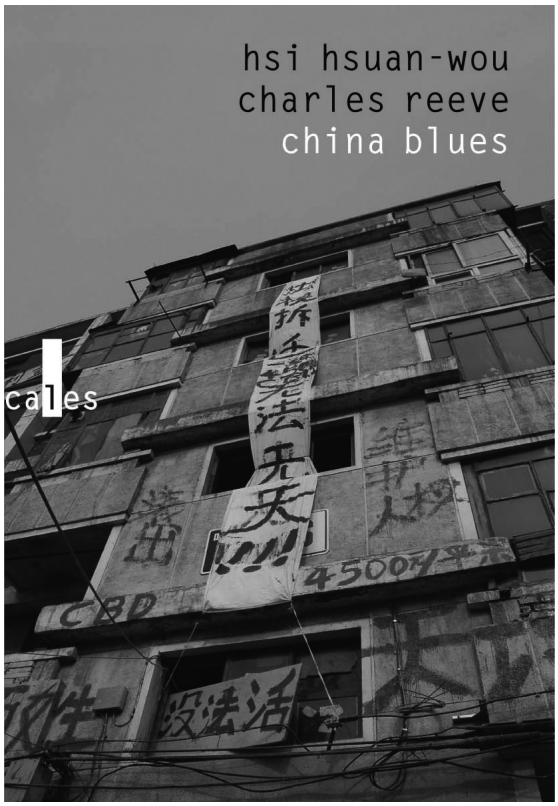
« On a raison de se révolter » : cette évidence a inspiré Martin Luther King et Nelson Mandela, Vaclav Havel et Aung San Suu Kyi. Vous qui êtes « né dans la capitale de la Chine », – tel est le sens de votre prénom « Jing-sheng » –, vous êtes comme eux un citoyen du monde.

Jean Chesneaux

"Lettre ouverte" publiée dans *Témoignage chrétien* du 6 septembre 1996.

Hsi Hsuan-wou & Charles Reeve

China Blues



China Blues (isbn 978.2.07.078601.5), 22 €, 284 p., © Verticales — l'éditeur que nous remercions d'avoir autorisé la publication en « bonnes feuilles » des deux extraits ci-après.

On trouve chez les bouquinistes et dans les vide-greniers des livres de l'entre deux-guerres sur la Chine qu'il faut préserver et relire pour comprendre ce que les voyageurs de cette époque comprenaient rarement bien, ou si mal le plus souvent. On y rencontre le meilleur (les dessins de Miguel Covarrubias à ShangHai dans Chine *de Marc Chadourne, les livres d'Edmund Backhouse, et beaucoup d'autres titres aujourd'hui oubliés) comme le pire — qui n'est jamais sans intérêt.*
Tout enseignant d'histoire de la Chine devrait de temps à autre apporter en classe un cageot de ces volumes fanés. Ils sentent parfois le moisi mais restituent sinon ce qu'était alors la Chine du moins ce qu'en comprenaient les Français. Dans la présente livraison de Monde chinois, *le lecteur trouvera des extraits de* Philosophie et conservation des tomates *(Joël Bel Lassen,* L'Impensé radical, *1973, 110 pp. avec une publicité pour Julia Kristeva) qui est devenu une pièce d'une grande valeur marchande pour les collectionneurs de niaiseries maoistes francophones. C'est effectivement moisi, mais il faut le préserver dans l'alcool pour le futur Musée Dupuytren de la sinologie franchouillarde.*
En contrepoint de ce type de littérature finalement et fondamentalement très méprisante pour le peuple chinois, mais qui a conduit son auteur à de lucratifs sommets administratifs, Monde chinois *choisit de mettre en valeur ci-après un ouvrage léger et sympathique, une sorte de voltige journalistique dans la Chine de l'année 2007 — des prunes salées sucrées bien emballées, par deux prolétaires, un électricien et un plombier.*
Ils se présentent ainsi en quatrième de couverture, mais l'un des deux fût aussi un excellent professeur de langue chinoise, de la même génération que l'amateur précité de tomates : Hsi Hsuan-wou a choisi d'abandonner l'enseignement lorsque le catho-mao Léon Vandermeersch s'empara dans des conditions lamentables du contrôle de la Section d'études chinoises de l'Université Paris 7. Il est non seulement plombier mais aussi traducteur : entre autres, il participa à la traduction de Révo. cul. dans la Chine pop., *l'anthologie de la presse des gardes rouges éditée sous le pilotage de Chan HingHo, dans la "Bibliothèque asiatique", chez 10/18, en 1974.*

Conversation avec un jeune lecteur d'Orwell

Dans un immeuble neuf, de hauteur moyenne, dans le quartier des universités, sur Zhengfu lu, à Pékin. À l'étage, sans enseigne visible de l'extérieur, se trouve une immense librairie. Au rayon « sociologie et sciences politiques », les études académiques sur la vie des mingong remplissent une table. Plus loin, au rayon « traductions », le choix est vaste et parfois surprenant : Walter Benjamin, Nabokov, Elfriede Jelineck, Roland Barthes, le mouvement dadaïste, Jean Baudrillard. Il y a aussi quelques livres d'Orwell. Un jeune homme feuillette la traduction de Vive la Catalogne libre ! *Nous retrouvons notre lecteur d'Orwell dans le café de la librairie et la conversation s'engage.*

Charles Reeve – Ainsi vous avez réglé le livre d'Orwell avec une carte de crédit !

Chen : Eh oui. Il y a aujourd'hui plusieurs dizaines de millions de cartes bancaires en circulation en Chine. J'en possède une... En 1990, il n'y en avait pas une seule ! Si c'est ça ce que vous appelez le changement ! Je fais simplement partie de la petite couche qui peut consommer. Je viens de lire que d'après une étude nord américaine il y aura, en 2010, 100 millions de Chinois qui pourront dépenser chacun 4 400 € par an en achats de loisirs et autres. Mais cela ne doit pas nous faire oublier tous les autres, le milliard 300 millions...

Je suis très critique de l'évolution de la situation sociale en Chine. Je m'intéresse à la littérature qui critique le capitalisme. Mes parents ne s'occupent pas de mes lectures, ils me laissent tranquille. Ils sont dépassés. Vous connaissez le roman de Chi Li, *Youle kuaigan ni jiu han*[1]? Ils sont un peu comme le personnage principal, ils sont passés trop vite d'un monde à un autre. Je suppose qu'ils pensent que mon sentiment d'injustice disparaîtra avec l'âge et avec l'attrait de l'argent.

C. R. : Que pensez-vous de la situation actuelle ? Quel sens donner à la période « socialiste » par rapport à la frénésie capitaliste présente ?

Chen : Je ne crois pas qu'il y a vraiment eu une rupture. La classe dirigeante s'est transformée. L'ancienne bureaucratie est devenue la nouvelle classe capitaliste. Certes, les capitalistes de la diaspora ont joué un rôle mais, pour l'essentiel, les nouveaux exploiteurs sont les enfants des anciens. Le salariat a aussi subi des modifications. Mais, sous des formes différentes, l'exploitation est toujours là. Voilà quelque chose qu'Orwell m'a aidé à comprendre par sa critique du stalinisme et du pouvoir bureaucratique. Pour la propagande officielle finalement le « socialisme » c'était le « développement des forces productives », nous y sommes. Plus on s'enfonce dans une croissance folle et destructrice, plus ils la présentent comme un succès du modèle socialiste. Finalement, si vous préférez, le « socialisme » n'était que la transition vers l'état actuel. Bien sûr, ceux qui n'ont pas de cartes de crédit voient les choses autrement...

Hsi : C'est-à-dire ?

Chen : D'une part, il y a un mécontentement et une rage énorme. Mais la révolte s'accompagne d'une sorte de jalousie, d'un désir d'appartenir au club des riches. Il y a aussi une chose qui contribue à réunir les riches et les pauvres : le nationalisme ! L'idée de la Chine accédant au statut de grande puissance. C'était un des fondements du maoïsme, et c'est encore très fort dans le « socialisme de marché ».

Cependant je pense que ça bouge, qu'il est chaque jour plus clair pour beaucoup que ce développement bénéficie à une minorité. Un pays d'un milliard et demi d'habitants, comment peut-on penser que tout le monde va s'en sortir ? D'autant que les riches et les possédants ne se comportent même pas comme des capitalistes. Ils investissent peu, ou pas du tout, en Chine. Ils sortent le fric, achètent des bons de

trésor aux États-Unis, des entreprises au Canada et en Europe, ou ils spéculent en Chine. C'est la folie. Vous avez vu ce gangster, le promoteur immobilier pékinois, M. Zhang Yuchen, qui a fait fortune et qui s'est fait construire la réplique d'un château français avec une cave de plusieurs milliers de bouteilles... Comment voulez-vous que ça se termine ? Peut-être pendu avec les tripes du dernier bureaucrate, comme disaient les amis de Juyi Debo.

Hsi : Qui ça, Guy Debord ? Vous le connaissez ?

Chen : La semaine dernière, j'ai trouvé dans la rue un DVD piraté de tous ses films. J'ai eu du mal à comprendre, mais j'ai trouvé ça amusant. Ce que je veux dire, c'est que tout ça risque de finir dans un bain de sang. D'ailleurs même le pouvoir le sait, et se prépare. Vous avez sûrement lu que des unités de la police s'entraînent aux émeutes de rue. Prenez la bulle immobilière, est-ce qu'elle va finir par se résorber ou par éclater ? Personne ne peut le dire.

C. R. : Et le travail des avocats dits légalistes ?

Chen : J'ai un ami avocat qui en fait partie. Ils font ce qu'ils peuvent, mais pour fonctionner ils doivent faire semblant de croire au système, aux lois — quand ils n'y croient pas effectivement. Mais ce sont des gouttes d'eau jetées sur un grand incendie. Et puis le peuple n'a même pas accès à ce genre de défense, il faut déjà être très informé. Vous allez dans les rues autour de la gare du Sud et vous voyez la foule des plaignants. Beaucoup sont presque devenus fous, ils ont été victimes d'une injustice mais sont désespérés par l'arrogance et le mépris des bureaucrates et des riches. C'est une révolte immense qui cherche une voie pour s'exprimer. Et puis les lois, le droit, vous savez... Les autorités exécutent tous les ans plus de 1 700 personnes en Chine. Le gouvernement central veut donner plus de pouvoir à la Cour suprême pour limiter les prétendus « abus ». Mais l'abus n'est-ce pas la peine de mort elle-même ?

Hsi : Le souvenir du massacre de 1989 est-il toujours présent ?

Chen : Il est interdit d'en parler, même de mentionner la date du 4 juin. Mais de là à dire qu'on a oublié... J'en entends souvent parler à demi-mots, par les vieux, surtout. Beaucoup de jeunes, il est vrai, ne savent pas ce qui s'est passé. Mais ça finira par revenir à la surface. Grâce à des amis qui sont allés à HongKong, j'ai pu lire des choses sur les événements. Et puis il y a Internet, beaucoup de documents circulent.

C. R. : Le gouvernement publie des lois à tout va sans pouvoir les imposer.

Chen : C'est assez drôle d'observer la Chine aujourd'hui. Chaque jour, on prend connaissance d'une déclaration d'un membre du gouvernement, d'un rapport d'un ministère ou autre institution, qui décortiquent les catastrophes en cours, écologiques, sociales. On adopte loi après loi pour « harmoniser », comme ils disent aujourd'hui. Mais tout le monde s'en moque et rien ne se fait. Comme si la machine capitaliste s'était emballée, était devenue folle. Ceux qui dirigent semblent avoir du mal à l'arrêter. Le gouvernement central est divisé en plusieurs tendances, il est totalement corrompu lui aussi. Quant aux gouvernements des provinces, ils ne font qu'imiter leur modèle, quand ils ne font pas pire... Mais il y a une seule chose sur laquelle ils sont d'accord : garder le pouvoir — et réprimer c'est le moyen de le garder.

Pour le moment ça va. Ils parviennent à tenir l'ensemble. C'est pareil pour la corruption. De temps en temps, on limoge un haut bureaucrate. Plus ou moins gentiment, selon son rang et les dossiers qu'il a sur ses ennemis. Parfois on fusille aussi. Mais ça se fait toujours à l'intérieur des jeux du pouvoir, des affrontements entre tendances. Et puis ça repart. De toute façon, la pression de l'argent est telle qu'elle emporte tout sur son passage, comme un énorme tsunami !

Hsi : Revenons à la question du nationalisme. Qu'en est-il chez les jeunes ?

Chen : Le nationalisme reste très fort, y compris chez les jeunes de ma génération. En 2006, le « Midi Festival », le plus grand festival annuel de musique rock en Chine, qui se tient dans le parc de Haidian à Pékin, a pour thème : « 20 ans de rock chinois ». Les organisateurs annoncent cette année la présence d'un nombre plus grand de groupes étrangers et le retour des groupes japonais. Or, en 2003, deux groupes japonais invités au festival ont été chassés de la scène par les manifestations racistes des spectateurs qui leur ont jeté de la nourriture et des pierres. Cette année, l'un d'entre eux a déjà annoncé qu'il se retirait et l'autre a été programmé pour jouer le premier jour à 13 h, car des messages de menaces ont commencé à apparaître sur la Toile.

C. R. : Dans la Chine contemporaine, l'individualisme semble prendre le pas sur les attitudes collectives.

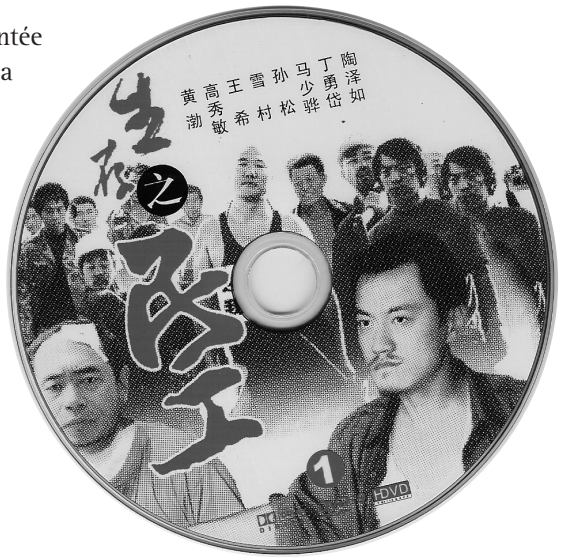
Chen : Je ne suis pas sûr qu'on puisse les séparer, les opposer. Certaines personnes sont prêtes à se battre pour défendre leur bien ou leurs droits : occupants d'immeubles anciens menacés de destruction par la spéculation, paysans expulsés des terres qui leur avaient été allouées, ouvriers avec des salaires en retard. Ces luttes peuvent prendre des formes très violentes. Mais cela va souvent de pair avec un individualisme farouche. On laisse les miséreux crever dans la rue. On est encore loin des grandes luttes solidaires, des luttes qui se généralisent. Le développement de l'automobile favorise aussi cette montée de l'individualisme. Le refus de priorité à quiconque (piéton, cycliste, autre automobiliste) est la règle.

Toutefois les entreprises qui peuvent recruter une main-d'œuvre pléthorique, du fait des très bas salaires, finissent par créer de petites communautés qui sont solidaires par nécessité, face aux conditions imposées : faibles revenus, longues heures de travail. Comme sur les chantiers, ce sont souvent des travailleurs qui viennent d'une même communauté rurale. La communauté favorise à la fois la surexploitation et la révolte. Et là l'individualisme cohabite avec un sentiment d'appartenir à une collectivité d'exploités, d'opprimés. Les travailleurs sont à la fois dans la détresse et très combatifs, révoltés ; ils protestent, il y a une opiniâtré qui est visible, palpable. C'est peut-être l'individualisme ancestral des Chinois qui se manifeste dans la révolte.

Hsi : Et le suicide chez les jeunes ?

Chen : Il est vrai qu'on parle beaucoup de la montée du suicide chez les jeunes, soumis à la pression de la réussite scolaire et de l'investissement des familles sur l'enfant unique. Je sais que, chaque année, à l'Université Qinghua de Pékin où j'étudie, une dizaine d'étudiants se suicident. Mais peut-on généraliser ?

■



1. Litt. : « Crie ton plaisir/Crie quand tu jouis », traduit en français sous le titre *Un homme bien sous tous rapports* (isbn 2742762884), Actes Sud, 159 p., 18 €, 2006.

Monde chinois, n° 14

Survivre comme mingong

« Shengcun zhi mingong » [Survivre comme mingong] est une longue série télévisée diffusée en 2005 qui a aussitôt remporté un immense succès en Chine. Le réalisateur, Guan Hu, 38 ans, avait embauché une quarantaine de vrais mingong comme acteurs. Le film est toujours diffusé en DVD, plus ou moins piratés... Nous le demandons dans une boutique d'un centre commercial du quartier de Pufang lu, à Pékin. Après un moment d'hésitation, la vendeuse nous fait signe d'attendre, disparaît dans les réserves du magasin et revient avec le DVD et un beau sourire. Voici un extrait des dialogues du premier épisode de la série télévisée qui en compte 32.

Des centaines de travailleurs attendent, en silence, l'air grave, assis par terre ou adossés aux murs des baraques d'un grand chantier. Ils vivent dans ces baraquements aménagés en grands dortoirs, avec une cuisine commune où un cuisinier prépare les repas. L'un d'entre eux se lève.

X. : On ne peut plus continuer à attendre. S'ils ne nous payent pas, comment va-t-on pouvoir rentrer au pays ?

Y. : C'est bientôt la moisson. Ça devient grave !

Des voix : Voilà le vieux Xie [le contremaître] qui revient.

Xie, un petit bonhomme, franchit la grille d'entrée du chantier. Il porte un cartable sous le bras. Il s'avance vers la foule qui l'entoure aussitôt, en silence.

Xie : Qu'est-ce que vous faites là ? Où allez-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ?

X. : Nous voulons notre argent !

Z. : Si jamais tu n'étais pas revenu on serait aller te chercher !

Xie : Mais putain ! Où voulez-vous que je sois allé ?

Je suis allé chercher l'argent pour tout le monde. Vous m'attendez depuis plusieurs jours, mais moi j'ai couru partout pendant ce temps-là. Aujourd'hui encore j'ai passé toute la journée à la recherche des patrons et je n'ai trouvé personne. Qu'est-ce que je peux faire ? Hein ? Il faut que vous continuiez à me faire confiance.

Je ne cherche pas à vous truander. Je sais que vous êtes inquiets. Mais je le suis encore plus moi-même. Regardez, je perds tous mes cheveux...

X. : [S'adressant à la foule] C'est vrai, le vieux Xie est inquiet.

Xie : Je suis un gars comme vous, moi.

Y. : Si tu crois que tu es comme moi ? Alors là ! Toi et moi nous n'avons rien à voir. Si tu étais comme moi, si tu avais le même nom que moi, mes ancêtres seraient vraiment inquiets ! Et ils se presseraient de changer de nom !

Z. : On s'en fout de ce que tu penses, vieux Xie. Tu ne nous avais pas dit que tu allais revenir avec l'argent ?

Xie : Non, je sais bien que l'argent est là. Il est dans le coffre du bureau. Mais vous voyez bien qu'il n'y a personne. Comment je peux faire ?

U. : On n'a plus le temps d'attendre ! Il faut rentrer au pays pour la moisson.

Les esprits s'échauffent, on crie, on gesticule. On entoure le contremaître de façon menaçante.

Xie : Écoutez-moi une seconde ! Aujourd'hui c'est dimanche pour les gens de la ville. C'est le week-end. Je suis allé au siège de la société, il n'y avait personne. J'ai attendu toute la matinée. Personne ! L'après-midi, toujours personne ! Mais qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai pas bu une goutte d'eau depuis ce matin. Je n'ai rien mangé non plus...

X. : C'est dur pour toi, pauvre vieux !

Xie appelle un jeune qui se tient un peu à l'écart, l'air vidé.

Xie : Où étais-tu passé ? Viens ici !

Y. : Laisse-le tranquille. Tu penses qu'on n'est pas au courant de tes manigances ? Idiot ! Tu es en train de te foutre de nous. Tu passes tes journées à jouer aux cartes et à picoler. Pas vrai !? On est au courant. Alors, laisse tomber !

Xie : Tu racontes n'importe quoi. Où as-tu vu ça, fils de pute ?!

Une mêlée s'ensuit, on bouscule Xie, la foule s'agite.

Une voix : Il ne faut pas se battre !

Un jeune qui était resté à l'écart, le regard dur et déterminé, saisit une masse de chantier et crie.

J. : Écartez-vous ! Écartez-vous !

Il s'avance vers la baraque qui fait office de bureau et dont la porte est cadenassée. La foule s'ouvre devant lui, plusieurs ouvriers le suivent.

Xie se place devant la porte du bureau.

Xie : Tu ne peux pas faire ça !

Des voix : Écarte-toi, écarte-toi !

Xie : Je vais te dire une chose, Yang Zhigang [le jeune avec la masse]. C'est illégal ce que tu fais là ! Si toi tu t'en fous de ton argent, je crois que ce n'est pas le cas pour les autres.

X. : Xie, pousse-toi ! Va-t-en !

Yang Zhigang d'un seul coup de masse fait sauter le cadenas de la porte du bureau. Il pénètre dans la pièce, suivi de quelques ouvriers. La pièce est vide, plus de coffre, des papiers traînent par terre, tout a été déménagé.

X. : [Il sort en criant du bureau et s'adresse à la foule dehors] On est dans la merde ! Ça ne va pas du tout. Il n'y a plus de coffre ! J'ai entendu du bruit la nuit dernière. Ce coup-ci, c'est vrai, il n'y a pas d'argent.

Xie, éberlué, se tient de côté en silence. La foule s'agite.

O. : Je sais où sont leurs bureaux. Allons-les chercher !

La foule reprend la proposition, « Allons-y ! », « Allons les chercher ! ». L'ensemble des ouvriers sort du chantier. Le cortège, compact, marche d'un pas décidé sur la chaussée sous le regard étonné des passants. Devant, on reconnaît Yang Zhigang et quelques autres.

X. : [Revient sur ses pas et s'adresse à l'ouvrier qui avait engueulé le contremaître et qui n'a pas suivi le cortège] Pourquoi tu restes là ? Viens avec nous au siège. Si on y va, il faut y aller tous !

Y. : D'accord !

Le contremaître reste seul sur place, immobile.

■

Yves Michaud

À nos anciens combattants...

J'éprouve un curieux sentiment à lire tous ces retours à mai 1968. Pas de nostalgie mais parce que c'est toujours des mêmes dont il est question, des maoïstes, ceux qui précisément furent absents de 1968 mais en devinrent ensuite les exégètes et les bénéficiaires.

Il n'est question que de Benny Lévy, Milner, Badiou, Linhardt, etc. Or en 1968, tous ces grands militants passèrent en réalité leur temps... entre la rue d'Ulm et Ivry. Délégué général des élèves de l'ENS en 1967-1968 puis 1968-1969, j'ai été bien placé pour faire l'ethnologue.

Rue d'Ulm, ces apprentis révolutionnaires pensaient doctement la révolution autour du chanoine Althusser. Évidemment ils ne pouvaient rien comprendre à ce qui se passait dans les rues de Paris. Ils y voyaient un carnaval de jeunes bourgeois. À sa manière habituelle, Althusser jeta l'éponge en se réfugiant en clinique de repos, exactement le... 10 mai après-midi, juste avant la nuit des barricades. Il était sûrement malade mais ça l'arrangeait bien aussi de ne pas voir ça...

À Ivry, nos révolutionnaires amateurs essayaient de faire la liaison avec les travailleurs en vertu du principe maoïste qu'il faut se sentir au milieu du peuple comme des poissons dans l'eau. Je me souviens que peu après le 13 mai, Benny Lévy me dit un jour en jubilant que les militants révolutionnaires avaient manifesté au milieu des travailleurs à Ivry et que les CRS n'avaient pas osé venir les affronter. À quoi je lui répondis en rigolant qu'ils avaient sûrement mieux à faire ce jour-là au Quartier latin...

Si des militants politiques firent mai 1968, ce ne furent pas les maoïstes mais les trotskistes de la JCR et de la FER et les anarchistes : beaucoup moins théoriques, surtout à la FER, mais pratiques et actifs. Il y avait aussi beaucoup de spontanéité.

Les maoïstes, aliénés dans leur althussérisme professoral, leur léninisme de flic et leur maoïsme d'opérette, ne comprirent rien à 1968 et surtout pas qu'y étaient en jeu des changements politiques peut-être pas révolutionnaires mais bien concrets et lourds de conséquences, le maintien ou non au pouvoir du général de Gaulle, puis la déferlante de droite des législatives de juin 1968. Ils regardaient ailleurs, là où, pour reprendre le titre d'un de leurs films culte *L'Orient est rouge derrière les palmeraies*. Après 1968, certains essayèrent encore de plaquer leurs vieux modèles : ils avaient manqué 1905, ils ne manqueraient pas 1917. Glucksmann a écrit un essai inénarrable sur le sujet, un parmi tant d'autres.

Ils coururent donc après la révolution qu'ils n'avaient pas vue et tombèrent dans l'ouvriérisme en allant, pour quelques-uns, s'établir en usine. À l'époque, il n'y avait pas de chômage, ou si peu, et on trouvait à se faire recruter.

Certains ne se remirent pas du tout du choc : le combat politique eut son lot de morts, de suicides et de dépressions graves, dont certains paient encore le prix.

D'autres en revinrent au propre et au figuré et commencèrent des carrières de toutes sortes, carrières de repentis à l'italienne (j'entre au ministère de l'Intérieur), carrières de repentis médiatiques (je me suis trompé), carrières d'organisateurs et de patrons, carrières de conseillers des puissants, surtout du côté Chevènement quand il fallut donner un semblant de pensée au socialisme de Mitterrand. La plupart ont aujourd'hui pignon sur rue, places dans des conseils d'administration ou

des *think tanks*, notices dans le *Who's Who*, postes d'inspecteurs, etc. Chacun ou chacune se reconnaîtra. Deux choses n'ont pas changé de leur léninisme : l'opportunisme et l'autoritarisme.

Rétrospectivement, il me semble que deux facteurs ont pesé dans ces évolutions.

L'un est d'ordre purement sociologique et me fait penser à la manière dont le sociologue américain R.K. Merton expliquait le développement de la mafia aux États-Unis dans les années 1920. À partir du moment où les canaux de mobilité sociale se fermèrent aux immigrants venus d'Europe du Sud et notamment d'Italie, des individus intelligents, actifs et dynamiques étaient quasiment obligés de faire leur carrière dans des circuits en marge de la légalité.

En France, on eut quelque chose de comparable : les carrières universitaires auxquelles pouvaient prétendre tous ces jeunes intellectuels se fermèrent dès 1970 une fois l'énorme appel d'air de 1968 passé. Il n'y eut quasiment plus de recrutements nouveaux dans l'université jusque dans les années 1983-1985. Il leur fallait donc faire carrière ailleurs : dans les médias, l'édition et la presse, la politique, la police, les affaires. Une génération intellectuellement brillante (à défaut d'être sensée) trouva à se reconvertir ainsi et elle est toujours là, cramponnée à ses acquis sociaux et à ses postes de commandement.

C'est ainsi que ceux qui ne firent pas 1968 en sont devenus les gestionnaires, commentateurs, symboles et rentiers.

Second facteur, plus honorable et plus intéressant. Beaucoup de ces intellectuels étaient des juifs. Curieusement, ils étaient restés fermés à la réflexion pourtant riche sur la question juive au sein du marxisme. J'aurais tendance à en chercher la raison dans leur léninisme et leur stalinisme. Car Lénine fut vraiment un personnage peu recommandable et pas très subtil, un tueur plutôt qu'un penseur. Quant à Staline, c'était un cynique voyou antisémite.

Les maos eurent donc des positions on ne peut plus ambiguës au départ sur la situation d'Israël par rapport aux pays arabes et aux Palestiniens. Je me souviens avoir eu un affrontement très violent avec Benny Lévy en 1967, au sortir du réfectoire de l'ENS, au moment de la guerre israélo-arabe, où je le traitai d'antisémite et de nazi tant ses positions pro-arabes me scandalisaient. Je lui demandai s'il voulait vraiment la destruction d'Israël.

Le tournant de leur réflexion vint avec les attentats palestiniens des années 1970 et notamment la tuerie des Jeux olympiques de Munich en 1972.

Quelque chose alors se brisa chez ces intellectuels juifs qui avaient jusqu'ici regardé la violence avec un mélange de cynisme et de fascination (la fascination de l'intellectuel chétif pour la force). Ils revinrent pour certains progressivement, pour d'autres par conversion soudaine, à leurs racines. Était-ce une raison pour revenir dans le même mouvement au Talmud et à l'orthodoxie religieuse ? L'incroyant que je suis est toujours aussi sceptique. En tout cas, c'était toujours mieux que le léninisme reconverti en carrière d'État. Même si voir la violence dogmatique de Milner retournée en levinasisme me fait doucement sourire, j'aime mieux ça que les carrières de notables passant de la révolution au nationalisme ou au chiraquisme. Ou le très curieux et inquiétant universalisme de Badiou dont je me demande parfois s'il n'a pas quelque parfum tout bêtement fasciste.

■

"Les cadres combattants étudient la philosophie". Image de l'époque Lin Biao qui enthousiasmait les normaliens maoïstes de 1968.

René Viénet

Funérailles

Cet article est déjà paru dans *Monde chinois* n°10 mais un paragraphe, en italique ci-après, ayant malencontreusement sauté au marbre, nous le reprenons intégralement.

À celles de Jean Yanne, en 2003, quelqu'un aura murmuré « Hélas, plus de Jean Yanne », et un autre aura répondu « Hélas, *plus de films* de Jean Yanne », en écho aux adieux de Billy Wilder et de William Wyler à Ernst Lubitsch, devant son cercueil, en 1947.

Il est des films nécessaires à la survie de l'espèce humaine : *To be, or not to be*, de Lubitsch, en fait partie, pour chaque détail de son script, pour chaque ligne de ses dialogues, et pour le bonheur qui gonfle d'espoir la poitrine des spectateurs – en particulier des étudiants plongés dans l'Histoire des totalitarismes – lorsque l'un des comédiens juifs, qui ont réussi à s'enfuir de Pologne dans l'avion de Hitler, demande aux pilotes s'ils obéiront à tout ordre de leur führer et, sur leur réponse affirmative, leur ordonne de se jeter dans le vide. Film comique, en 1942, sur un sujet tragique, il ne fut pas acclamé à sa sortie aux États-Unis, mais le temps lui a rendu justice. Il comporte des anticipations géniales qu'on se doit de mettre en valeur dans une revue de géopolitique : quand Adolf en réponse aux « Heil Hitler ! » répond « Heil myself ! » tout, ou presque, est dit sur quelques cauchemars du siècle : est-il encore besoin – après cette réplique qui a fait le tour du monde – d'analyser en détail les « portraits en trame humaine » que la « Bande des quatre » vendait, de 1966 à 1976, si facilement aux normaliens maoïstes et à plusieurs des rentiers d'un colloque de juin 2007 sur Mao à l'École des hautes études en sciences sociales.

Les Chinois à Paris appartient à cette catégorie de films, avec *To be, or not to be*, même si Jean Yanne ne bénéficie pas encore de l'aura de son prédécesseur : indispensable à toute cinémathèque scolaire pour l'instruction civique des adolescents, son film doit être ajouté par notre ministre des Affaires étrangères à la dotation de notre ambassadeur à Pékin, pour l'éducation des jeunes diplomates français en Chine, autant que pour expliquer aux étudiants chinois ce que fut la période de l'occupation allemande de la France. Même si elle consterne les derniers madamemaoistes de France, une bonne nouvelle rassurera le trésorier-payeur du Quai d'Orsay sur le coût de cette recommandation : le plus célèbre film de Jean Yanne est désormais disponible, en Chine même, pour moins de huit RMB, soit un dollar américain la pièce, sur les marchés de nuit et dans nombre de boutiques, en DVD, sous-titré en chinois.

Cette découverte inattendue dans les rues de WenZhou d'un DVD, aussi bon marché, m'a d'autant plus réjoui que je venais d'assister, quelques jours plus tôt, à Taipei à la projection d'un film de Feng XiaoGang, remarquable à plusieurs égards : *DaWan* [*Big Shot's Funeral* de son titre américain, s'agissant d'une coproduction internationale].

Voilà – en 2007 – en saluant un réalisateur éminent enterré en 1947, et un autre en 2003, l'explication de la pompe et du titre un peu funèbres du présent article : il s'agit d'un hommage à deux films plus récents qui méritent le rapprochement car – à trente années de distance – en Europe pour l'un, en Chine pour l'autre – ils comportent des ferments comparables d'espoir et d'humour, sur un fond documentaire que l'on trouvera bientôt, j'espère, au programme du CAPES ou de l'agrégation de chinois, et que les politologues ne devraient pas ignorer.

*

Les Chinois à Paris, est sorti en salle à Paris en 1974 [l'année de la publication de *Révo. cul. dans la Chine pop.*, d'*Ombres chinoises*, etc.], annoncé par deux affiches qui sont des pièces de

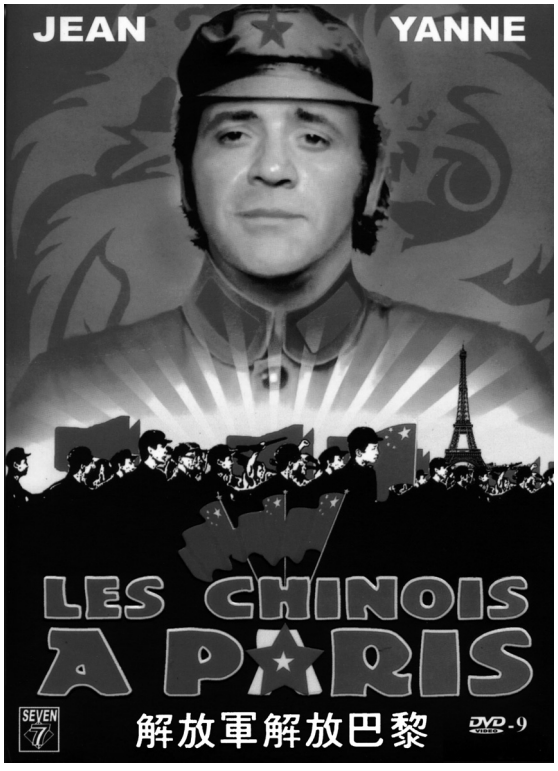
collectionneurs, et qui invitent *Monde chinois* à passer intégralement à la quadrichromie. Malgré un réel succès populaire, le film fut méprisé par l'intelligentsia française – qui n'imaginait pas qu'il se trouverait si rapidement disponible en Chine même, chez tous les disquaires, pour le public chinois, à si bon prix, dans les mêmes bacs que *Les Enfants du paradis*.

Jean Yanne a réalisé non pas une pochade sur une fantasmagorique irruption de l'APL en Europe, mais une remarquable (et, par moments, effrayante de réalisme) peinture d'archétypes français alors abondants dans les couloirs des universités, et à chaque carrefour de la société française, plus précisément encore une évocation de leurs grands-parents dans une époque plus sanglante.

Michel Serrault, Daniel Prévost, Jacques François, Bernard Blier et des dizaines d'autres grands comédiens – sans oublier Nicole Calfan – furent remarquables pour restituer toutes les nuances d'un subtil scénario signé par Jean Yanne (1933-2003), Gérard Sire (1927-1977), et Robert Beauvais (1911-1982). Mais ce qui réjouit peut-être plus encore les spectateurs chinois qui achètent ce DVD, aujourd'hui, en Chine, c'est la parodie des opéras-ballets-modèles, l'irrésistible *Carmeng* dansé comme dans une mise en scène kitsch de Mme Mao (ne pas oublier de relire *Camarade Jiang Qing*, de Roxane Witke, qui est une sorte de *Rozenkranz & Guildenstern sont morts* en regard des soliloques hamletiens de Mao reproduits dans *Vive la pensée du Président Mao*).

À ceux qui chipoteraient en écrivant dans leur thèse de doctorat que Jean Yanne a eu la main lourde dans la satire, on ne peut que recommander de relire Sollers, Badiou et, plus encore, les célèbres pages dithyrambiques de Roland Dumas et François Mitterrand à leurs retours de Chine, en extase prolongée devant le « Grand bond en avant » ; puis de visionner les anciennes bandes d'actualités que la Chine libère peu à peu pour vacciner les uns (en Chine) et les autres (hors de Chine) sur les « quadrilles de la loyauté » que tous, pilotes d'avions et tireurs d'élite compris, devaient danser devant les bustes de Mao, en dessinant avec leurs bottines le caractère « loyauté » [au président Mao].

Ce sont ces chorégraphies qui firent fondre le Dr Kristeva. Reprises dans les couloirs de l'Université Denis Diderot (pauvre Diderot !), elles ont fondé la refondation et la refonte de Chesneaux, Sollers et Barthes. Et cette « fontitude » (si l'on me permet cette basse allusion aux néologismes du Dr Domenach du Céri sur les hauteurs de la Grande Muraille) permit au Dr Kristeva d'être élue comme pythie-fonctionnaire à des magistères de plus en plus rémunérateurs dans l'université française. Ce ne fut pas le ministre de l'Éducation nationale madamemaophile Alain Peyrefitte qui nomma le Dr Kristeva professeur : elle fut élue (par d'autres docteurs, des enseignants !) aux applaudissements d'étudiants qui se pressaient à ses cours sans qu'on les y contraigne.



Jaquette du DVD en version chinoise du film de Jean Yanne, en vente chez tous les disquaires de Chine en 2007.

DaWan est une coproduction tournée, en 2001, par Feng Xiaogang, à Pékin, dans la Cité interdite : à une époque où le socialisme s'ajuste fébrilement aux lois du marché, avec les accords de tous les ministères concernés, des producteurs étrangers sont autorisés à tourner, derrière la Porte Tian'anmen, un *Dernier empereur*, ou un *Dernier eunuque*, de plus.

Donald Sutherland, en réalisateur blasé, revenu de tout, est très flaccide sur le projet qui lui a été confié. Il s'épanche sur l'épaule de son chef opérateur, interprété par Ge You, devenu son meilleur ami. Il lui fait jurer que s'il devait mourir pendant le tournage, ses obsèques seraient dignement célébrées dans la Cité interdite. Un pet de travers opportun permet à la production de se débarrasser, en le faisant passer pour mort, du réalisateur pour le remplacer par un autre, jugé plus propice au box-office. Mais Ge You, qui n'a pas le premier RMB pour ce faire, se lance dans la préparation des grandioses funérailles promises à son ami américain, en faisant commanditer et sponsoriser chaque élément, chaque détail des funérailles, par des entreprises de relations publiques, des consultants bien introduits, et des publicitaires stridents pour la défense de leurs marques. Le Mel Brooks des *Producers* n'est pas loin.

Il y a une verve incontestable et de qualité, pour tout dire, inattendue en 2001 entre le mausolée de Mao et ZhongNanHai, dans cette description par Feng XiaoGang des mafieux, des gens de télévision et de cinéma, des publicitaires de tous crins. On pense à Auguste François décrivant, dans ses lettres, l'entourage de Paul Bert au Vietnam. J'y pense parce qu'on vient de me dire que ces lettres ont été récemment traduites en chinois. On pense bien sûr à Jean Yanne (qui aurait eu sa place dans le film de Feng XiaoGang, aux cotés de Ge You).

Comme pour *To be, or not to be*, comme pour *Les Producteurs*, ou *Les Chinois à Paris*, il ne serait pas convenable (et mon compte-rendu arriverait après le bouclage de cette livraison de *Monde chinois*) de raconter les rebondissements et les gags de *DaWan* : chaque DVD pouvant se trouver facilement, en Chine et en France, aucun lecteur ne m'en tiendra rigueur.

En 2007 (en prévision des Jeux olympiques de 2008 ?), le long de l'autoroute qui conduit à l'aéroport de Pékin les publicités criantes pour les marques internationales de luxe ont été évacuées. Les autorités ont lu, sur Internet, la lettre de dénonciation des parents dont les enfants ont été enlevés pour travailler dans des conditions effroyables, et elles ont réagi. Pour éviter le tournage, toujours possible, de clips du style *La Dialectique peut-elle cuire des briques ?* et son lancement sur LiuJianFang, l'un des nombreux sites chinois de vidéos en partage sur la toile, le gouvernement a également réagi à la mise au jour sur Internet de briqueteries non moins effroyables. Précédemment le mausolée du Grand Timonier, sur la Place TianAnMen, a été « fermé pour travaux ». *DaWan* et Feng XiaoGang ont, peut-être, eu un impact plus important qu'il n'y paraît sur la superstructure, et les augures ne se regardent peut-être plus en riant – après avoir revu ces films, et médité sur le dicton bien connu de Pierre Desproges « on peut rire de tout, mais pas avec tout le monde ».

■

Extrait de l'un des nombreux livrets de "modèles graphiques à respecter" de l'époque de Lin Biao, paru avant 1971, qui enthousiasmaient le professeur Julia Kristeva, ses étudiants et ses sponsors.

（87）1962年5月，刘少奇批发了一个所謂“中央財經五人小組向中央的报告”中，竭力夸大工作中的缺点和錯誤，对形势作了悲观的估计。在全党传达貫彻后，造成了党内思想混乱，使一些右傾机会主义分子和牛鬼蛇神紛紛出籠，刮起了一股翻案风。

（88）1962年，反革命修正主义分子王从吾等人，以刘少奇为靠山，翻印了刘少奇几次讲話記录，作为給楊献珍等人翻案的理由和根据。“翻案风”在北京、西安、新疆、昆明、山东、河南、安徽、河北、东北等地，都刮得烏烟瘴气，給大批右傾机会主义分子和一些右派分子翻了案。

（89）1964年7月2日，刘少奇在河北省地委书記赴教座談会上，亦膀上陣，恶狠狠地攻击說：“庐山会議后反右是不对的。本来反‘左’，結果会后反了右，搞的全国后遺症，中央要負責任。”有的參加座談会的同志說：“当时有彭德怀的反党干扰。”刘少奇說：“彭德怀干扰我們，我們可以不受他的干扰嘛！”

© maopost.com

Photographies chinoises

Des photographies précoces de Chine
Charles-Henri Favrod

Expatrié en Chine… il y a cent ans
Pierre Marbotte

Charles-Henri Favrod

Des photographies précoces de Chine

L'empereur François-Joseph désigna, le 20 septembre 1868, le contre-amiral Anton baron von Petz pour commander l'escadre autrichienne prête à cingler, de Trieste, vers l'Extrême-Orient. Le départ fut fixé au 18 octobre. Le photographe Wilhelm Burger était à bord de la frégate Friedrich, avec son assistant, Michael Moser, un jeune homme de quinze ans, chargé plus précisément de préparer les plaques au collodion.

L'itinéraire ménagea de brèves escales à Messine, Alger, Gibraltar, Tanger, Ténérife. Arrivée au Cap, le 26 janvier 1869, et séjour jusqu'au 18 février. Quarante-cinq jours de mer pour atteindre Java et, le 15 avril, Singapour, où il y eut une revue navale. Grandiose réception à Bangkok, le 30 avril, et Burger put photographier le roi Chulalongkorn et de nombreux dignitaires siamois. Ce fut ensuite Saigon, le 10 mai, et enfin Hongkong, le 2 juin 1869. Durant onze jours consacrés à la colonie britannique et à Canton, Burger déploya une grande activité et ne tut pas son admiration pour le vice-roi des provinces du Sud, qui le reçut dans sa résidence et l'autorisa à circuler librement. Il en résulta de nombreuses images tout à fait inédites pour l'époque. Burger fut moins heureux par la suite. L'escadre mouilla à Shanghai, le 19 juin, et le contre-amiral von Petz se rendit à Pékin, mais sans emmener Burger dans sa délégation. Celui-ci en conçut de l'amertume, mais utilisa l'escale pour acquérir des objets d'art chez le marchand Yue Wha Chun, aidé par un négociant américain, Eduard Cunningham, lui-même collectionneur, qui le fit recevoir par d'autres amateurs : Sir MacDonnel, Bonneville, Forrest, Johnstone, Landstein et Pfaff. Il put ainsi photographier plusieurs pièces exceptionnelles et constituer une documentation de première main pour le Museum für Kunst und Industrie de Vienne.

Fin août, la corvette Friedrich reprit la mer et atteignit Nagasaki pour quatorze jours d'escale, un an après le départ de Trieste. Ce fut ensuite la mer intérieure vers Kobé et Osaka, et pour Burger une impressionnante quête photographique.

Les images chinoises sont particulièrement intéressantes. On ne disposait guère que des daguerréotypes de Jules Itier (1844) et des vues du commodore Perry (1853) ou de Felice Beato (1860). John Thomson intervient une année après Burger, en 1870, et son reportage attire davantage l'attention. On en parle plus à Londres, où l'écho est mondial, qu'à Vienne, peu concernée par l'Empire du Milieu. Et la mission scientifique austro-hongroise a donné en définitive plus d'importance à son étape japonaise. Malade après cette longue et pénible traversée, Wilhelm Burger ne participa d'ailleurs pas à la promotion de son travail de pionnier.

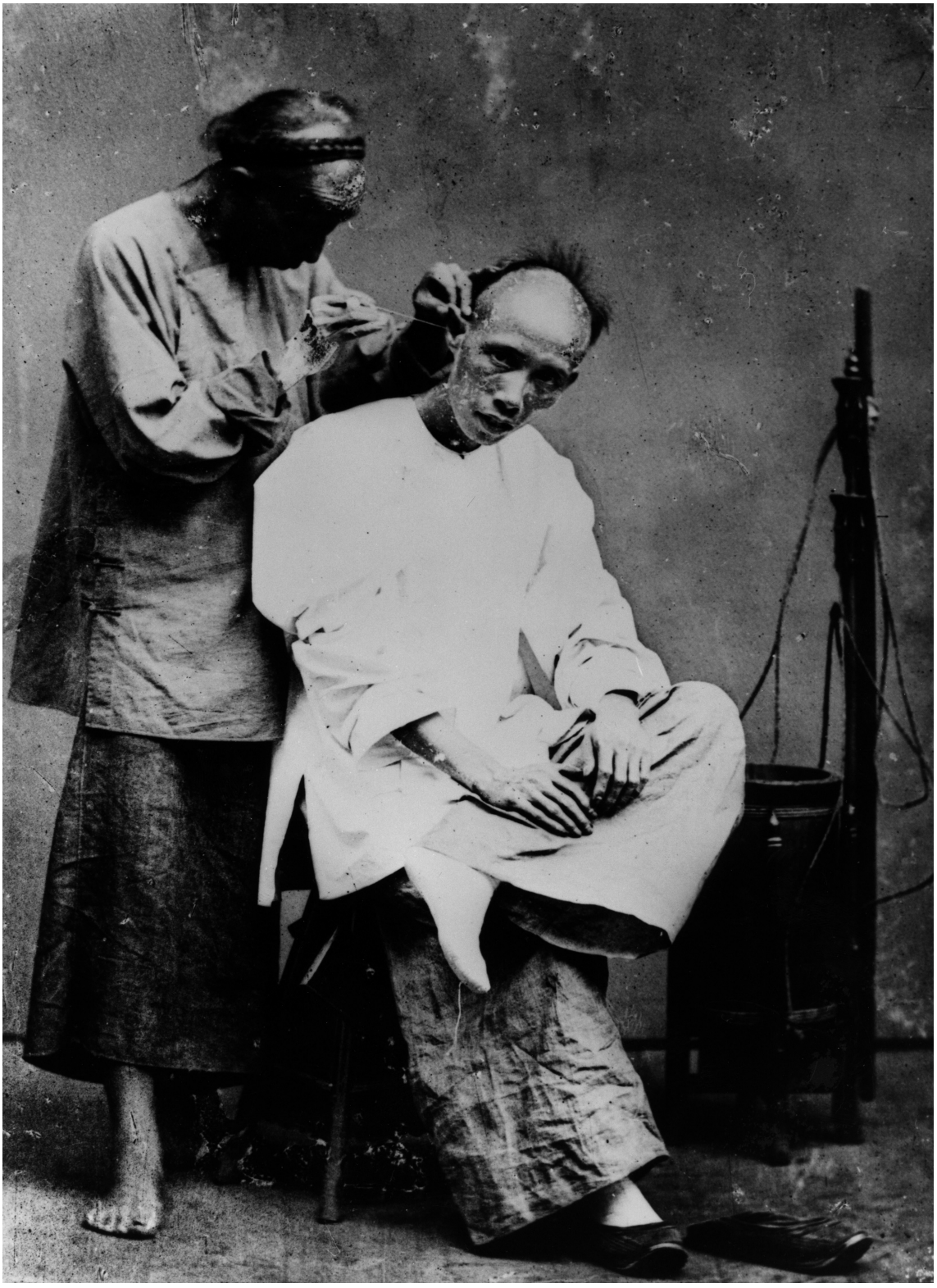
Dès l'escale de Hongkong, le jeune baron Raimund von Stillfried-Ratenicz, rescapé de l'expédition du Mexique, s'était joint l'escadre.

Il finit par s'établir à Yokohama, collabora avec Felice Beato, dont il reprit l'atelier en 1877 et poursuivit le relevé iconographique japonais.

La qualité du travail extrême-oriental de Wilhelm Burger force l'admiration et soutient la comparaison avec celui, presque contemporain, de John Thomson. Ce dernier lui a rendu hommage, à juste titre.

À signaler qu'en 1859, un premier studio avait été ouvert à HongKong par Afong Lai, mais qui se borna tout d'abord au portrait. Il se risqua ensuite au paysage et on en connaît quelques-uns traités à la manière de la peinture chinoise traditionnelle. En 1885, on comptait plusieurs milliers de photographes locaux dans le pays, dont la plupart à HongKong et à Shanghai.

■



Barbier chinois, Shanghai, juin 1869.

Cordonnier, Shanghai, 21 juin 1869.

Maître chinois et son élève, HongKong, 6 juin 1869.

Joueurs chinois, HongKong, juin 1869.

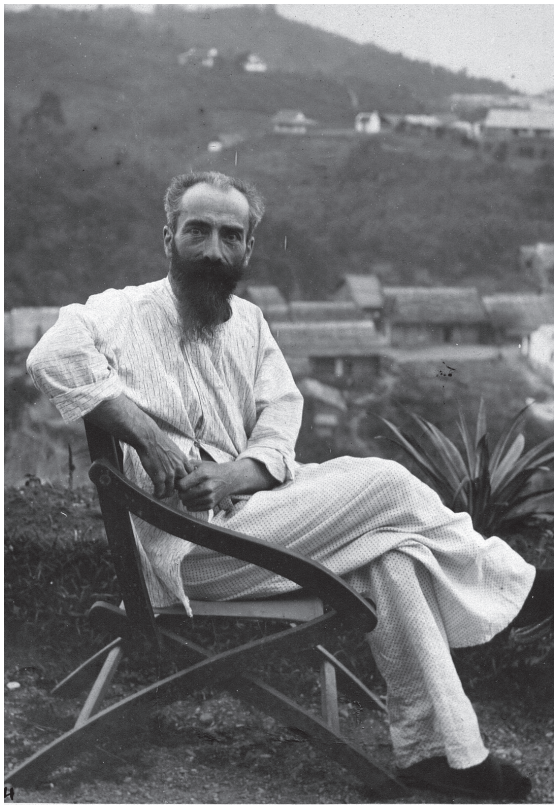
Pierre Marbotte

Expatrié en Chine... il y a cent ans

Le commandant Sam (à gauche) et le Fou Tou Pam – préfet de Ho Kéou – et leurs escortes (vers 1905).

La construction du chemin de fer du Yunnan s'inscrit dans le prolongement des relations tumultueuses entre la Chine et l'Occident au cours du XIX^{e} siècle. D'un côté un immense empire replié sur lui-même et une dynastie affaiblie par des conflits internes et la corruption de son administration ; de l'autre un monde occidental fort de ses progrès techniques, à la recherche de débouchés commerciaux et prêt à les conquérir par la force. D'où une série de conflits chaque fois remportés par les « barbares » venus de l'Occident qui en profitent pour imposer leur pénétration de l'« empire du Milieu », comme on disait alors...

L'établissement de voies ferrées est l'un des moyens de cette pénétration et la France entend bien en prendre sa part. Sa présence au Tonkin est un atout majeur : elle lui donne accès à la mer de Chine, et la vallée du fleuve Rouge la conduit au pied du plateau du Yunnan, province isolée du reste de la Chine par des montagnes difficilement franchissables. D'où l'idée, portée à bout de bras par Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, en prolongement des perspectives précédemment dessinées par Jean Dupuis, d'une voie ferrée reliant le port de Haïphong sur le golfe du Tonkin, à Yunnansen, capitale de la province chinoise du Yunnan.



Georges-Auguste Marbotte en 1903 à Ho Kéou.

Mandarins en visite, reçus par Blanche Marbotte et sa fille, Miki (1908).

Viaduc en maçonnerie au km 132,3.

Coolies prévelant des matériaux au pied du pont franco-chinois entre Ho kéou et Lao Kay (1905).

Un contremaître chinois surveille la pose du ballast au km 0,5 (1905).

Un mécanicien montre un impact de balle sur la locomotive (1908).

Monsieur et Madame Waligorski au milieu des cadres de l'entreprise (debout à droite de M. Waligorski, Georges-Auguste Marbotte, 1905).

La partie tonkinoise de la ligne est rapidement mise en chantier, mais il faudra attendre 1903 pour que la construction de la partie chinoise, retardée par ce qu'on a appelé la « guerre des boxers », puisse commencer.

Cette aventure industrielle et humaine sera loin d'être un long fleuve tranquille !

La région où allaient se dérouler les travaux n'avait pas bonne réputation. Voici ce qu'en disait un journaliste : « La première partie sera dure et coûteuse en hommes comme en argent. Ce n'est plus le Tonkin, ce n'est pas la Chine, mais une sorte de boyau ascendant, étrangement heurté et violemment malsain, rugueux et sauvage, inhabitable et inhabité, qui les sépare [...], une région aussi étonnante de pittoresque que funeste aux Européens dont beaucoup sont morts ».

À ce tableau, on pourrait ajouter l'insécurité due à la présence de bandes armées incontrôlées : patriotes ou bandits ? Difficile de trancher ! Et aussi le risque sanitaire : peste, typhus, choléra, et surtout paludisme y font des ravages.

Ce n'était pas fait pour faciliter le recrutement de la Société de construction de chemins de fer indochinois et de ses sous-traitants. Pour ce qui est de la main-d'œuvre asiatique – il faudra jusqu'à 60 000 coolies – ce n'est pas avant 1906 qu'il sera possible de garnir suffisamment les chantiers.

Quant aux Européens, malgré des salaires élevés, les candidats sont rares, et nombre d'entre eux ne résisteront pas : minés par la maladie ou le découragement, il devront être rapatriés. Outre la compétence professionnelle et l'attrait du gain, il fallait donc une solide santé, un moral à toute épreuve, et un certain esprit d'aventure pour s'engager dans cette entreprise.

C'était le cas de Georges-Auguste Marbotte. Comptable de métier, énergique, de santé robuste, l'échec d'une première expérience (l'exploitation d'une mine de phosphate en Algérie) ne l'avait pas découragé, mais il devait financièrement se

Sampans remontant le Fleuve Rouge à la voile (1903).

refaire. Blanche, sa femme restée en France, le soutenait moralement, malgré la distance, par les longues lettres pleines de tous les détails de sa vie quotidienne, de celle de son fils Jean, mais aussi pleines d'amour. Sans doute aurait-elle aimé partager sa vie aventureuse, mais étant enceinte, elle n'y pouvait songer pour le moment. Et puis son traitement d'institutrice était quand même une garantie en cas d'échec !

On prend conscience de l'isolement dans lequel se trouvaient ces expatriés quand on sait qu'une lettre venant de France mettait six semaines à leur parvenir, ce qui fait que près de trois mois s'écoulaient entre une lettre et sa réponse ! Il y avait bien le télégraphe, mais il n'y fallait pas songer : à 6,475 francs-or le mot, un télégramme de cinq mots adresse comprise coûtait l'équivalent de plus de 100 € !

C'est pourtant au télégramme que Blanche aura recours, le 29 janvier 1904, pour annoncer la naissance de la petite Denise (qu'on ne connaîtra plus par la suite que sous le nom de Miki que lui ont donné les Chinois). Un télégramme de deux mots : « Denise enchantement ». Car pour réduire la dépense, Blanche avait imaginé un code permettant de tout dire des circonstances de la naissance en comptant les consonnes de ce seul mot : enchantement.

L'absence de femmes était vivement ressentie par ces hommes vivant dans un milieu ingrat : absence affective, sans doute, mais évidemment physique aussi. Blanche en était bien consciente :

« Ainsi donc, mon bon Chéri, tu ne trouves pas de charme aux jeunes "congaïes" et les blanches restent enfermées [...] ; un jour peut-être, le climat aidant, et l'habitude, tu ne trouveras plus répugnantes les lèvres rougies de bétel : hélas, c'est le point noir de ton absence, avec tant d'autres. Je sais bien que la bête aura ses exigences, la seule chose que je te demande, mon cher Aimé, c'est de ne point te créer un lien de cœur, quand je mets, moi, tout mon bonheur en toi, ce serait trop cruel. [...] », lui écrit-elle dans une de ses lettres.

La situation était plus facile pour les célibataires qui avaient leur « congaïe » ou leur « japonaise » !

Chargement de sampans au port de Lao Kay (1903).

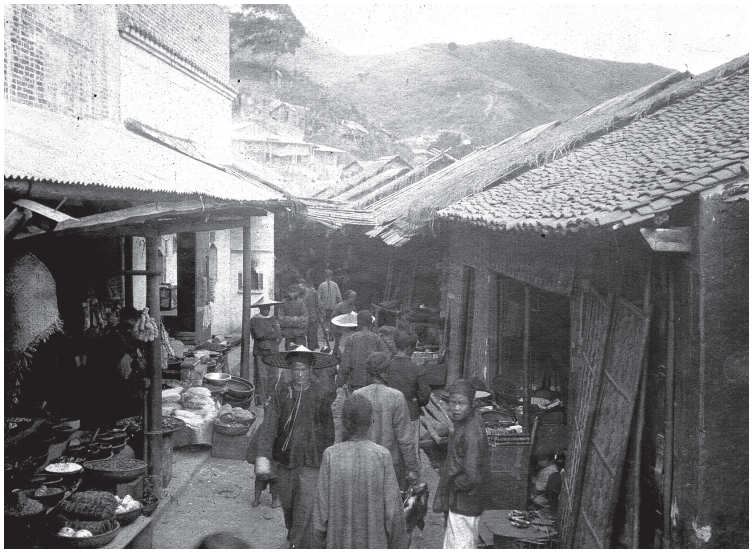
En fait, Georges-Auguste avait une maîtresse exigeante : la photographie ! Dans ce pays au climat tropical, elle n'était pas facile à satisfaire. Son appareil et ses plaques étaient lourds et encombrants. Il fallait d'infinies précautions pour protéger plaques et produits, importés à grands frais, de l'humidité et de la chaleur ; souvent celles-ci étaient telles qu'elles rendaient impossibles tous travaux. Mais quelles satisfactions la photographie lui donnait ! Et quel bonheur elle nous procure aujourd'hui, car c'est grâce à elle que nous est parvenu le témoignage vivant de cette aventure : plus de deux mille clichés qui ont survécu à bien des vicissitudes au cours de ce siècle écoulé.

On imagine sans peine que les nombreux clichés envoyés en France faisaient vite le tour du cercle familial, lui faisant partager son admiration et sa curiosité pour le pays qu'il découvrait.

Son employeur comprit vite l'intérêt de son talent de photographe, et lui laissa une grande latitude pour parcourir les chantiers et les fixer sur ses plaques. Mais ses interlocuteurs chinois, des mandarins de grades divers, sont également sensibles à son art et se laissent volontiers photographier.

En 1906, les travaux s'achevaient sur la première partie de la ligne de chemin de fer. Georges-Auguste négocia alors un nouveau contrat avec un entrepreneur italien dont les lots se situaient dans sa partie la plus escarpée, une région montagneuse dont l'altitude rendait le climat beaucoup plus sain que celui de la vallée. Il prit soin de visiter le logement qu'on lui destinait, au sein d'un petit groupe de maisons bâties sur un promontoire au-dessus du village chinois de Lou Kou Tchaï.

Pour son retour en France, sa curiosité et son esprit d'aventure l'emportèrent sur son impatience de revoir les siens : au grand dam de Blanche, elle aussi fort impatiente de le revoir, il s'accorda trois semaines pour boucler le tour du monde, et c'est ainsi qu'il débarqua au Havre le 12 juillet 1906 après avoir visité Canton, Hong Kong, Tokyo et Yokohama, traversé le Pacifique et le continent américain pour s'embarquer à New York.



Rue commerçante à Ho Kéou.

Avant d'entreprendre ce périple, il avait amélioré son équipement photographique par l'achat d'un nouvel appareil léger et maniable : un « stéréo-panoramique » qui va faire de lui un véritable photo-reporter.

C'est avec femme et enfants — Jean, 10 ans, et la petite Miki, 2 ans ½ — qu'il s'embarque, en septembre 1906 pour rejoindre son nouveau poste.

Son nouveau patron, Natale Bozzolo, est un homme de terrain. Constamment en déplacement, il va faire de Georges-Auguste son bras droit. Il apprécie son talent de photographe, comprend l'intérêt des reportages spectaculaires qu'il réalise sur ses chantiers et les encourage.

Sans doute se réjouit-il aussi des rapports chaleureux qui s'établissent entre les deux familles. Madame Bozzolo, ses deux filles et sa nièce ont vite adopté Blanche et les enfants.

Blanche n'a pas oublié son métier d'institutrice : elle assure la scolarité de Jean, mais enseigne aussi le français aux filles Bozzolo. Le soir, on se réunit pour la veillée, jouer, chanter ou danser au son de la mandoline et du piano. Pour la mandoline, pas de problème, mais comment ce piano a-t-il bien pu parvenir jusqu'à Lou Kou ? Probablement en pièces détachées, sur le dos de petits chevaux yunnanais : il en faut plus pour priver des Italiens de musique !

Maintenant que la ligne progresse, les visites sont nombreuses à Lou Kou : consuls d'Italie, de France, d'Angleterre, mandarins en tournée, huiles de la Société de construction et de la compagnie du chemin de fer. Blanche assiste vaillamment Madame Bozzolo dans son rôle d'hôtesse, et sert parfois d'interprète.

Et puis les fêtes propres à chaque pays – Noël, Beffana, 14 juillet, 15 août – sont autant d'occasions d'organiser des réjouissances : soirées théâtrales ou musicales, feux d'artifice ; on pavoise et on illumine. Mais aussi des kermesses avec des jeux — courses en sac et mât de cocagne — organisées pour les Chinois, ouvriers des chantiers ou paysans des alentours.

Au printemps 1908 de graves troubles se produisent au bas de la ligne, à Ho Kéou. Des révolutionnaires attaquent la garnison qui s'est mutinée et ralliée à eux, le mandarin préfet est massacré. Lou Kou est traversé par des colonnes de troupes envoyées par le gouvernement impérial pour mater la rébellion. Sans doute ces événements ont-ils décidé la famille Marbotte à avancer son retour. Mais de toutes façons, le contrat de Georges-Auguste touchait à sa fin, et il fallait aussi devancer la mousson qui rendrait le voyage plus pénible.

Pour la première partie du trajet de retour, sur la voie provisoire, parents et enfants prirent place sur des lorries, leurs bagages entassés devant eux pour leur servir de rempart en cas d'attaque. C'est ainsi qu'ils rejoignirent la gare de La Ha Ti, qui venait d'être ouverte à l'exploitation, et où les attendait le train, escorté cependant par la troupe.

La famille Bozzolo les suivit de peu, la santé de Natalia, la cadette, nécessitant des soins. Seule Bianca, l'aînée, demeura avec son père retenu sur place par l'achèvement des travaux et pour faire face à des éboulements causés par des pluies diluviennes. En effet, la mousson fut particulièrement violente cette année-là ; un glissement de terrain emporta une partie de la voie dont l'achèvement prit du retard. Elle perturba aussi le voyage de retour de la famille Marbotte pendant la traversée du golfe du Tonkin.

*

Le 31 mars 1910, 21e jour de la 2e lune de la 1re année Suien-T'ong, était inaugurée en grande pompe la ligne du Yunnan qui reliait désormais Yunnanfou à Haïphong, en présence notamment de S.E. Li, vice-roi du Yun-Kueï et de nombreuses personnalités françaises et chinoises. Les festivités s'étendirent sur huit jours.

Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, Monsieur Getten, directeur général de la Compagnie concessionnaire, ne manqua pas de rendre hommage « à tous ceux qui – explorateurs, hommes d'État, fonctionnaires, financiers, ingénieurs, entrepreneurs, tâcherons, ouvriers... – ont contribué, tant à Paris, à Pékin, à Hanoï qu'en Indo-Chine ou au Yunnan, à la réalisation de l'œuvre ».

Il ne manqua pas non plus d'associer à sa gratitude les « compagnons, nombreux hélas ! européens et asiatiques, dont la vie a payé le succès de la haute et rude entreprise poursuivie en commun ».

Dans le livre qu'elle a édité à l'occasion de l'inauguration, la Société de construction fait état de 80 morts parmi les Européens, et 12 000 morts dans les rangs des Asiatiques. Sans doute

Chantier de la ligne au km 1 le long du NamTi (1905).

faudrait-il y ajouter ceux qui sont morts en route, car ceux-là voyageaient dans de fort mauvaises conditions, recrutés dans des provinces chinoises, certes voisines, mais d'accès difficile, comme le Se Tchouan ou le Kouang Si. Eux aussi devraient être considérés comme des expatriés !

Beaucoup d'espoirs avaient été fondés sur le rôle économique du chemin de fer du Yunnan ; la réussite ne vint jamais. Il joua un rôle stratégique pendant la guerre sino-japonnaise, la Seconde Guerre mondiale et les conflits du Vietnam, utilisé tour à tour par les Français, les Japonais, les Alliés, et la Chine de Mao pour armer le Vietcong.

Vaille que vaille, son exploitation se poursuivit jusqu'en 2006, date à laquelle des lignes de chemin de fer modernes et un excellent réseau routier entraînèrent l'arrêt de son exploitation. Aujourd'hui, des voix s'élèvent pour sa remise en service en vue d'une exploitation touristique.

■

Le Fou Tou Pam, préfet de Ho Kéou (1905).

Pierre Marbotte, *Un chemin de fer au Yunnan*, Éditions Alan Sutton, St Cyr sur Loire, 2006, isbn 978-2849103760.

Cie française du chemin de fer du Yunnan, Paris, 1910 (BNF, folio V 5203).

Auguste François, *L'œil du consul*, Éditions du Chêne, Musée Guimet, Paris, 1989.

Auguste François, *Le Mandarin blanc*, L'Harmattan, Paris, 2006.

Lucien Bodard, *La Duchesse*, Grasset, Paris, 1979.

Joseph Marchisio, *Les Chemins de fer chinois - Finance et Diplomatie (1860-1914)*, You Feng, Paris, 2005, isbn 2-84279-203-3

Amaury Lorin, *Paul Doumer, Gouverneur Général de l'Indochine (1897-1902)*, L'Harmattan, Paris, 2004, isbn 2-7475-6954-3

Voir aussi : www.fleuverouge.fr

（97）1964年，毛主席提出搞好社会主义教育运动的六条标准，同年，刘少奇却到处宣揚他自己提出的“高标准要求：第一，充分发动群众；第二，乱子少。这就是高标准。”

（98）《二十三条》指出：“要从当地情况出发，实事求是。群众需要解决什么問題，就解决什么問題。”刘少奇在他的“后十条”中，不区分各地的不同情况和群众的要求，主观制定种种条款，规定：“在这次运动中，必須有步驟地进行下列十二項工作。”妄图把革命的群众运动納入他的框框之中，束縛群众的手脚，限制运动的深入发展。

（99）《二十三条》指出：“依靠工人阶級，貧下中农，革命干部，革命知識分子和其它革命分子，注意团結百分之九十五以上的群众，团結百分之九十五以上的干部。”刘少奇却在他的“后十条”中散布謬論，說什么“团結百分之九十五以上的农村干部，首先要把百分之九十五以上的农民群众发动和团結起来。”

© maopost.com

Chroniques

Les relations franco-chinoises [...]
François Danjou

Aux martyrs de Chine
Chanson

L'émergence de la Chine, vue de France
Hubert Védrine

Préface de 1938 à *La Tragédie de la révolution chinoise*
Léon Trotsky

Chalkis ou la mondialisation expliquée aux enfants
Pierre Gentelle

François Danjou

Les relations franco-chinoises, grandiloquence et faux-semblants

« Ce qui gène surtout les Européens, c'est l'orchestre fait de fracas,
qui souligne et interrompt la mélodie.
Cela, c'est proprement chinois [...]. Il faut s'y habituer. »
Henri Michaux, *Un barbare en Asie.*

Souvenons-nous. Le 24 janvier 2004, nous étions en plein délire sentimental et festif de l'année de la Chine en France. L'après-midi, les danses du lion à trente têtes, celles du ruban, du tambour et des éventails rouges, derrière un gigantesque poisson rouge, symbolisant la bonne fortune, descendaient les Champs-Élysées en liesse, au son des cymbales et des tambours, dans un Paris repeint aux couleurs de la Chine.

Les Chinois étaient ravis et rassurés. En Europe, ils avaient un allié de poids qui comprenait bien les ressorts profonds de leur pays, dont le président Chirac s'était fait le héraut depuis de longues années. Sous son influence, Paris avait même commencé d'intercéder auprès de ses alliés de l'UE pour faire lever l'embargo sur les ventes d'armes imposé après le massacre de TienAnMen. Un anachronisme que Pékin ressentait comme une humiliation et une flétrissure incongrue sur son image nouvelle de puissance responsable, s'intégrant pacifiquement au monde.

Les Français n'étaient pas moins satisfaits. Dans la difficile relation de l'Occident avec la Chine, l'événement, débordant de bons sentiments, ponctué de discours laudatifs, les projetait loin devant leurs partenaires occidentaux, à une place qu'ils croyaient privilégiée par l'histoire. À leurs yeux cette éminente distinction remontait aux Lumières, quand Voltaire prenait la défense de l'empereur mandchou Yongzheng dans la querelle des rites qui, en 1724, opposa Pékin au Pape et à l'église catholique.

Depuis cette époque, au fil du temps et des échanges, dont on s'appliquait systématiquement à gommer les épisodes sombres, favorisées par la reconnaissance de la Chine dès 1964, les relations s'étaient, disait-on, développées jusqu'à prendre une ampleur « stratégique », concept qui, en 2005, évolua subtilement vers celui plus neutre de « partenariat global ».

La posture française donne parfois le sentiment de l'arrogance. Dans la course à la Chine, les concurrents occidentaux de la France, tous moins favorisés par le destin, moins doués aussi, peut-être handicapés par une vision moins généreuse de leur rôle dans l'histoire, ou inhibés par une suite prodigieuse d'accidents malheureux, ne sauraient en effet se prévaloir d'une telle série de circonstances historiques heureuses, qui placent la France dans la position du phare de l'humanité qu'elle affectionne.

Quatre petites années seulement après l'euphorie des années croisées, le décor et l'ambiance ont radicalement changé. En aval des JO, désormais perçus comme une référence de moralité politique à laquelle les pays organisateurs devraient s'ajuster, la Chine, crispée par les enjeux d'une ouverture dont elle avait peut-être mal mesuré les défis, depuis plusieurs mois déjà montrée du doigt par plusieurs pays occidentaux à propos de la question

du Darfour et de la situation des droits de l'homme, gère on ne plus mal les émeutes de Lhassa.

Peu après, le Parti communiste s'offusque des attaques menées à Paris contre « sa flamme olympique », à laquelle il attribue un caractère sacré, et dont il aurait voulu faire le symbole de ses succès économiques et diplomatiques. Puis, excédé, prenant la France pour cible, il déclenche une de ces effervescences nationalistes dont il a le secret. Entre temps, les efforts de Paris pour lever l'embargo sur les armes s'étaient fracassés contre l'intransigeance américaine et le scepticisme de ses partenaires de l'UE.

Les relations franco-chinoises, qui avaient atteint le firmament en 2004, retombaient brutalement au niveau misérable et navrant des invectives de la Révolution culturelle, déclenchées par une longue suite de maladresses et d'incohérences. Le comble ayant été atteint le 21 avril 2008, quand, au milieu d'une série très médiatisée de missions diplomatiques françaises de haut niveau, destinées à réparer les dégâts de plusieurs semaines de dialogue de sourds et de malentendus, la mairie de Paris, prenant à contre-pied à la fois l'Élysée, que l'Hôtel de Ville avait négligé de prévenir, et les Chinois interloqués et furieux, faisait du Dalai Lama son citoyen d'honneur.

On reste pantois devant tant d'amateurisme, de légèreté et d'incompréhension, face à un pays dont on ne cesse pourtant de répéter l'importance pour l'Europe et le monde. Le symptôme d'une profonde rupture sentimentale fut peut-être que même le tremblement de terre du 12 mai dernier n'a pas désamorcé les rancœurs comme ce fut le cas pour les autres pays occidentaux. Alors que la télévision nationale s'attardait longuement sur les condoléances de l'ambassadeur américain, ou de celui de l'UE, elle laissait soigneusement dans l'ombre celles du représentant de la France. Les dons des entreprises françaises ou les secours acheminés au Sichuan par Paris n'étaient pas mentionnés non plus, alors que les deux avions de l'US Air Force envoyés par le Pacific Command faisaient l'objet d'un long reportage de la télévision d'État sur le tarmac de l'aéroport de Chengdu. Enfin à dix semaines des JO, on apprenait aussi que les destinations françaises avaient été retirées des agences de voyage chinoises à Pékin, sur ordre de la mairie.

Une débauche de bons sentiments, des collections de malentendus

C'est peu dire que les relations franco-chinoises sont marquées par une extraordinaire collections de clichés et d'idées reçues, de dithyrambes et de discours dilatés qui, au lieu d'augmenter la connaissance réciproque, installent de profonds malentendus.

En janvier 2004, l'attaché de presse de l'ambassade de France, commentant les années croisées, expliquait avec enthousiasme que « depuis l'Antiquité (*sic*) les deux peuples nourrissaient une solide amitié », mais que « depuis 2004, les relations amicales avaient franchi un cap » et que les deux pays « étaient devenus comme une famille ». À côté de l'outrance historique, l'enflure verbale qui spécule sur une profonde connivence sentimentale entre les deux peuples, donne une image très décalée de la réalité. S'il est vrai que les touristes français sont parfois attirés ou séduits par l'exotisme et l'insolite, la plupart de nos compatriotes continuent à voir la Chine comme une menace pour l'emploi et le principal facteur de la hausse des prix des matières premières et des céréales.

Dans son discours prononcé à l'école polytechnique, le 6 décembre 2005, le Premier ministre Wen Jia Bao, après avoir repris le vieux thème des « relations privilégiées » dans le sillage des jésuites et des Lumières, affirma imprudemment que les relations France-Chine se trouvaient « à un niveau de qualité jamais atteint dans l'histoire », tandis que « la confiance stratégique se renforçait sans cesse », et que – contre vérité criante, dans un contexte où la part de marché française plafonne à moins de 2 % – les « liens commerciaux se resserraient de plus en plus ».

Avant de conclure que « la civilisation française et la civilisation chinoise étaient deux fleurs

flamboyantes dans le merveilleux jardin des civilisations du monde », le Premier ministre, peut-être saisi d'une prémonition, rappela qu'aux yeux des Chinois « la France était un ami sûr et un partenaire fiable ».

On ne connaîtra jamais les véritables sentiments de Wen Jia Bao à l'égard de notre pays. Cet homme ouvert aux réformes considérait peut-être sincèrement que la France, qui avait par le passé accueilli quelques-uns des plus célèbres révolutionnaires chinois, puis devancé les autres pays occidentaux pour l'établissement des relations diplomatiques, pouvait vraiment aider son pays dans sa quête d'ouverture et son intégration au monde. Mais il est en revanche certain que bon nombre de bureaucrates et pas des moindres, qui n'ont pas la mémoire courte, éprouvent envers la France, qu'ils jugent versatile et imprévisible, une profonde méfiance.

Ceux-là n'ont en effet pas oublié, qu'après TienAnMen, Paris avait, en Europe, pris la tête du mouvement qui devait placer Pékin sous embargo, lui fermant pour longtemps l'accès aux hautes technologies de défense ; ils se souviennent aussi que nous avions été le seul pays européen – et le seul occidental avec les États-Unis – à vendre ouvertement des équipements militaires à Taiwan, puis, à peine une dizaine d'années plus tard, un satellite d'observation de haute résolution. Enfin ils n'ont pas manqué d'exprimer leurs rancœurs quand, en 2005, le projet, que nous avions imprudemment mis en avant d'aider Pékin à faire lever l'embargo militaire, se heurtait aux blocages de Washington.

Un an après le discours plein de ferveur sentimentale de Wen Jia Bao, le président Chirac en visite en Chine glosait sur le même thème de l'amitié et de la confiance : « Jamais, dans la longue histoire de nos relations bilatérales, nos relations n'ont été aussi étroites et confiantes. [...] Nos contacts politiques vont être accrus et en particulier notre dialogue stratégique ». Disant cela, le président Chirac s'avançait beaucoup sur le sujet de la coopération stratégique avec la Chine, notamment en Afrique où il pensait que notre expérience aurait pu donner matière à concertation avec les Chinois. Mais Pékin s'est à ce jour montré très réticent à partager avec d'autres sa nouvelle influence dans ce qui fut longtemps notre « pré carré ».

Les déclarations officielles et les communiqués, martèlent sans relâche les thèmes de la « confiance réciproque », de l'« approfondissement du partenariat stratégique », de l'« amitié et du respect mutuel », tandis que se multiplient les prises de positions creuses ou vagues, parfois en contradiction avec les faits. Ainsi les « échanges stratégiques », dont les deux parties se félicitent, mais qui ne recouvrent qu'une maigre réalité, rappellent-ils régulièrement l'attachement de Pékin et de Paris « à un monde multipolaire », dont l'émergence est, à court et moyen terme, peu probable.

En réalité, la Chine revisite à sa manière et à son profit exclusif le concept de multipolarité. Son ambition, qui se nourrit de la forte capacité d'influence de ses réseaux et, quoi qu'elle en dise, s'articule autour de sa suprématie économique, de ses moyens militaires en expansion, et de ses dimensions démographiques et territoriales, est de devenir la première puissance asiatique, devant l'Inde et le Japon. De même, les communiqués rappellent sans cesse l'attachement de la Chine à la réforme du Conseil de sécurité. Mais ces bonnes paroles passent sous silence l'opposition viscérale de Pékin à l'accession du Japon au cercle de membres permanents.

Prendre au pied de la lettre ces poncifs invariablement répétés lors des « dialogues stratégiques », qui ne sont que vaines mises en scène, induit d'insondables malentendus et prépare d'amères déconvenues.

Sur la question de Taiwan, le catéchisme sur « la reconnaissance d'une seule Chine », que Pékin impose de manière obsessionnelle à tous ses interlocuteurs, qui en acceptent le principe, parfois sans même y penser, jette un voile opaque sur des tombereaux de non-dits, d'ambiguïtés et de malentendus. Le plus grave est que l'opacité des discours sur ce sujet et leur caractère convenu

masquent les potentialités de crises dans le Détroit. Il en va de même de ses ambitions en mer de Chine, où Pékin refuse obstinément de remettre en question sa souveraineté sur les archipels contestés.

Après les déceptions liées à l'échec politique de l'Europe en 2005, l'engouement de la Chine pour l'EU semble reprendre vie. Ce retour recèle cependant quelques malentendus. En Europe, on soupçonne la Chine d'avoir les yeux fixés sur Washington et de ne voir dans l'Union qu'un contrepoids aux États-Unis. À Pékin, on soupçonne que les blocages de l'UE pour la levée de l'embargo sur les armes et les réticences à accorder à la Chine le statut d'économie de marché ne soient l'expression d'un alignement sur Washington.

Autant de décalages et de non-dits qui contredisent les coups de cymbales tonitruants de la « relation privilégiée ».

Un mélange néfaste des affaires et de la politique

Si les discours franco-chinois sur les relations stratégiques sont parfois englués dans une épaisse langue de bois, il en va de même de ceux qui traitent des relations d'affaires, enfermées dans un corset de phrases toutes faites et convenues qui, là aussi, donnent une image travestie de la réalité. En dépit du constant rappel de « l'importance stratégique » de nos implantations en Chine, notre présence industrielle et commerciale (environ 1 600 entreprises) pèse peu, non seulement en Chine (moins de 2 % du marché), mais également pour les entreprises elles-mêmes, dont l'engagement en Chine représente en moyenne à peine 5 % (souvent moins) de leur chiffre d'affaire mondial. Il y a une dizaine d'exceptions à cette règle, dont CGA CGM, Alcatel, Lafarge, Airbus, Rhodia, Ensival Moret, Alstom, Delachaux, Schneider et JC Decaux. À ceux-là s'ajoute une longue liste de PME, arrivées en Chine depuis 2000 et dont les affaires se portent souvent mieux que celles des grands groupes. Il est intéressant de noter que leur action se développe en dehors de tout appui politique.

Une autre caractéristique de l'implantation française est son marquage par les grands groupes, qui, en dépit d'une évolution récente, représentent toujours la très large majorité de nos investissements. Cette réalité a une double conséquence : la taille des groupes et leurs capacités financières à « durer » dans des conditions de marché difficiles ont tendance à gommer les difficultés rencontrées (une situation qui favorise les discours ambigus et maquillés sur la bonne marche des affaires) ; surtout, elle induit directement le mélange néfaste de la politique et des affaires. Ce qui ne veut certes pas dire qu'il soit interdit ou contre-productif d'appuyer les projets de nos grands groupes par une solide action politique.

Mais la manière de faire française est incohérente, ce qui la rend inefficace, voire contreproductive. Elle traduit en effet un interventionnisme politique coupable, la plupart du temps cédant à des pressions chinoises, qui se double de motivations de politique intérieure, parfois électorales. À la longue, elle n'aboutit qu'à fragiliser nos positions. Il n'est en effet pas rare que les autorités politiques françaises interviennent dans la stratégie d'un acteur industriel majeur pour lui imposer une décision dont il ne veut pas.

Ce fut le cas dernièrement, suite à une requête des Chinois avides de transferts de technologies, pour contraindre Airbus à créer à Tianjin un site d'assemblage ; son concept anti-économique conduira à fabriquer des appareils dont le coût de revient dépassera de 20 % celui de la moyenne du groupe. On ne voit pas l'intérêt économique, ni même commercial de cette « stratégie des cadeaux », dans un secteur où Airbus occupe en Chine une position de force qu'il ne partage qu'avec Boeing, et dans un contexte où les responsables des compagnies aériennes et de l'aviation civile chinoises ne feront jamais l'erreur de ne se lier qu'à un seul type d'appareil.

Par ailleurs, en faisant systématiquement coïncider les voyages éclairs des présidents de la République avec la signature de grands contrats, la plupart du temps mis en scène plusieurs fois,

pour accréditer l'image d'une implication active de nos élites dans la défense des intérêts économiques nationaux, les négociateurs français, obsédés par l'urgence liée à de tels voyages et placés sous la pression jacobine de l'Élysée, en perdent leur capacité à protéger nos intérêts. La liste des « cadeaux » faits à la partie chinoise pour accélérer la signature d'un contrat, qui deviendra un outil éphémère de nos propagandes intérieures, reste à faire.

À cela s'ajoutent les impressions détestables laissées par les élites françaises à leurs interlocuteurs, qui oscillent entre l'ironie et la perplexité, quand, avant même de quitter le territoire chinois, elles claironnent à la presse nationale les résultats de « leur chasse aux contrats », dont la signature n'est pas complètement acquise, parfois même aléatoire.

Ces erreurs de stratégie tiennent, on le voit, à la puissance de notre ego national, au fonctionnement jacobin et courtisan de notre système politique très préoccupé de lui-même, et à la méconnaissance des motivations et des préoccupations réelles du partenaire chinois.

Défaut de perception et incompréhensions

L'histoire, la culture, le système politique sont autant de facteurs d'incompréhension créant de lourds malentendus, générateurs de tensions, parfois de rancœurs.

Par exemple, une des difficultés majeures des relations entre l'Occident démocratique et le système politique chinois est que ce dernier ne parvient pas à intégrer dans sa réflexion l'importance des médias et des opinions publiques dans les errements politiques de ses partenaires occidentaux. Quand les journaux français décriviront les incidents de la torche olympique à Paris comme un « chaos » qui affaiblissait l'image de la Chine, les élites chinoises, peu au fait de cette culture de la liberté de la presse, ont été tentées de n'y voir qu'une mauvaise manière du pouvoir français à leur égard.

On mesure toujours très mal à quel point les mentalités des élites chinoises, qui évoluent beaucoup moins vite que le nombre des téléphones portables (déjà 500 millions), sont encore fermées à l'étranger (aucun membre du Comité permanent du BP n'a effectué de séjours d'une durée significative dans un pays occidental), restent marquées par une conception où l'État prime toujours, sans discussion possible, sur l'individu. S'il est vrai que l'opinion publique chinoise commence aujourd'hui à jouer un rôle timide et très contrôlé en politique intérieure, elle reste encore totalement exclue du jeu de la politique étrangère. Plus encore, dans les relations internationales, le pouvoir politique chinois cultive l'ambiguïté et le secret. Face à des mises en causes publiques trop directes sa réaction invariable est de se raidir. Quand il paraît céder du terrain, il garde toujours en tête une stratégie de riposte, qu'il mettra en œuvre à un moment où la partie adverse s'y attendra le moins.

Toujours préoccupée par la solution de la difficile équation – population, ressources, développement, stabilité sociale -, la Chine est attachée à une conception westphalienne de l'État-nation, sans état d'âme particulier quand il s'agit de défendre l'intégrité de son territoire, ses intérêts stratégiques, de développer partout où elle le peut ses influences au moyen de ses réseaux enchevêtrés, ou de multiplier, parfois brutalement, ses marchés et ses sources d'approvisionnement en énergie et en matières premières.

En revanche son discours international, toujours enveloppé d'une épaisse phraséologie qui tient de la chanson de geste ou du mythe, vise à proposer non pas une vision exacte des situations, et encore moins la nature réelle de ses intentions stratégiques, mais une version édifiante et moralisée des relations internationales, dans lesquelles elle s'applique à présenter son rôle comme une contribution « pacifique et harmonieuse » à la stabilité du monde. Calibrer un « partenariat stratégique » autour de ces illusions à seules fins d'« accompagner l'ouverture » de la Chine, ne peut conduire qu'à de graves contresens sur la proximité de nos objectifs. S'il est vrai qu'il

convient « d'accompagner » l'ouverture de la Chine au lieu de l'ostraciser, le meilleur moyen de le faire n'est pas de cautionner sa « langue de bois ». Si les canaux diplomatiques officiels ne permettent pas toujours un langage direct, débarrassé des faux semblants ou des ambiguïtés, il convient alors d'utiliser des circuits parallèles. Un procédé bien connu des Anglo-saxons, mais que la diplomatie française hésite souvent à mettre en œuvre.

En Chine, il est illusoire et imprudent de croire qu'une connivence de l'ordre de celle dont nous nous réclamons, faite de réminiscences historiques et culturelles, parfois forcées, mêlées de bons sentiments, puisse être d'une quelconque utilité dans les relations stratégiques ou commerciales. La Chine moderne, comme celle des empereurs et de Mao, reste d'abord préoccupée d'elle-même. Elle doit en effet toujours faire face à une longue série de défis internes et externes, dont certains, très lourds, renvoient directement à la capacité de survie du régime.

Ce dernier, aux prises avec une société de plus en plus rétive et inquiète, agitée par de nombreux accès de violence, trouve sa légitimité dans les importants progrès socio-économiques réalisés depuis trente ans. Mais ces acquis pourraient être fragilisés par l'inflation et le chômage qui montent, dans un contexte où, freinée par une conjoncture internationale, l'économie donne des signes de ralentissement, dont les conséquences pourraient déclencher de graves tensions sociales. Le tout dans une ambiance tendue, marquée par des clivages internes (qui ne sont pas seulement des rivalités de pouvoir, mais aussi des confrontations d'idées), la quête extérieure de marchés et de ressources, et l'ambition du rattrapage de puissance, principale source des tensions préolympiques, qui, de fil en aiguille, ont initié la résurgence des sentiments anti-occidentaux.

Changer de méthode et se donner plus de moyens

C'est peu dire que nous nous y prenons mal et que nous sommes peu outillés pour analyser les implications et les conséquences possibles de ces raidissements, tensions et désarrois, et pour décrypter les arcanes des rivalités qui traversent la classe politique chinoise.

En Chine même, notre diplomatie, dont les fortes tendances jacobines conduisent à se méfier des circuits parallèles, hésite à utiliser les compétences de résidents français ou européens, dont la très longue expérience du pays les qualifierait pourtant pour des missions de contacts ou d'influence auprès des autorités ou des hommes d'affaires chinois.

Ces experts existent. Ils sont très pertinents et connaissent à la fois les circuits politiques qu'ils fréquentent depuis plus de vingt ans et les infinies complexités des milieux d'affaires traversés par les influences des familles politiques, dont les intérêts sont protégés par des prête-noms qui garantissent leur anonymat. Bien utilisés, leur connaissance du milieu et leur capacité d'influence, leur aptitude à décrypter la rigidité des prises de position officielles, leurs contacts avec les tenants d'idées moins convenues, pourraient éviter de nombreux déboires aux acteurs politiques et économiques français qui ont parfois tendance à trop se fier aux images de surface. Mais jaloux de leurs prérogatives étatiques, bon nombre de diplomates ont au contraire tendance à considérer ces canaux comme une concurrence menaçant leur autorité.

En France, nous qui nous targuions d'avoir été des pionniers de la sinologie, nous n'avons plus – loin s'en faut – les moyens de cette ambition. Alors que les États-Unis, la Grande-Bretagne et même certains pays d'Europe du nord dont le rôle mondial est bien moindre que le notre, comptent dans leurs instituts de recherche nombre de chercheurs d'origine chinoise, notre université et nos centres d'analyses attendent toujours le premier sinologue chinois de culture française.

L'indigence des moyens de recherche stratégique n'est d'ailleurs pas propre à la sinologie. Dans un monde en complète recomposition, traversé de tensions multiples, dont certaines sont complètement nouvelles, la France risque là une impasse qui pourrait lui coûter cher.

Écoutons Pascal Boniface, directeur de l'Institut des relations internationales et stratégiques : « les capacités de la France en matière de recherche stratégique sont indignes du rôle qu'elle entend jouer sur la scène internationale... Nos moyens humains et financiers en termes de recherche stratégique sont d'une indigence affligeante comparés, non seulement aux États-Unis, mais également à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne, voire à certains États loin d'avoir notre statut international, comme la Belgique, les Pays-Bas, l'Espagne ou l'Italie ».

*

Le moins qu'on puisse dire est que nous avons du pain sur la planche pour que les relations franco-chinoises tournent le dos à cette sorte d'amateurisme, marqué par l'idée vaguement puérile de connivences historiques particulières. Cette croyance obstinée dans le rôle privilégié de la France est le signe de l'arrogance d'une partie des élites françaises. Souvent, quand, faisant feu de tous bois, elles instrumentalisent la Chine, les controverses ou les émerveillements qu'elle suscite, à des fins de politique intérieure, elles font, de surcroît, preuve de désinvolture.

De deux choses l'une

Soit nous persistons dans le dilettantisme, mâtiné d'illusions culturalistes, et la Chine continuera d'être cette sorte de rêve théorique mal connu, redouté ou magnifié, qu'on instrumentalise en jouant sur les sentiments pour rehausser son image, tantôt de manière négative pour en faire un bouc émissaire ou une menace ; tantôt de manière positive, souvent sur un mode dithyrambique, avec presque uniquement en tête les opportunités de son marché, qu'au demeurant nous exploitons très mal. Alors il faut craindre que cet immense pays restera toujours pour la France, qui prétend faire cavalier seul dans cette jungle complexe, un objet de fantasmes et d'illusions et, en Asie, le lieu principal de ses déceptions diplomatiques à venir.

Soit nous considérons que la Chine est bien ce monstre industriel, économique, financier, et stratégique qu'on se plaît à décrire, à la fois puissant et fragile, vaguement inquiétant, capable de peser sur les affaires du monde par ses réseaux et sa stratégie d'influence, et dont les effets pervers du développement ajoutent encore aux déséquilibres écologiques, d'énergie et de matières premières. Alors il y faudrait bien plus de sérieux, plus de travail, plus d'expertise et pour tout dire plus de moyens, pour décrypter, comprendre, anticiper et, si nécessaire, infléchir les trajectoires chinoises. L'ampleur de la tâche impose bien sûr, quoiqu'il en coûte à notre ego, de renoncer au mythe des relations privilégiés et de se coordonner avec nos alliés européens.

Il s'agit, non pas de relancer la Guerre froide contre Pékin, ou de raviver le mythe du péril jaune, mais au contraire, de préciser, voire de corriger notre connaissance encore très fantasmée de ce pays, en augmentant les capacités d'analyse de nos centres d'expertise, en coopérant plus assidûment que nous le faisons avec nos alliés occidentaux et d'abord européens, et enfin en multipliant – en dépit des difficultés – les contacts directs et indirects, officiels ou occultes, avec les élites chinoises.

L'objectif est clair : abandonner les faux-semblants, les discours boursouflés et les non-dits et s'appliquer à mieux connaître la Chine. À partir d'angles de vue divers, en s'appuyant non seulement sur des Français ou les Européens vivant depuis longtemps sur place, et ayant dépassé le stade des émerveillements culturels, mais également sur des universitaires Chinois émigrés en France et en Europe, analyser les raisons de la résurgence des crispations anti-occidentales, observées depuis le 10 mars et qui pourraient bien se reproduire sur d'autres questions.

Le but ultime est bien sûr d'éviter que les tensions nouvelles qui surgissent entre Pékin, l'Europe et les États-Unis soient de nature à compromettre la difficile intégration de la Chine dans le système international qui, à bien des égards, reste calibré aux normes occidentales.

■

AUX MARTYRS DE CHINE

OU

Les Massacres de Pékin

PAROLES DE

LÉO LELIÈVRE

HENRI PASCAL, éditeur, 26, rue Tiquetonne, PARIS

Successeur d'Albert REPOS

Exécution publique et tous droits de traduction et de reproduction réservés. Propriété pour tous pays.

AUX MARTYRS DE CHINE

OU

LES MASSACRES DE PÉKIN

Paroles de LÉO LELIÈVRE

COMPLAINTE sur l'air de : LA PAIMPOLAISE

Envoi de la musique contre 0 fr. 35.

1

Les Boxers, pirates de Chine,
Vils esclaves de préjugés,
Voulant vivre et courber l'échine,
En barrant la route au progrès,
Et se révoltant,
S'en vont en criant :
« Mort aux nations étrangères,
« Plus de commerce européen,
« Coupons la tête aux missionnaires
« Guerre à mort à tous les chrétiens

2

Les Chinois dans leur ignorance,
Craignant la civilisation,
Conduits par des chefs en démence,
Incendient chaque légation.
Mais les étrangers,
Devant les dange.s,
Sont debout, résistant quand même
A leur sauvage lâcheté,
Unis dans un effort suprême,
Pour défendre l'humanité.

3

Aux assauts de ces cannibales,
Ils résistent pendant vingt jours,
Mais ils ont épuisé leurs balles,
Et les Boxers tirent toujours,
Et, dans les ruisseaux,
Le sang coule à flots!...
Et parmi ces scènes tragiques,
Sans appui, pour les secourir,
Les Européens héroïques
Luttent, voulant vaincre ou mourir

4

Mais pour éviter les tortures,
Les femmes prennent du poison,
Car tous ces bandits hors nature
Les feraient souffrir sans raison!
Sinistres vainqueurs
Épris des horreurs!...
Ils raillent la douleur qui navre,
Mutilant enfants et blessés,
Par ces vils souilleurs de cadavres
Tous les Français sont massacrés!

5

A la suite de ces carnages,
Craignant notre juste courroux,
Les Chinois gardent comme otages
Les Français qui restent debout.
Héros du devoir!
Conservez l'espoir.
Des Chinois narguant la mitraille,
Nos courageux petits soldats
Vont livrer la grande bataille
Qui doit vous sauver du trépas !

6

Pour venger les Français, nos frères,
Nos courageux petits marsouins,
Sont partis comme volontaires,
Se faire tuer devant Pékin.
Martyrs étrangers,
Vous serez vengés!...
Ils s'en vont dans les mers de Chine,
Préparer le chambardement,
Gloire à notre brave marine...
Qui leur porte le châtiment!...

Hubert Védrine

L'émergence de la Chine, vue de France

L'éditeur de Shanghai Century, spécialisé dans la traduction d'ouvrages d'économie internationale et de géopolitique, a publié en septembre 2006 une traduction chinoise de *Face à l'hyperpuissance*, d'Hubert Védrine (Paris, Fayard, 2003, isbn 978-2213616506). À la demande de Century, Hubert Védrine a rédigé une postface à son livre sur l'émergence de la Chine vue de France. Ce texte a été publié par *Politique étrangère*, la revue trimestrielle de l'IFRI, à l'automne 2006. Nous sommes heureux de le rééditer avec l'accord de l'auteur et de l'IFRI – en typographiant *en italique* les passages qui ont disparu dans la version chinoise de Shanghai. Ces oublis ont probablement excité, dans l'instant, la verve de l'attaché de presse du Consulat de France à Shanghai, et suscité une invitation à déjeuner de l'éditeur et du traducteur. Il nous paraît judicieux de mettre en valeur ces omissions – pour échantillonner ce qui dans la tête d'un « camarade responsable du département concerné » a dû faire l'objet d'une correspondance intensive avec des bureaucrates de rang plus élevé dans la hiérarchie pékinoise de la holding des Éditions du Parti. Cet écrémage est surtout pittoresque, l'essentiel restant que le livre d'Hubert Védrine a été lu par un grand nombre d'étudiants chinois ; alors qu'en France, pratiquement aucun étudiant parisien n'a eu l'occasion de lire d'analyse stratégique signée par un ministre chinois.

M. C.

Pour la première fois dans l'histoire, depuis une vingtaine d'années, la Chine et les autres grands pays coexistent désormais en tant que puissances dans le même monde. Cela n'était jamais arrivé auparavant. C'est là un *des* aspect*s* majeurs de l'ère actuelle de globalisation, antérieur même à la disparition de l'Union des Républiques socialistes soviétiques (URSS) en 1991 qui mit fin au monde dit « bipolaire » caractérisé par un demi-siècle de suprématie militaire des États-Unis et de l'URSS *et par la division du monde en deux systèmes à la fois hégémoniques et antagonistes*, auxquels le « Tiers-Monde » de l'époque*, celui de Bandoung,* essayait d'échapper.

Isolement et retour au monde

Certes la Chine est une puissance très ancienne, héritière de *l'une des* plus anciennes civilisations connues de l'humanité, la seule qui ait traversé sans se défaire les cinq derniers millénaires. Mais jusqu'au XIX[e] siècle, elle a vécu au rythme de sa propre histoire et de ses dynasties, dans un monde à part, « empire du Milieu » alternant moments d'unité et de désunion, rejetant ses conquérants ou les absorbant à la longue, répandant sa culture jusqu'aux confins de l'Asie, à peu près indifférente au reste du monde. Parallèlement, celui-ci, *empires, royautés, papauté* vivait sa propre vie sans se soucier de la Chine, voire l'ignorait. L'existence, depuis l'Antiquité, de quelques liens commerciaux entre l'Europe, l'Orient et la Chine – grâce aux routes de la soie, aux expéditions de quelques marchands ou missionnaires, aux pérégrinations de l'amiral chinois Zheng He jusqu'en Afrique, à l'échange occasionnel de présents entre souverains par l'intermédiaire de messagers au cours des siècles passés –, n'avaient en rien modifié cette compartimentation du monde. *Cela n'avait pas de sens « global », « mondial », d'être la nation la plus peuplée ou la plus riche*. Et quand les puissances occidentales en pleine expansion coloniale, ainsi que le Japon, avaient convoité la Chine au XIX[e] siècle, celle-ci, affaiblie, n'était plus alors une vraie puissance en état de se défendre mais une cible, une proie ou un marché (entre autres pour l'opium britannique). Dépecée par des puissances étrangères rivales, la Chine entra alors dans un long tunnel où elle subit occupations, traités inégaux, attribution forcée de concessions aux Occidentaux, guerres civiles. Il fallut attendre le milieu du XX[e] siècle pour que les communistes

chinois, avec Mao Zedong, réussissent, *plus encore et mieux que les nationalistes*, à refaire l'unité de la Chine et à restaurer sa souveraineté.

Ensuite, et pour près de trente ans, la Chine se referme sur elle-même, à la seule exception de son alliance avec l'URSS, qui dure environ dix ans. Elle est engagée dans une confrontation directe avec les États-Unis en Corée (en 1950-1951), puis indirecte avec la France dans la première guerre du Vietnam jusqu'en 1955, puis à nouveau avec les États-Unis dans la seconde guerre du Vietnam jusqu'en 1975. Avec l'assistance soviétique, au départ, puis seule, elle développe son propre arsenal nucléaire.

Par réalisme, certains pays européens préconisent dès cette période le rétablissement des relations diplomatiques avec Pékin, *qui avaient été rompues en 1949. Après avoir été reçu par Mao Zedong*, le futur président français François Mitterrand, alors simple parlementaire, en fait la demande dès 1961 dans un livre intitulé *La Chine au défi*. Le général de Gaulle les rétablit en 1964, *après avoir fait préparer ce renversement par une mission de l'ancien président du Conseil, Edgar Faure*. Henry Kissinger et Richard Nixon renouent le dialogue en 1971 et rétablissent les relations diplomatiques en 1979. Pour la Chine, c'est une satisfaction de prestige, une assurance et une sécurité *vis-à-vis de l'URSS voisine et très armée*. Pour les États-Unis, c'est une carte précieuse dans leur jeu central avec l'Union soviétique, et leurs relations multiples et complexes en Asie. Cependant, la Chine et le reste du monde, États-Unis, Russie, France, Royaume-Uni ne vivent pas encore tout à fait dans le même monde. Ils n'attendent en réalité pas beaucoup les uns des autres. Après avoir récupéré le siège de membre permanent au Conseil de sécurité, Pékin en fait un usage prudent et discret, veillant à son statut, mais évitant tout geste pouvant conduire à une confrontation.

C'est dans les années 1980 que se produit une gigantesque mutation, aux conséquences colossales. Après *une période de transition consécutive à* la mort de Mao en 1976, Deng Xiaoping prend en main, en décembre 1979, les destinées de la République populaire de Chine (RPC) et la lance dans l'aventure de la modernisation économique, changeant par-là même, à terme, les équilibres du monde. Il le fait prudemment (« traverser la rivière en tâtant les pierres ») mais de façon résolue. Élu président des États-Unis la même année, Ronald Reagan a, quant à lui, pour objectif de briser la menace idéologique et militaire soviétique, ainsi que de déréguler et d'étendre au monde, avec le soutien ardent de Margaret Thatcher – élue Premier ministre de Grande-Bretagne en 1979 – et des plus grandes entreprises occidentales, l'économie capitaliste. Il atteint son premier objectif et donne une impulsion décisive dans la direction du second. En Union soviétique, Mikhaïl Gorbatchev est appelé au pouvoir en 1985 par un système soviétique à bout de forces, qu'il libéralise (glasnost) et tente de réformer (perestroïka). Le refus affiché de M. Gorbatchev d'employer la force pour maintenir les régimes communistes d'Europe de l'Est, *fondé sur une conviction profonde et ancienne*, mène, à partir de son accession au sommet, à leur chute comme des châteaux de cartes, rendant de ce fait possible la réunification allemande (1989-1991) et donnant le coup d'envoi du rapprochement des pays d'Europe centrale et orientale avec l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) et l'Union européenne (UE ; 1989-2004). Après un putsch d'arrière garde qui tente vainement d'interrompre le nouveau cours de l'histoire en 1991, l'Union soviétique disparaît en décembre de la même année par retrait des États constituants, à commencer par celui de la Russie qui n'hérite qu'en partie de la puissance soviétique.

En Occident, de nombreux analystes et responsables politiques, et l'opinion publique dans son immense majorité, n'interprètent ces événements que comme une victoire occidentale, voire américaine. Pour beaucoup d'Américains cela annonce la « fin de l'histoire » (Francis Fukuyama) par le triomphe des valeurs politiques et économiques occidentales et un « nouvel ordre international » sous le leadership américain (George Bush senior). Pour d'autres

occidentaux, plus idéalistes, ou moins nationalistes – particulièrement en Europe –, cela fait espérer l'avènement d'une « communauté internationale » au sein de laquelle les relations internationales se conformeraient enfin aux principes de la Charte de l'Organisation des Nations unies (ONU).

Il y a un monde global certes, mais en réalité la notion de communauté internationale reste un – bel – objectif. Les États-Unis sont devenus une hyperpuissance, selon le terme que j'ai proposé en 1998, puissance plus forte que tout autre puissance actuelle ou historiquement connue, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont invulnérables. Les « civilisations » ne se comprennent pas toutes encore, les antagonismes n'ont pas disparu. Les valeurs jugées « universelles » par les Occidentaux ne sont pas encore universellement reconnues comme telles. L'histoire et les rapports de force se poursuivent. L'un des principaux enjeux en est, *du point de vue chinois* comme du point de vue du reste du monde, l'insertion dans le monde globalisé d'une Chine qui a connu, sous l'impulsion de Deng Xiaoping, puis de Jiang Zemin, et de Hu Jintao, le formidable développement que l'on sait, résultat d'une libération des énergies et d'une stratégie d'hypercroissance, et qui dispose en outre, à l'extérieur, d'une diaspora nombreuse et active. À quel point ce monde « global » sera-t-il modifié par ce processus ? C'est, au même titre que l'évolution de la relation entre l'Islam et l'Occident, l'une des plus formidables questions de notre temps.

La Chine, nouveau partenaire

Vu d'Europe, il n'y a guère de mystère : les Chinois veulent sortir de la pauvreté, se développer, s'enrichir, se moderniser, accéder à la société de consommation. Ils veulent aussi être respectés, veiller à leurs intérêts dans le monde – *énergétiques et autres –, et sont en train de le faire même si le coût social en est élevé et le coût écologique exorbitant*. Les questions commencent après : veulent-ils (re) devenir une grande puissance, ce qui ne serait à leurs yeux qu'un juste retour des choses ? Les autorités chinoises savent que cela ne se passera pas si aisément ni à l'intérieur ni à l'extérieur. *C'est pourquoi elles mettent parfois en avant la formule qui se veut rassurante de l'« émergence pacifique de la Chine* ». Mais cela ne va pas de soi. Les autres puissances dans le monde ont des attentes diverses vis-à-vis de la Chine, mais aussi des craintes diverses et pourraient être tentées de s'allier si elles se sentaient menacées dans leurs intérêts essentiels.

Commençons par l'hyperpuissance américaine. Comme le fait remarquer Henry Kissinger, cinq administrations américaines, respectivement républicaines et démocrates, ont mené, avec des différences de style, une constante politique de coopération dès 1979 et durant vingt années envers la Chine. Par la suite, *après les événements de Tiananmen en 1989* et aussi au fur et à mesure de l'affirmation de la croissance chinoise, la politique étrangère américaine, de plus en plus dépendante – *comme dans toutes les sociétés modernes médiatisées* – de la politique intérieure et de l'opinion, a oscillé envers la Chine entre punition, vigilance, protection économique, offensive démocratique, coopération prudente et définition d'un partenariat stratégique.

Les États-Unis voient en effet dans la Chine à la fois, et plus ou moins selon les moments :
- un interlocuteur politique et diplomatique essentiel compte tenu de leur engagement multiforme en Asie *(notamment au Japon et à Taiwan),*
- un grand marché,
- *un fournisseur bon marché de produits de consommation (qui sert, par exemple, les achats de l'entreprise Wal-Mart),*
- un acheteur bienvenu des obligations publiques émises par le Trésor américain (*320 milliards de dollars*, même si c'est à double tranchant pour les États-Unis), *et donc un partenaire économique obligé*,
- une terre de mission démocratique.

Mais aussi, parallèlement :
- un régime critiquable pour son autoritarisme politique, son respect très insuffisant des droits de l'homme, *ses entraves à la liberté religieuse, et sa politique de sinisation au Tibet*,

- un concurrent de plus en plus coriace dans la compétition pour l'accès aux sources d'énergie fossile, de plus en plus précieuses, et aux matières premières en général, dont il fait monter les prix (*sa « pétrodiplomatie » entend sécuriser les sources d'énergie et les 12 000 km de routes maritimes),*
- un pays trop conciliant avec l'Iran,
- un concurrent économique perturbateur, voire déloyal, du fait d'un dynamisme commercial incontestable (apparition d'entreprises chinoises globales) allié à des pratiques estimées discutables en matière de taux de change et de propriété intellectuelle, et de l'absence en contrepartie d'une ouverture suffisante du marché chinois,
- *un créancier*,
- une menace militaire potentielle contre certains de leurs alliés ou protégés en Asie (Taiwan d'abord, mais aussi le Japon et la Corée du Sud, *pays du Sud pacifique*) – c'est pour le Pentagone un souci de plus en plus marqué,
- et même dans quelques décennies un challenger possible de la suprématie mondiale des États-Unis, voire un « adversaire potentiel ».

Il y a ainsi aux États-Unis plusieurs politiques chinoises simultanées*, plus ou moins clairement et durablement* arbitrées par le président du moment. En voyage en Chine en novembre 2005, George W. Bush a par exemple demandé aux autorités chinoises une correction du déficit commercial et une revalorisation du yuan. Avant d'arriver en Chine, il s'est dit sûr de la victoire, à terme, de la démocratie et a demandé à Pékin des progrès démocratiques. *Le « partenaire stratégique » des années Clinton est vu maintenant comme un « concurrent stratégique ».*

Rien ne dit que ces contradictions seront surmontées dans les années à venir. Mais cela dépendra aussi de ce que feront les dirigeants chinois.

L'Union européenne partage, à un degré moindre, les mêmes attentes, espérances, hésitations et craintes que les États-Unis à l'égard de la Chine. Mais elle ne se voit pas, ne raisonne pas et ne se comporte pas encore comme une puissance malgré le « partenariat stratégique » qu'elle a signé avec la Chine. L'Union européenne est fascinée – peut-être trop ? – par les perspectives offertes à ses entreprises et à ses exportations par la croissance et l'immensité des besoins chinois. Mais en même temps elle s'inquiète : des conséquences pour ses entreprises des exportations chinoises en Europe (textiles et autres) ; de la rapidité d'acquisition et de maîtrise par la Chine des technologies les plus avancées *et de ses exigences croissantes dans ce domaine (aéronautique, nucléaire, transports ferroviaires)* ; de l'augmentation des rejets par la Chine de gaz à effet de serre et de ses conséquences pour la planète. Elle est gênée par la sous-évaluation du yuan et voudrait obtenir de la Chine un réel respect de la propriété intellectuelle. *L'opinion européenne, convaincue du bien-fondé de ses valeurs, est choquée par l'insuffisance et la lenteur de progrès démocratiques en Chine.*

Au final, l'attitude européenne envers la Chine n'est pas très claire non plus. Ses États membres – qui n'ont pas, à la différence de Washington, de troupes stationnées dans la région et ne se font pas d'illusions sur leur rôle en Asie – ne s'inquiètent pas trop de la modernisation de l'armée chinoise. Ils ont pourtant été divisés sur l'opportunité de lever l'embargo sur les ventes d'armes instauré *après Tiananmen*, en 1989, *que jugeaient dépassé, quinze ans après ces événements* et après l'entrée de la Chine dans l'Organisation mondiale du commerce (OMC) en 2001, la France, l'Allemagne (du moins jusqu'à l'arrivée à la Chancellerie d'Angela Merkel) et quelques autres États membres. Au total, l'Union européenne privilégie la coopération et cherche à éviter la confrontation, peut-être même au dépens de ses intérêts particuliers.

La France a sa propre politique chinoise. *Depuis la reconnaissance du régime de Pékin en 1964*, le général de Gaulle et ses quatre successeurs ont poursuivi une même politique envers la Chine, formalisée en un « partenariat stratégique global » le 24 janvier 2004 à l'occasion du 40e anniversaire du rétablissement des relations diplomatiques. La France et la Chine ont en principe des conceptions assez proches de ce que devrait être l'organisation

du monde multipolaire et multilatéral et surtout de ce qu'elle ne doit pas être (unilatérale). La France se concerte avec ses partenaires européens sur la politique étrangère et de sécurité de l'Union (PESC), mais entend néanmoins préserver sa propre politique chinoise.

La Russie, qui voudrait redevenir un grand pays respecté et devenir un pays moderne, se demande aussi dans quelle mesure s'allier avec la Chine (Organisation de Shanghai pour « cogérer l'Asie centrale » et rompre « l'encerclement américain ») ; comment la mettre en concurrence avec le Japon pour les achats d'énergie ; l'endiguer (en Sibérie) ; se protéger de sa future puissance militaire. En fait, la Russie n'est pas en mesure de contrarier la montée en puissance économique chinoise, et au-delà de convergences ponctuelles, Russes et Chinois n'ont ni les moyens ni l'intention de s'allier globalement contre les États-Unis.

Le Japon reste une puissance économique considérable, trop sous-estimée depuis dix ans. Après une restructuration en profondeur, il sort d'une longue crise économique et veut redevenir, au-delà de son poids économique, un réel acteur de la politique internationale. Tokyo a été le premier à voir le parti à tirer de la croissance chinoise *mais a ensuite laissé les États-Unis et l'Europe prendre des positions clés*. Il ne veut de toute façon pas contribuer à créer à sa porte, sans autre précaution, un géant pouvant devenir, un jour, menaçant. *D'autant que les rapports entre les deux pays restent difficiles. La Chine utilise les souvenirs atroces et méthodiquement entretenus de la guerre sino-japonaise pour limiter son nouvel essor politique*. Le Japon, qui n'a pas fait les gestes nécessaires pour permettre à la Chine de surmonter le passé et les souvenirs de la guerre, éprouve manifestement des préoccupations quant à sa future sécurité – d'où la réaffirmation récente de ses liens militaires avec les États-Unis et une adaptation prévisible de sa doctrine militaire, comme de ses moyens de défense. Pour les Asiatiques, comme pour le monde entier, le fait que dans la relation Chine-Japon le passé ne soit ni assumé ni dépassé, contrairement à ce qui a été fait entre la France et l'Allemagne, reste source d'inquiétude.

Évidemment, l'évolution des relations États-Unis / Inde vers une sorte d'alliance, l'attitude de l'Inde envers la Chine, l'évolution de la question de la Corée du Nord, auront aussi une grande importance sur la suite. Mais c'est bien sûr à propos de Taiwan, question sensible entre toutes, que peuvent être mis en marche, par les uns ou par les autres, des engrenages incontrôlables. L'évolution du rapport de force dans l'île entre nationalistes et indépendantistes, l'attitude de Pékin et celle de Washington, seront les éléments déterminants à ce sujet.

Les choix de la Chine

Les orientations qu'adoptera la Chine, les choix qu'elle fera soit de son propre mouvement, soit en réaction au monde extérieur, l'image qu'elle donnera d'elle-même et de ses intentions, auront donc un effet considérable sur l'évolution générale du monde dans les prochaines années. *C'est déjà évident pour l'économie et l'énergie. Cela le sera bientôt pour la stratégie globale*. La Chine d'aujourd'hui a, comme toutes les puissances et tous les peuples, des projets, des ambitions, des attentes et des craintes légitimes, renforcés par la volonté de rattraper le temps perdu. Elle peut espérer, si tout va bien, devenir la seconde économie du monde entre 2020 et 2030, dépassant l'Allemagne puis le Japon. Sa responsabilité est à la mesure de son poids et de ses ambitions, c'est-à-dire immense. La Chine devra résoudre de considérables problèmes internes au fur et à mesure de sa modernisation économique, sociale, écologique et politique. Les responsables chinois paraissent en être bien conscients, face à une opinion publique dont les demandes vont croître. C'est évidemment à la Chine de savoir comment surmonter et traiter ces problèmes, mais cela concerne et intéresse à juste titre le monde entier, car les effets des solutions qu'elle y apportera se feront sentir bien au-delà des frontières de la Chine.

À l'extérieur, les autorités chinoises mesurent certainement le problème que représenteraient pour elles une coalition des inquiétudes et un rapprochement entre les États-Unis, l'Europe, l'Inde, le Japon et la Russie. Cela pourrait être une erreur de leur part de trop compter sur la fascination économique qu'exerce la Chine sur les hommes d'affaires du monde entier pour contenir à un niveau peu gênant les inquiétudes politiques, stratégiques ou écologiques qu'elle provoque. Et de la même façon, les autorités chinoises se tromperaient en misant trop sur des politiques étrangères « réalistes », au sens classique et restreint du terme, de la part des gouvernements occidentaux. En réalité, compte tenu de l'influence nouvelle des opinions sur les politiques étrangères, celles-ci sont devenues plus émotionnelles, plus réactives, plus idéologiques (voir la « démocratisation du monde » pour l'Amérique de George W. Bush), au total moins susceptibles de lucidité et de continuité. La Chine doit en être consciente, avant même d'être gagnée à son tour par cette évolution.

Les responsables chinois doivent donc savoir que la Chine sera observée dans le monde par les gouvernements, mais aussi par les entreprises, les médias, les opinions et cela dans plusieurs domaines clés :

- L'économie. La Chine acceptera-t-elle de relever le yuan jusqu'à sa « vraie valeur », au-delà de la réévaluation de 2,1 % qu'elle a opéré le 21 juillet 2005 ? Quel usage fera-t-elle de sa puissance monétaire nouvelle *(réserves de changes de 900 milliards de dollars)* ? Quand arrivera-t-elle à tenir ses engagements dans le cadre de l'OMC – en particulier le respect de la propriété intellectuelle ou l'ouverture du monde bancaire à la concurrence – ainsi que dans celui du G8, auquel elle est de plus en plus associée à défaut d'en être membre ? À garantir une véritable sécurité juridique aux investisseurs ? À réduire la corruption ? Comment se comportera-t-elle dans les négociations commerciales multilatérales à venir : jouera-t-elle plutôt la carte du G20, celle des pays émergents, ou celle des grands pays ? Demandera-t-elle un rehaussement de son poids, aujourd'hui faible, au sein du Fonds monétaire international (FMI) et de la Banque mondiale ? Et à quel rythme améliorera-t-elle les conditions de vie économiques et sociales encore très dures de sa population ? La Chine évitera-t-elle une crise économique ? Comment réagiront les Chinois s'il y en a une ?
- La stratégie et la diplomatie. Seront scrutés de très près sa politique militaire, le rythme, l'ampleur et la nature de son effort d'armement, son comportement envers ses voisins, les deux Corée, le Japon, le Vietnam *et la Birmanie*. Mais aussi sa position sur la réforme du Conseil de sécurité de l'ONU *et son souhaitable élargissement* ;
- L'énergie. Son attitude coopérative ou agressive dans la course aux sources d'énergie fossile et dans la sécurisation des acheminements influencera beaucoup son image internationale, tout comme tout ce qui relève de l'environnement et de la santé publique. De maintenant à la fin de Kyoto I, ses efforts, ou absences d'efforts, pour ne pas accroître, voire limiter, ses rejets de gaz à effets de serre seront de plus en plus observés, comme son attitude à l'égard d'un accord Kyoto II, ainsi que sa propension à réduire les pollutions de toute nature sur son propre territoire, à prévenir l'éclosion et la propagation des grandes épidémies ou à donner en temps utile les informations nécessaires au reste du monde ;
- *enfin bien sûr, la politique intérieure : la démocratie, l'information, l'Internet, les droits de l'homme, le Tibet. Les autorités laisseront-elles se nouer des liens entre la « société civile » chinoise et le monde extérieur ? Laisseront-elles se créer, en partant de la base, un espace démocratique ? Comment faudra-t-il interpréter par exemple les propos tenus le 29 juin 2006 par le président Hu Jintao : « nous devons faire progresser et perfectionner un système démocratique et assurer des élections démocratiques en conformité avec la loi » au même moment où était rappelé « le principe de l'autorité du peuple ». Aujourd'hui, cette « démocratie » se conçoit strictement « à l'intérieur du parti ». Et demain ?*

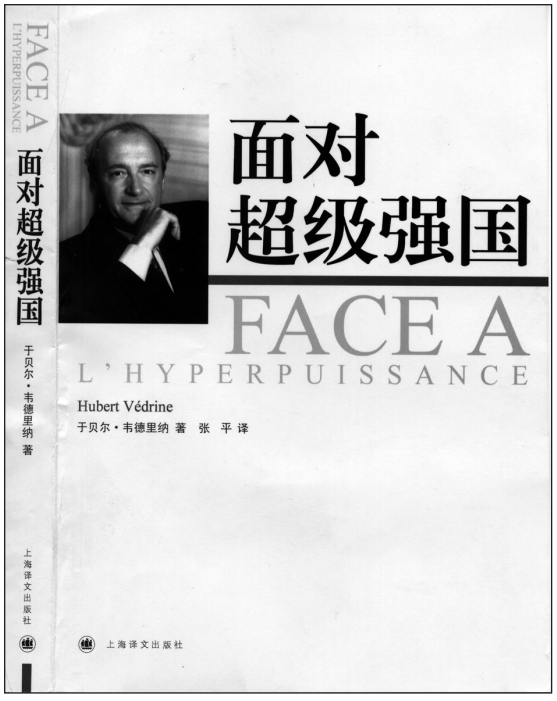
La Chine pourrait objecter que les autres grandes puissances, occidentales ou japonaises, n'ont pas eu à subir de telles mises en garde et conseils lorsqu'elles ont émergé, en plusieurs décennies ou siècles, ni n'ont été soumises à une telle vigilance ou à autant d'exigences et de menaces de rétorsion. Elles se sont purement et simplement imposées aux autres, qui n'ont pu qu'en prendre acte. Cela n'est pas faux. Mais jamais non plus l'interdépendance mondiale n'a été aussi forte dans tous les domaines. Par exemple, la prise de conscience écologique gagne de l'ampleur chaque jour : les Chinois ne pourront pas prendre pour prétexte les rejets de gaz à effet de serre émis depuis les débuts de la révolution industrielle par les États-Unis, les Européens *et les Japonais* pour refuser toute contrainte, car cela ferait peser une menace incontestable et croissante sur l'humanité toute entière, y compris sur la Chine de demain. C'est peut être injuste pour les « derniers arrivés », mais c'est un fait scientifique irréfutable. D'ailleurs la population chinoise, touchée de plein fouet par l'autre menace majeure, la pollution chimique, réagit de plus en plus vivement aux coûts social et environnemental du développement.

Sur tous ces points, les choix chinois seront déterminants pour la suite. Si la Chine devait mener une classique politique de puissance et de fait accompli ; si elle cherchait à devenir une « Amérique asiatique », qui, comme elle, serait souvent trop unilatéraliste, trop polluante et pourquoi pas, elle aussi, un jour militariste *sans pour autant être aussi démocratique que* les États-Unis ; si elle visait à reconstituer un monde bipolaire, cette fois-ci autour d'elle-même et des États-Unis ; si elle prétendait imposer au monde ses normes et ses conceptions propres, alors aucun choc ne serait exclu, et tout serait à craindre.

Mais la Chine peut décider de suivre une autre voie. C'est d'ailleurs ce qu'elle annonce, ce à quoi elle s'est engagée en entrant dans l'OMC, comme en acceptant de participer au G8 élargi. Cela serait irréaliste d'attendre d'elle qu'elle pratique un multilatéralisme abstrait, tel que le rêvent les Européens, fondé sur une égalité théorique. Mais la Chine pourrait parfaitement revendiquer toute sa place et défendre ses intérêts légitimes tout en prenant en compte ceux de ses partenaires et ceux du monde sur tous les plans, y compris stratégiques, économiques, sanitaires et écologiques, quitte à demander, dans une mesure raisonnable, la renégociation de certaines règles du jeu. *Le monde dépend d'elle, mais la dépendance est réciproque. La Chine importe 40 % de sa consommation d'hydrocarbures, et le chiffre montera à 80 % vers 2030. Elle a besoin du Japon, de Taiwan et de la Corée du Sud pour faire tourner les ateliers qui exportent vers l'Occident.*

Si la Chine s'engage dans cette voie, on peut espérer voir les divers pôles du monde de demain trouver un équilibre dans le cadre plus général d'un multilatéralisme réaliste et rénové, et voir naître d'ici dix ou quinze ans une vraie « communauté internationale », celle-là même que les Occidentaux croient déjà établie, mais qui reste à fonder. Avec la Chine.

■



Léon Trotsky

Préface de 1938 à *La Tragédie de la révolution chinoise* de Harold Isaacs

Je tiens tout d'abord à dire que, si Harold Isaacs, l'auteur de ce livre, se place sur le terrain du matérialisme historique, ce n'est en rien une raison suffisante pour me faire approuver son ouvrage. De nos jours l'étiquette marxiste me prédispose pour le moins à méfiance. En corrélation étroite avec la dégénérescence de l'État soviétique, le marxisme vient de connaître cinquante ans d'altérations et de déclin. D'instrument d'analyse, de théorie révolutionnaire, il est devenu une apologétique à bon marché. Au lieu d'analyser la réalité, il ne sert plus qu'à sélectionner des sophismes pour le compte de clients haut placés.

Au cours de la révolution chinoise de 1925-1927, l'Internationale communiste joua un rôle très important que ce livre met très bien en lumière. Pourtant nous chercherions en vain, dans la bibliothèque du Komintern, un seul livre qui donne une vue d'ensemble de la révolution chinoise. Au lieu de cela, on trouve par dizaines des ouvrages « conjoncturels » qui reflètent docilement chaque zigzag de la politique de l'Internationale communiste, ou, plus précisément, de la diplomatie de l'U.R.S.S. en Chine ; et qui adaptent à ces zigzags tant les faits que le sens global du problème. À l'opposé de cette littérature, qui ne peut rien apporter, sinon le dégoût, le livre d'Isaacs représente un travail scientifique du début à la fin. Il repose sur l'étude consciencieuse d'une grande quantité de documents de première main et d'autres travaux. Il faut ajouter qu'Isaacs, avant de travailler pendant trois ans à cet ouvrage, en avait passé cinq sur place, comme journaliste.

L'auteur de ce livre est un révolutionnaire qui s'occupe d'une révolution, et il ne voit pas pourquoi il devrait s'en cacher. Pour les philistins, le point de vue d'un révolutionnaire ne saurait être que dépourvu d'objectivité scientifique. Je pense tout le contraire. Seul, un révolutionnaire, pourvu bien sûr d'une méthode, est capable de mettre à nu les lignes de force d'une révolution. Appréhender la pensée est quelque chose d'essentiellement « pratique ». La volonté est un élément indispensable pour pénétrer les secrets de la nature et de la société. Tout comme un chirurgien distingue avec une attention extrême entre les différents tissus de l'organisme, le révolutionnaire, s'il possède une attitude sérieuse devant sa tâche, doit analyser consciencieusement la structure, les fonctions et les réflexes de la société.

Pour comprendre la guerre actuelle entre le Japon et la Chine, il faut prendre la seconde révolution chinoise comme point de départ. On y retrouve non seulement des forces sociales identiques, mais aussi fréquemment les mêmes protagonistes. Il suffit de noter que Chiang Kai-shek [Jiang JieShi] est le personnage principal de ce livre. Au moment où j'écris ces lignes, il est difficile de prévoir quand et comment se terminera la guerre sino-japonaise. Mais ce qui sortira de ce conflit actuel en Extrême-Orient, de toute façon, ne sera que provisoire. La guerre mondiale qui approche avec une force irrésistible remettra en question le problème chinois et avec lui les autres problèmes de la domination coloniale. Tel sera le véritable rôle de la seconde guerre mondiale : partager la planète selon la nouvelle répartition des forces impérialistes. Le terrain du conflit ne sera plus bien sûr le « pédiluve » méditerranéen, ni même l'océan Atlantique, mais le bassin du Pacifique ; et la Chine, un quart de l'humanité, sera l'enjeu le plus gros. Le sort de l'U.R.S.S., le second gros enjeu, se décidera également en Extrême-Orient. S'apprêtant pour cette rencontre de titans, le Japon tente de s'assurer un terrain de manœuvres aussi grand que possible sur le continent. Cependant que,

de leur côté, la Grande-Bretagne et les États-Unis ne perdent pas de temps. On peut de toute façon prédire avec certitude, et cela est, pour l'essentiel, reconnu par les maîtres actuels de nos destinées, que ce ne sera pas la guerre mondiale qui dictera la décision finale : elle sera suivie par une série de révolutions qui, non seulement mettront en cause les résultats de la guerre, mais toutes les conditions qui y avaient conduit.

Cet avenir n'a rien d'idyllique, il faut bien le reconnaître, mais Clio, la muse de l'Histoire, n'a jamais été membre des sociétés de femmes pacifistes. La précédente génération, qui a passé à travers la guerre de 1914-1918, n'a rempli aucune de ses tâches, et a laissé à ses héritiers un lourd fardeau de guerres et de révolutions. Événements tragiques et importants de l'histoire humaine qui vont souvent de pair. Cela déterminera l'arrière-plan des prochaines décennies. Il nous reste seulement l'espoir que cette nouvelle génération, qui ne peut guère récuser cet héritage, aura au moins appris à mieux comprendre les lois de son époque. En ce qui concerne la révolution chinoise de 1925-1927, elle ne trouvera pas de meilleur guide que ce livre.

En dépit de l'incontestable grandeur du génie anglo-saxon, il faut bien voir que c'est précisément dans les pays anglo-saxons que les lois des révolutions sont les moins bien comprises. Pour expliquer cette lacune, on peut d'une part dire que la « réalité » de la révolution, dans ces pays, remonte à un passé trop lointain et amène même, chez les sociologues patentés, un sourire condescendant, comme le feraient des fredaines de gamins. D'autre part, le pragmatisme, si caractéristique de la pensée anglo-saxonne, est la chose du monde la moins utilisable pour comprendre les crises révolutionnaires.

La révolution anglaise du XVII[e] siècle, tout comme celle du XVIII[e] en France, avait entrepris de rationaliser la société et sa structure, en la débarrassant, par exemple, des séquelles de la féodalité, laissées par le pouvoir royal, et en la soumettant aux lois de la libre concurrence qui, à cette époque, semblaient être les lois du « bon sens ». Pour ce faire, la révolution des Puritains se drapa dans des atours bibliques, révélant par là même son incapacité de saisir sa propre signification. La révolution française, si influente sur la pensée progressiste américaine, était guidée par les formules du plus pur rationalisme. Le bon sens qui s'effraie encore lui-même et a besoin d'emprunter le déguisement des prophètes bibliques, ou le bon sens sécularisé qui ne voit la société que comme le résultat d'un « contrat » rationnel, restent les moules fondamentaux de la pensée anglo-saxonne quand elle se préoccupe de philosophie ou de sociologie.

La société réelle de l'histoire ne s'est pas édifiée, suivant Rousseau, sur un « contrat » rationnel, ni, selon Bentham, sur le principe du « plus grand bien », mais s'est déroulée « irrationnellement », sur la base des antagonismes et des contradictions. Et la révolution devient inévitable lorsque ces contradictions de classes en sont arrivées au point de rupture. C'est précisément cette inéluctable nécessité du conflit, qui n'a rien à voir avec le bien ou le mal, mais seulement avec la relation objective entre les classes, qui donne aux révolutions, ainsi qu'à la guerre, l'aspect le plus dramatique de l'irrationalité fondamentale du processus historique.

« Irrationnel » ne veut pas dire arbitraire. Tout au contraire dans les prémisses, au niveau le plus infime, d'une révolution, dans son explosion, son ascension et son déclin, il y a une profonde incohérence interne que l'on peut saisir et, en grande partie, prévoir. Les révolutions, et on l'a dit plus d'une fois ont leur propre logique, qui n'est pas celle d'Aristote et encore moins la pragmatique demi-logique du « bon sens ».

Il s'agit de la plus haute fonction de la pensée : la logique du développement et de ses contradictions, autrement dit, la dialectique. L'obstination du pragmatisme anglo-saxon, et son hostilité pour la pensée dialectique ont elles-mêmes leurs causes objectives. De même qu'un poète ne peut atteindre la dialectique d'une façon livresque sans expériences personnelles, de même une société à son aise, ayant perdu l'habitude des convulsions et pris celle du progrès continu, est incapable de comprendre la dialectique de son propre développement. De

toute façon, puisqu'il n'est que trop évident que ce privilège, pour le monde anglo-saxon a disparu dans les ténèbres du passé, l'histoire s'apprête à donner à la Grande-Bretagne aussi bien qu'aux États-Unis de sérieuses leçons de dialectique.

C'est sans thèse a priori, et sans chercher à se raccrocher à des analogies mais à partir de la structure vivante de la société chinoise, et de ses lignes de force internes, qu'Harold Isaacs tente de cerner les caractéristiques de la révolution chinoise. C'est en cela que réside la valeur méthodologique de son livre. Le lecteur en retirera non seulement une image à la trame extrêmement fine de la marche des événements mais, et ceci est plus important, apprendra à en discerner les ressorts sociaux. Ce n'est que sur cette base qu'il est possible d'évaluer correctement les programmes politiques et les mots d'ordre des partis en lutte. Ils sont les signes les plus révélateurs et les plus évidents du processus, même s'ils n'ont pas de caractère indépendant et décisif pour l'analyse finale.

Les buts immédiats de cette révolution chinoise inachevée lui donnent un caractère « bourgeois ». Ce terme utilisé comme un simple écho des révolutions bourgeoises du passé, n'est pas d'un grand secours. De crainte que l'analogie historique ne nous jette dans un piège, il est nécessaire de la vérifier à la lumière d'une analyse sociologique concrète. En Chine, quelles sont les classes en lutte ? Quels sont les rapports de toutes ces classes, et comment, dans quels sens, se transforment ces rapports ? Quelles sont les tâches objectives de la révolution chinoise, tâches imposées par l'évolution de la situation ? Quelles classes ont entre leurs mains, les moyens de mener à bien ces tâches ? Le livre d'Isaacs donne la réponse, précisément, à ces questions.

Les pays coloniaux, ou semi-coloniaux, donc arriérés, et qui représentent la plus grande partie de l'humanité, diffèrent par leur degré d'arriération, offrant une échelle historique qui va de la vie pastorale, sinon du cannibalisme, jusqu'à la civilisation industrielle la plus avancée. La combinaison des extrêmes à un degré plus ou moins grand caractérise toutes les nations arriérées. De toute façon, cette hiérarchie dans l'arriération, si l'on peut dire, est déterminée pas le rapport entre la civilisation et la barbarie dans chacun des pays coloniaux. L'Afrique équatoriale est loin derrière l'Algérie, le Paraguay derrière le Mexique, et l'Abyssinie derrière l'Inde ou ou la Chine. Ayant en commun une même dépendance à l'égard des métropoles impérialistes, leur dépendance politique peut bien avoir les traits d'un esclavage colonial ouvert (Inde, Afrique équatoriale) ou l'apparence d'un État souverain (Chine, Amérique latine).

C'est dans le domaine agraire que le sous-développement trouve son expression la plus cruelle et la plus systématique. Aucun de ces pays n'a mené sa révolution démocratique jusqu'à une concrétisation effective. Les demi-mesures des réformes agraires se perdent dans les rapports demi-esclavagistes que reconstituent la pauvreté combinée à l'oppression. La barbarie agraire va de pair avec l'absence de routes, l'isolement des provinces, le « particularisme » médiéval et l'absence de conscience nationale. Purger les relations sociales des séquelles du passé, et des incrustations du néo-féodalisme, est la première des tâches pour ces pays.

Mener à bien la révolution agraire est impensable si l'on n'a pas préalablement débarrassé le pays de l'impérialisme, qui implante ses propres structures capitalistes, et corollairement soutient et recrée les vieilles formes de l'esclavage. Le combat pour la démocratie et la création d'un État national passe, sans détour possible, par un soulèvement ouvert contre la domination étrangère.

Ce retard historique n'implique pas la reprise pure et simple des modèles offerts, voici deux ou trois siècles, par des nations modernes comme la France ou l'Angleterre. Au contraire, il entraîne de nouvelles formes sociales hybrides, dans lesquelles les dernières conquêtes de la technique et de l'organisation capitaliste se combinent à la barbarie des rapports féodaux ou semi-féodaux, les modifiant et créant un nouveau rapport de classes spécifique.

Pas une seule des tâches de la révolution « bourgeoise » ne saurait dans ces pays sous-développés être réglée sous l'égide de la bourgeoisie

nationale, parce que cette dernière est apparue avec la finance impérialiste, comme une classe étrangère, sinon hostile, à la population. Chaque étape de son évolution la lie de plus en plus intimement au capital étranger dont elle est le commissionnaire, et au niveau national elle n'est qu'un gigantesque compradore. La petite-bourgeoisie coloniale est la première victime dans la lutte inégale avec le capital étranger, perdant tout pouvoir économique, s'appauvrissant et se déclassant, elle ne peut songer à jouer un rôle politique indépendant. La paysannerie, la classe la plus importante numériquement, la plus arriérée et la plus opprimée, est capable de soulèvements locaux, de mener une guerre de partisans, mais elle a besoin d'être dirigée par une classe plus avancée, plus centralisée pour que ses luttes soient élevées à une cohérence nationale. Cette mission incombe naturellement au prolétariat colonial qui, depuis ses débuts, s'est opposé non seulement à la bourgeoisie impérialiste, mais encore a sa propre bourgeoisie nationale.

En la sortant d'un agglomérat de provinces et de clans, liés par la proximité géographique et l'appareil bureaucratique, me développement capitaliste avait donné à la Chine un simulacre d'unité économique. Le mouvement révolutionnaire des masses transposa cette unité en gestation pour la première fois dans le langage de la conscience nationale. Une nouvelle Chine s'est créée dans les grèves, les soulèvements paysans et les expéditions militaires de 1925-1927. Pendant que les généraux, liés à leur propre bourgeoisie et à celle de l'étranger, ne pouvaient que déchirer le pays, les ouvriers chinois devinrent les porte-drapeaux d'une irrésistible et urgente unité nationale. Cc qui n'est pas sans rappeler le combat du Tiers-État français contre le particularisme, ou celui des Italiens et des Allemands pour leur unité nationale. Mais à la différence des premières nations capitalistes, où l'achèvement de l'unité nationale incomba à la petite-bourgeoisie, sinon aux landlords (en Prusse), en Chine ce fut le prolétariat qui apparut comme le moteur initial et le chef potentiel de ce mouvement. Par là même, le prolétariat mettait la bourgeoisie en danger de se voir retirer la direction de la patrie unifiée. Le patriotisme, tout au long de l'histoire, a été en rapport avec le pouvoir et la propriété. Face au danger, les classes dominantes n'ont jamais arrêté de démembrer leur propre pays aussi longtemps que cela leur permettait de conserver le pouvoir sur une parcelle de celui-ci. Rien de surprenant donc, à voir la bourgeoisie, ici représentée par Chiang Kai-shek, pointer ses armes sur le prolétariat, porte-bannière de l'unité nationale. La description et l'analyse de ce tournant, qui constituent la matière du livre d'Isaacs, fournissent la clef pour comprendre les problèmes fondamentaux de la révolution chinoise, aussi bien que la présente guerre sino-japonaise.

La bourgeoisie prétendument « nationale » tolère tous les aspects de la dégénérescence nationale, tant qu'elle lui garantit son existence et ses privilèges. Ce n'est qu'au moment où le capital étranger prend en main la direction globale du pays que la bourgeoisie coloniale doit se souvenir de ses obligations « nationales ». Sous la pression des masses, elle peut même entrer en lutte. C'est alors une guerre livrée contre une des puissances impérialistes, la moins susceptible d'arrangements, avec l'espoir de passer au service d'une autre, plus généreuse. Chiang se bat contre les agresseurs japonais dans les limites fixées par ses patrons britanniques ou américains. Seule la classe qui n'a rien à perdre, sinon ses chaînes, peut conduire la guerre contre l'impérialisme à sa véritable fin, l'émancipation nationale.

Ce qui précède, sur le caractère spécifique des révolutions « bourgeoises » dans les pays retardés dans leur développement historique, n'est pas qu'une analyse théorique. Avant la seconde révolution chinoise (1925-1927), ces conceptions ont subi un grandiose test historique. L'expérience des trois révolutions russes (1905, février et octobre 1917) n'a pas moins de signification pour le XX^{e} siècle que la révolution française pour le XIX^{e}. Pour saisir le sens de la révolution chinoise, le lecteur doit avoir à l'esprit la lutte de tendances à l'intérieur du mouvement révolutionnaire russe, car ces tendances ont exercé et continuent à exercer directement une profonde influence sur la politique

du prolétariat chinois, et indirectement sur celle de la bourgeoisie chinoise.

C'est précisément à cause de son retard historique que la Russie tsariste devint le seul pays où le marxisme, comme doctrine, et la social-démocratie, comme parti, parvinrent à un stade de développement puissant avant la révolution bourgeoise. En Russie, tout naturellement, le problème de la liaison entre la lutte pour la démocratie. c'est-à-dire la liaison entre révolution bourgeoise et révolution socialiste, fut soumis à l'analyse théorique. Le premier à envisager la question, vers 1880, fut le fondateur de la social-démocratie russe, Plékhanov. Dans la lutte centre le populisme (narodnikisme), une variété de socialisme utopique, Plékhanov établit que la voie russe vers le socialisme passait, comme pour le reste du monde, par l'étape du capitalisme, qui lui permettrait d'acquérir un régime démocratique-bourgeois, nécessaire pour susciter la lutte ultérieure du prolétariat en faveur du socialisme, Plékhanov non seulement séparait la révolution bourgeoise de la révolution socialiste, laquelle était repoussée dans un avenir indéterminé, mais encore il dressait un tableau très différent des forces en présence. La révolution bourgeoise devait être menée à bien par le prolétariat allié à la bourgeoisie libérale, et ainsi ouvrir la voie au progrès capitaliste. Après quelques décennies, lorsqu'un haut niveau de développement capitaliste serait atteint, le prolétariat reprendrait le combat direct contre la bourgeoisie, et pour la révolution socialiste.

Lénine, pas immédiatement, bien entendu, revisa cette doctrine. Au début de ce siècle, il situa, avec plus de consistance que Plékhanov, le problème agraire en tant que centre de la révolution bourgeoise en Russie. De là, il arriva à la conclusion que la bourgeoisie libérale était hostile à l'expropriation des landlords, et que pour cette raison elle chercherait un compromis avec la monarchie sur la base d'une constitution à la prussienne. Contre l'idée de Plékhanov – alliance avec la bourgeoisie libérale – Lénine proposa l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie, la collaboration de ces deux classes devant amener l'établissement d'une « dictature démocratique bourgeoise du prolétariat et de la paysannerie », Cette force serait seule capable de créer, en brisant le refus féodalo-policier du régime impérial, un système de paysans libres, qui ouvrirait la porte à une évolution de type américain. La formule de Lénine était un progrès immense, en ce qu'elle indiquait, contrairement à celle de Plékhanov, la tâche centrale de la révolution : à savoir un bouleversement des structures paysannes, et la seule combinaison réaliste des classes apte à mener à bien cette mission. Mais jusqu'en 1917 Lénine restait attaché à la conception traditionnelle sur la révolution « bourgeoise ». Comme Plékhanov, il postulait que c'est seulement une fois parachevée la révolution « bourgeoise » que la question de la révolution socialiste viendrait à l'ordre du jour, Lénine en outre, considérait, et cela contrairement au mythe que les épigones ont bâti à ce sujet, qu'après ce stade démocratique, la paysannerie en tant que telle, ne pouvait rester l'alliée du prolétariat. Il fondait ses espérances socialistes sur les ouvriers agricoles et les paysans à moitié prolétarisés qui vendaient leur force de travail.

Le point faible de la conception léniniste était cette idée de « dictature démocratique bourgeoise du prolétariat et de la paysannerie ». Contradiction interne : un bloc politique de deux classes, dont les intérêts ne coïncident pas totalement, exclut la possibilité d'une dictature commune. Lénine lui-même insistait sur les limites de cette « dictature du prolétariat et de la paysannerie » en la qualifiant de bourgeoise. Il entendait par là que pour préserver l'alliance, le prolétariat aurait à renoncer, dans la révolution à venir, aux objectifs socialistes. Autant dire que le prolétariat ne serait plus dictateur ; dans les mains de qui serait donc concentré le pouvoir ? dans celles de la paysannerie ? Elle est la classe la moins capable de remplir ce rôle. Lénine laissa ces questions sans réponse jusqu'à ses fameuses thèses d'avril 1917. C'est seulement à ce moment qu'il se débarrassa de la notion traditionnelle de révolution « bourgeoise » et de la formule « dictature démocratique-bourgeoise du prolétariat et de la paysannerie », il déclara que seule la lutte pour la dictature du prolétariat pouvait mener à bien la

révolution agraire, et offrir la liberté aux minorités nationales opprimées. Le régime de dictature du prolétariat ne pouvait se limiter, par sa structure même, à l'ossature de la propriété bourgeoise. La domination du prolétariat mettait immédiatement à l'ordre du jour la révolution socialiste, qui ainsi n'était plus séparée chronologiquement de la révolution bourgeoise, mais au contraire fondue avec elle, en en devenant un prolongement organique. Le rythme de transformation socialiste de la société, et les limites qu'elle atteindrait dans un prochain avenir, dépendraient non seulement des conditions internes, mais aussi bien des conditions extérieures. La révolution russe n'était qu'un maillon de la révolution mondiale. Voici ce qu'était, en très schématique, l'essentiel de la révolution permanente (ininterrompue). C'est précisément cette conception de la révolution qui assura au prolétariat la victoire d'octobre 1917.

L'ironie de l'histoire est amère : non seulement la révolution russe n'a pas aidé le prolétariat chinois, mais au contraire elle est devenue, sous sa forme retournée et réactionnaire, un de ses obstacles majeurs. Le Komintern des épigones commença par canoniser cette formule de dictature « démocratique-bourgeoise du prolétariat et de la paysannerie», à laquelle Lénine, sous l'influence de l'expérience historique, avait dénié toute valeur. Comme toujours une formule qui s'était survécue, servait à camoufler un contenu politique diamétralement opposé à ce qu'elle avait exprimé en son temps. L'alliance révolutionnaire des ouvriers et des paysans scellée par les soviets librement élus, détenteurs du pouvoir, le Komintern la remplaça par un bloc bureaucratique des directions de partis. Le droit de représenter la paysannerie fut, d'une façon inattendue accordé au Guomindang, un parti intéressé d'une façon vitale à la pérennité de la propriété capitaliste, non seulement des moyens de production mais encore de la terre. L'alliance du prolétariat et de la paysannerie fut gonflée jusqu'à devenir un « bloc des quatre classes » : ouvriers, paysans, petite-bourgeoisie urbaine et bourgeoisie soi-disant « nationale ». En d'autres termes, le Komintern ramassa une formule écartée par Lénine, uniquement pour ouvrir la voie à un retour à la politique de Plékhanov, et de plus sous une forme masquée, donc plus pernicieuse.

Pour justifier la subordination politique du prolétariat à la bourgeoisie, des théoriciens du Komintern (Staline et Boukharine) soulignèrent que l'oppression impérialiste impliquait une alliance de « toutes les forces progressives du pays ». C'était précisément l'argument menchévique en son temps. Il suffit de remplacer impérialisme par tsarisme. En réalité, l'assujettissement du Parti communiste chinois au Guomindang signifiait sa scission avec le mouvement des masses, et une trahison directe de ses intérêts historiques. À cet égard, c'est Moscou qui prépara le désastre de la seconde révolution chinoise.

Pour beaucoup de philistins qui, en politique, tendent à substituer les devinettes du « bon sens » à l'analyse scientifique, la controverse parmi les marxistes russes, sur la nature de la révolution et la dynamique des forces de classe semblait de la pure rhétorique. L'histoire prouva, en tout cas, la signification profondément vitale des « formules doctrinaires » du marxisme russe. Ceux qui ne l'auraient pas encore compris ont de quoi méditer dans le livre d'Isaacs. La politique de l'Internationale communiste en Chine montre ce qu'il serait advenu de la révolution russe si les menchéviques et les socialistes-révolutionnaires n'avaient pas été poussés de côté, à temps par les bolcheviques. La thèse de la révolution permanente vient de recevoir une nouvelle confirmation, par l'absurde ; non par la victoire, mais par la catastrophe.

Il n'est pas possible d'identifier la Russie à la Chine. Malgré de trop fortes ressemblances, les différences sont trop évidentes. Néanmoins ces différences viennent renforcer les conclusions du bolchévisme. La Russie tsariste avait quelque chose d'un pays colonial, par le rôle prépondérant du capital étranger, mais, comparée à son homologue chinois la bourgeoisie russe bénéficiait d'une indépendance infiniment plus grande. La Russie elle-même se trouvait être une nation impérialiste. Aussi rachitique qu'il fût, le libéralisme russe avait quelques assises et des traditions plus longues que le libéralisme

chinois. À gauche de la bourgeoisie libérale, il y avait des partis petits-bourgeois puissants, révolutionnaires ou semi-révolutionnaires vis-à-vis du tsarisme. Les socialistes-révolutionnaires étaient parvenus à obtenir un soutien considérable parmi la paysannerie, principalement dans ses couches les plus élevées, Les sociaux-démocrates (menchéviques) drainaient une grande partie de la petite-bourgeoisie urbaine et de l'aristocratie ouvrière. Ce furent précisément ces trois partis : libéral, S.-R., ct menchévique qui depuis longtemps préparaient, et en 1917 formèrent définitivement, une coalition qu'on n'appelait pas encore le front uni, mais qui en avait tous les traits. À l'opposé de cela les bolchéviques, dès avant 1905, avaient émis un jugement sans appel sur la bourgeoisie libérale. Politique qui trouva sa plus haute expression dans le « défaitisme » de 1914-1917, et lui permit de conquérir le pouvoir.

Les différences entre la Russie et la Chine – dépendance incomparablement plus grande de la bourgeoisie chinoise vis-à-vis du capital étranger ; absence de traditions révolutionnaires dans la petite-bourgeoisie ; polarisation des ouvriers et des paysans sur la bannière du Guomindang – exigeaient une ligne politique encore plus dure, si c'était possible, que celle suivie en Russie. Là-dessus, la section chinoise du Komintern, sur l'ordre de Moscou renonça au marxisme, accepta les scolaires et réactionnaires « principes de Sun Yat-sen », entra dans les rangs du Guomindang, acceptant de se plier à sa discipline. En d'autres mots, ils se sont enfoncés plus loin que les menchéviques ou les S.-R., ne l'ont jamais fait dans la voie de la soumission à la bourgeoisie. Et ils refont la même politique dans le cadre de la guerre anti-japonaise.

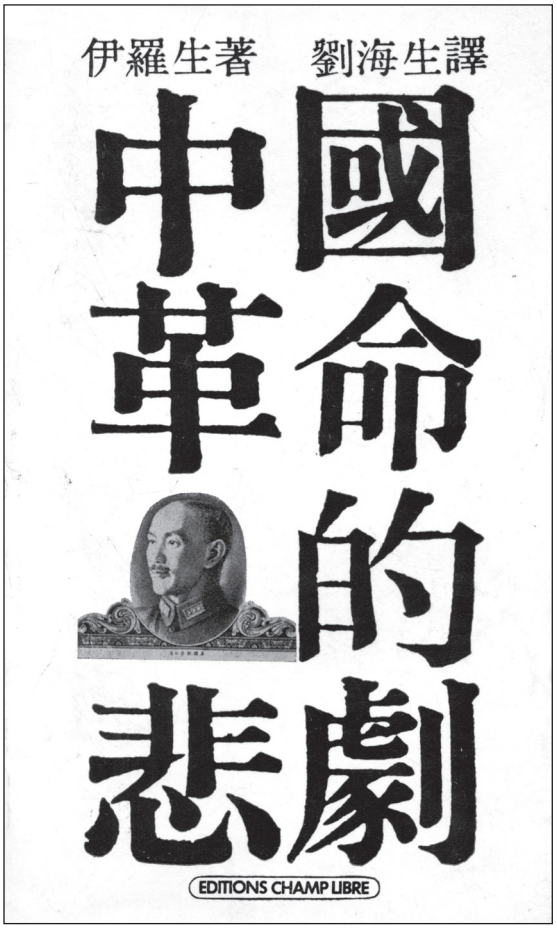
Comment la bureaucratie issue de la révolution bolchévique peut-elle appliquer en Chine, comme dans le reste du monde, des méthodes aussi fondamentalement opposées celles du bolchévisme ? Il serait trop superficiel de répondre seulement en se référant à l'incapacité ou à l'ignorance de tel ou tel individu. Le fond du problème, c'est qu'avec de nouvelles conditions de vie, la bureaucratie a acquis de nouvelles structures mentales. Le parti bolchévique conduisait les masses ; la bureaucratie commence à leur donner des ordres. Les bolchéviques gagnèrent la possibilité de diriger en exprimant correctement les intérêts des masses ; la bureaucratie dut fréquemment recourir aux ordres, afin de soutenir ses propres intérêts contre ceux des masses. Ces méthodes autoritaires gagnèrent naturellement l'Internationale. Les dirigeants moscovites en vinrent tout à fait sérieusement croire qu'il serait possible d'imposer à la bourgeoisie chinoise d'aller à gauche de ses intérêts et aux ouvriers et paysans chinois à droite des leurs, en suivant les diagonales tirées du Kremlin. C'est justement pendant la révolution qu'exploités aussi bien qu'exploiteurs reconnaissent avec la plus grande conviction leurs intérêts, si les classes antagonistes pouvaient glisser sur les diagonales, la guerre civile ne serait jamais nécessaire. Forte de l'autorité de la révolution d'octobre et de celle de l'Internationale communiste pour ne pas parler d'inépuisables ressources financières, la bureaucratie transforma le jeune Parti communiste chinois, de force motrice en frein à l'instant le plus crucial de la révolution. À la différence de l'Allemagne ou de l'Autriche, où la bureaucratie pouvait imputer aux sociaux-démocrates une part dans les responsabilités de la défaite, en Chine il n'y avait pas de sociaux-démocrates. C'est le Komintern qui a monopolisé la faillite de la révolution chinoise.

Le contrôle du Guomindang sur la plus grande partie du sol chinois n'a été possible que grâce au puissant mouvement national des masses en 1925-1927. L'extermination de ce mouvement, d'une part concentrait le pouvoir dans les mains de Jiang, et d'autre part le condamnait à des demi-mesures dans le combat contre l'impérialisme. La compréhension de la révolution chinoise est ainsi directement utilisable pour comprendre la guerre sino-japonaise. Cette étude historique acquiert par là toute son actualité politique

En Chine la guerre et la révolution seront intimement liées dans l'avenir le plus immédiat. Le projet japonais d'asservir à jamais, ou au moins pour longtemps, un pays gigantesque en contrôlant ses

centres stratégiques, n'est pas seulement révélateur d'une certaine avidité mais aussi d'une imbécillité certaine. Le Japon arrive trop tard. Déchiré par ses contradictions internes, le Japon du Mikado ne reproduira pas l'histoire de l'ascension britannique, et la Chine est bien au-delà de l'Inde des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Les nations colonisées ont engagé aujourd'hui un combat pour leur indépendance, qui connaîtra toujours plus de victoires. Dans de telles circonstances, même si la guerre actuelle en Extrême-Orient devait se terminer par une victoire japonaise, même si la victoire ne s'accompagnait pas presque immédiatement d'une conflagration mondiale (ce qui n'est pas le moins du monde certain pour ceci comme pour cela), la domination japonaise sur la Chine serait brève ; peut-être seulement les quelques années nécessaires à un nouvel essor économique en Chine, le temps de mobiliser une fois de plus les masses ouvrières.

Les trusts et les konzerns japonais suivent déjà le sillage des militaires pour avoir leur part du butin encore disponible, et le gouvernement japonais tente de planifier les appétits des groupes financiers qui voudraient se tailler leur part dans la Chine du Nord. Si jamais le Japon réussissait à conserver les positions conquises, ne serait-ce que dix ans, cela signifierait avant tout une industrialisation intensive de la Chine du Nord, dans le cadre des intérêts militaires de l'impérialisme japonais. Nouvelles voies ferrées, entreprises sidérurgiques, puits de mines, filatures, s'élèveraient rapidement. Le développement de la nation chinoise recevrait une immense impulsion. Des centaines de milliers de nouveaux prolétaires chinois seraient mobilisés en un laps de temps très court, et d'un autre côté la bourgeoisie chinoise accroîtrait sa dépendance à l'égard du capital japonais, et serait encore moins capable que par le passé de se tenir en tête d'une guerre nationale, pour ne rien dire d'une révolution nationale. En face de l'agresseur étranger, il ne restera plus qu'un prolétariat numériquement augmenté, socialement renforcé, dont la maturation politique sera plus achevée, et qui sera appelé à diriger la Chine rurale. La haine des esclavagistes étrangers est un ciment puissant pour la révolution. On peut penser que la prochaine révolution nationale sera l'affaire de la présente génération. Pour résoudre les tâches qui lui incombent, l'avant-garde du prolétariat chinois doit assimiler totalement les leçons de 1925-1927. Et le livre d'Isaacs, à cet égard, est une contribution unique. Il reste à espérer que ce livre sera traduit en chinois aussi bien que dans les autres langues. ■



Harold Isaacs a retiré ce texte des nombreuses éditions ultérieures de son livre et s'en est expliqué dans l'introduction à l'édition française de 1967, où cette préface de Trotsky n'a donc pas été insérée. La traduction de Liu HaiSheng de 1947 a été rééditée à HongKong en 1973 par la "Bibliothèque asiatique" sous l'enseigne de l'éditeur parisien Champ libre. Elle a été abondamment piratée en Chine – où ses lecteurs connaissent les liens étroits qui unissaient Harold Isaacs à l'un des fondateurs du PCC, Liu RenJing.

Pierre Gentelle

Chalkis

ou la mondialisation expliquée aux enfants

Comédie géographique en quatre actes

L'article ci-après de Pierre Gentelle aurait probablement incité Marcel Pagnol à écrire quelques pages savoureuses sur la manière dont des marques dites franco-françaises se sortent des embrouilles dans lesquelles elles se sont mises. Il a été relu par l'un des fonctionnaires spécialisés dans les investissements étrangers en France, ayant eu à connaître ce dossier. Celui-ci nous a précisé que, si le détail des négociations avait été un peu plus compliqué (donnant même l'impression, à l'issue d'une première phase, que le matois paysan français avait roulé le rusé Chinois), la teneur générale de cette synthèse était conforme à l'ensemble des faits. Le lecteur pourra également consulter les sites web du Cabanon et de Chalkis.

L'auteur a enrichi son texte en citant deux références désopilantes à la tomate : l'une d'un écrivain connu, le facétieux Georges Pérec ; l'autre, grâce à une relique maoïste retrouvée par Francis Deron, d'un auteur comique trop méconnu, Joël Bellassen — aujourd'hui inspecteur général de chinois à l'Éducation nationale et, comme tel, responsable de la qualité des professeurs de chinois et surtout de celle des programmes — si ce n'est des allusions aux bienfaits de la Révolution culturelle par le ministre de l'Enseignement supérieur, Valérie Pécresse (que nous avons déjà amplement citée dans *Monde chinois* n°11).

M. C.

Ceci est de l'histoire pour amoureux du monde tel qu'il est. Simple, lumineuse, tranquille, pas trop compliquée par des boucles de rétroaction dont les flèches en tous sens persuadent le novice que tout est vrai dans le monde et réciproquement. Pour faire bref, l'histoire ci-dessous est un modèle de notre temps.

Prologue

Chalkis, comme son nom ne l'indique pas, est le groupe agro-alimentaire le plus puissant de la Chine populaire. Il a la particularité d'être l'une des filiales d'un énorme conglomérat militaro-industriel, le Corps de production et de construction du Xinjiang. Son siège social est à Ouroumtchi (Ürümqi, Wulumuji), au pied des Monts du Ciel (Tianshan) et au sud de la vaste steppe désertique du bassin de Dzoungarie. Qui aurait pu penser, au sortir du maoïsme en 1978, il y a trente ans, qu'un désert engendrerait une telle entreprise ? A-t-on déjà vu un tel conglomérat sortir des sables chauds d'un Sahara utile ?

La genèse du groupe Chalkis ressemble à un scénario californien. Il était une fois à l'Ouest de la Chine, quelques siècles avant notre ère, une sorte d'Eldorado dont provenait, depuis l'Antiquité, le jade précieux pour les Chinois. Il était acheminé de l'ouest vers l'est, à contre-courant de ce qu'on nommera plus tard la Route de la soie, par des caravanes « sur le retour » – ce qui signifie qu'elles ne rentraient pas « à vide ». Le royaume de Khotan, si loin, si loin du cœur de la Chine antique, possédait deux rivières descendues du Tibet, qui roulaient des blocs entiers de jade brut, que le touriste attentif peut trouver aujourd'hui encore, raréfié, dans les gorges profondes des rivières Karakash (le fleuve noir) et surtout Yurungkash (le fleuve vert).

Ce royaume dont les roitelets appartenaient aux peuples de l'Asie centrale fut plusieurs fois subjugué par les armées impériales chinoises, dès le II^{e} siècle avant notre ère. Il fut aussi culturellement indianisé. Un territoire, pour un pouvoir, cela compte plus qu'un peuple. C'est pourquoi les sources du jade furent considérées comme chinoises par les Chinois, bien qu'elles fissent partie des terres de peuples « autres », parlant des langues bizarres, comme le khotanais, et écrivant avec des caractères « barbares », comme le kharoshti. Les dernières de ces populations étranges furent et sont encore les Ouigours, des musulmans sunnites.

Après moult révoltes, les armées chinoises finirent par venir à bout de toutes les résistances pour installer leur ordre, parfois chancelant. Ce fut fait au début du XX^{e} siècle. Qui se souvient, hormis les nostalgiques et les fauteuils somptueux conservés dans les bureaux du musée Guimet, à Paris, d'une époque où l'on pouvait circuler de Paris à Pékin sans sauter sur une mine anti-personnel ? Qui se souvient des tribulations de la progression vers Pékin de la Croisière jaune des automobiles Citroën (1931) ?

Les velléités d'intervention anglaise depuis l'Inde coloniale, dès le XIX^{e} siècle, les ambitions russes qui se poursuivirent jusqu'après 1950, lorsque Staline tenta d'étendre le Turkestan tsariste à ce qu'on appelait volontiers le Turkestan chinois, alarmèrent longtemps une capitale impériale impuissante autant que ses eunuques. Dès leur prise du pouvoir, en 1949, les communistes chinois confièrent à l'Armée populaire de Libération, l'APL, cœur du régime et de l'État, la mission de veiller aux frontières, de conserver ce territoire et de le mettre en valeur. L'armée fit du mieux possible dans le contexte de l'époque : elle se l'appropria.

Régiments et divisions occupèrent donc discrètement l'espace, à l'abri des regards des visiteurs étrangers. Les touristes ne furent admis à parcourir quelques sites archéologiques qu'en 1979. L'armée des frontières avait repris les habitudes antiques des premières années de l'Empire, au début de notre ère : la constitution d'établissements de soldats laboureurs, alignés dans les steppes de Dzoungarie et dans toutes les oasis de la Kachgarie, selon un vieux principe qui fut appliqué ailleurs, dans les années 1830, par un célèbre général français dont la devise était : « Par l'épée et par la charrue ». Le regard fixé vers l'Occident, au-delà des cimes, les unités chinoises attendaient donc placidement le déferlement improbable des Tartares.

Ces militaires eurent le temps, à partir de 1955, date de l'« autonomie » de « leur » région, de peaufiner leur stratégie : tout contrôler avec l'aval du Parti à Pékin, y compris la police et la justice. Ils ont ainsi créé, dès l'origine, suffisamment de colonies pénitentiaires pour que les 152 fermes d'État du Corps puissent réserver les travaux les plus pénibles aux condamnés, de droit commun ou pas. Puis ils ont créé des entreprises utiles à la nation : forage et raffinage de pétrole, transport jusqu'aux lieux de consommation sur la côte orientale, à quatre mille kilomètres de là. Ils ont défriché des dizaines de milliers de kilomètres carrés de steppe aride ou de limons quaternaires pour en faire des oasis irriguées. Ils ont usé des étendues salines du Lob Nor, un lac asséché, pour tester les premières bombes atomiques du pays. Ils ont si bien réussi la mise en valeur de la région, immense terrain de 1 650 000 km^2 (trois fois la France) qu'ils sont accusés par les Ouïgours, quelques millions d'indigènes musulmans d'origine turque (on dit turcique aujourd'hui), d'avoir fait main basse sur les meilleures terres de la région et créé à leur seul avantage une économie relativement développée, laissant ainsi les jeunes paysans ouïgours au chômage ou condamnant les plus rebelles à l'exil dans les madrasas du Pakistan.

En 1992, après avoir surmonté à Pékin la crise étudiante de 1989 et réussi à écarter du pouvoir les tenants d'un communisme « conservateur » et musclé qui voulaient refermer une Chine qu'ils estimaient en train de se faire polluer (spirituellement) par l'Occident, Deng Xiaoping accorda aux militaires chinois le droit (et le devoir) de monter leurs propres entreprises. Perdus au fin fond de l'Ouest, dans cette province d'Asie centrale qu'est le Xinjiang, les officiers reçurent « cinq sur cinq » le message : les crédits d'État sur lesquels ils vivaient allaient être coupés. Ils seraient attribués au service de tâches plus nobles : la guerre dans l'espace, la construction d'un porte-avions, la production d'aéronefs de très hautes technologies, la diversification des armements pour être en mesure de répondre un jour, éventuellement, à l'armée étasunienne. Tout cela coûte cher et paraissait raisonnable. Les « gardiens des frontières » n'étant plus d'une grande utilité après l'écroulement soviétique de 1991, il devint clair aux yeux du plus borné des stratèges que chaque

militaire devait impérativement se reconvertir, sous peine de passer le reste de sa vie à labourer des champs ouïgours avec sa baïonnette.

C'est pourquoi la décision fut prise, à un niveau très élevé, de donner un nouveau nom, Xinjiang Chalkis Company Limited au Corps de production et de construction du Xinjiang et de le transformer en producteur et constructeur tous azimuts, c'est-à-dire en entreprise capitaliste.

Acte I

La scène se passe dans le monde mondialisé. Dans l'atmosphère plane le souvenir de Georges Perec, auteur méconnu d'un article fondateur écrit en anglais « scientifique » (CNRS oblige) et republié en français en 1991 par les Éditions du Seuil : *Experimental Demonstration of the Tomatotopic Organization in the Soprano (Cantatrix sopranica Linné)*. Comme l'avaient déjà montré avant lui Mace & Doyne (1912), Payre & Tairnelle (1916) et plus récemment Sornette & Billevaysé (1925), Perec a identifié les formes que prend la *yelling reaction* d'une cantatrice soumise à des jets de tomates.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Le groupe Chalkis est devenu le numéro deux mondial de la tomate ! Ce conglomérat est un État dans l'État, dominé par les militaires, démobilisés ou non. La délocalisation à l'envers que l'armée chinoise est en train de réaliser mériterait d'être enseignée dans les bonnes écoles du business global. On trouve quasiment tout le nécessaire dans les informations fournies par l'entreprise Chalkis elle-même.

Les activités de la Xinjiang Chalkis Company Limited sont divisées en branches bien ramifiées qui sont décrites dans ses prospectus. Elles concernent la plantation, le conditionnement et la vente de produits agricoles, l'élevage bovin, la fabrication et la vente de produits mécaniques, ainsi que de multiples produits électriques. Il faut ici rappeler que la mécanique peut concerner aussi bien les chars de combat que les moissonneuses-batteuses. Quant aux produits électriques, ils vont du ventilateur aux circuits pour têtes de fusées. Le groupe est également vendeur de moyens de transport, fabricant de produits chimiques, de textiles, de produits métalliques et de matériaux de construction, d'équipements et infrastructures divers, d'équipement de bureau, de vêtements, de chaussures, de couvre-chefs de toutes sortes, de produits alimentaires par centaines, à l'exception du vin et des cigarettes. Pour compléter ce que sait faire la Chalkis Company Ltd, il faut ajouter à ses talents la décoration, toutes les opérations nécessaires à l'export-import, la fabrication et l'entretien de véhicules automobiles lourds et légers. Néanmoins, le plus récent prospectus du groupe proclame fièrement à destination d'éventuels clients étrangers : *The Group's main product is tomato*.

C'est ici que, l'espoir changeant de camp, le récit change d'âme.

Acte II

La scène se passe dans la France mondialisée avant qu'elle n'ait pris conscience de la mondialisation en progrès.

Il ne paraît pas inintéressant de reprendre un cheminement historique pour expliquer une situation incomplètement connue. En 1947, au sortir de la défaite, des épreuves de l'occupation allemande et de la remontée victorieuse du Rhône par les armées alliées, il est décidé par d'autres que la France vaincue fera partie des vainqueurs. Pourquoi ? Ceci est un autre débat. Quoi qu'il en soit, l'économie française se remet doucettement en marche, plan Marshall aidant. C'est le début, on le saura plus tard, des Trente Glorieuses. En Provence, près d'un millier de producteurs de tomates « de plein champ » décident de se regrouper pour mettre en place une unité de transformation. Ils créent la Société Coopérative Agricole de Transformation et de Ventes Le Cabanon. Elle se spécialise dans le concentré de tomates et la tomate pelée. Pour répondre à une demande croissante et diversifiée, Le Cabanon élargit sa production à une gamme de sauces et de produits cuisinés à base de légumes frais, type ratatouille, et s'aventure dans le domaine des légumes secs...

En 1984, nouvelle époque. La Coopérative Le Cabanon sent tourner le vent.

Elle se dote d'une filiale spécialisée dans la commercialisation de ses produits, la S.A Le Cabanon. Mais, première alerte en 1998 : la levée des droits de douane sur les produits de première transformation fait perdre à la tomate en purée 50 % de sa valeur à la vente. Les marges s'amincissent tant qu'à partir de 2000, Le Cabanon perd entre 3 et 5 millions d'euros par an. Et pourtant, l'entreprise qui, malgré son nom, n'a rien d'une masure ni d'un taudis, rassemble deux mille paysans et fait, bon an mal an, 70 millions d'euros de chiffre d'affaires. Or, voici que les conserves se trouvent soudain « dans le rouge » (si l'on ose dire). Les dirigeants tentent de stopper la descente aux enfers. Ils donnent un nouveau nom en 2003 à la marque, Conserves de Provence. Rien n'y fait. Le mot d'ordre tant redouté commence à courir le Vaucluse : « On vend ou on ferme ».

Vendre à qui ? Personne n'en veut. Il y a bien un des fournisseurs de la maison qui pourrait être intéressé, sait-on jamais, mais il habite bien loin. C'est M. Liu, un ancien militaire chinois sympathique, qui avait trouvé de quoi subsister en parvenant à vendre ici ou là – donc aussi au Cabanon – quelques tonnes de la tomate cultivée par ses amis dans un pays, la Chine, qui ne mangeait ni tomates ni sauce tomate il y a trente ans.

Acte III

La scène se passe dans l'interface, espace ténu qu'affectionnent les spécialistes des sciences sociales depuis qu'ils ont découvert la mondialisation. C'est le meilleur moyen qu'ils aient trouvé pour être ici et ailleurs en même temps, ce qu'on nomme d'un nom savant, l'ubiquité.

C'est alors que Le Cabanon contacte M. Liu. Ce militaire connaît bien la conjoncture. Il a lu dans toute la presse les hurlements de peur des entrepreneurs français après l'entrée de la Chine dans l'OMC en 2001. L'occasion est trop tentante pour un stratège formé aux arcanes du combat géopolitique. Pas besoin de consulter le maître Sun Zi et son art de la guerre. La « situation » s'est faite d'elle-même : le besoin impératif d'exporter du groupe Chalkis, la déconfiture financière des Conserves de Provence et surtout, surtout, le moral très bas des dirigeants provençaux. En outre, M. Liu a les moyens nécessaires depuis que son groupe gagne un argent fou dans le processus d'« ouverture » chinois. Les négociations, dit aujourd'hui la partie française, sont âpres. C'est bien tout ce qui lui reste, l'âpreté. La coopérative veut vendre 40 % des parts. M. Liu sort aussitôt de sa poche les 7 millions d'euros de l'échange et, en connaisseur avisé des mœurs françaises, promet de maintenir à la terre les paysans du Vaucluse pendant dix ans. Cela ne lui coûte rien. Puis il attend, tout en faisant venir de Chine en accéléré des tonnes de pâte de tomate, astucieusement transformées en Chine même par Chalkis pour un coût inférieur de 30 à 40 % aux tarifs vauclusiens. Le Cabanon en fera de la sauce : il suffit d'ajouter de l'eau et quelques ingrédients, une valeur ajoutée si faible qu'on peut bien la lui laisser. Quand la coopérative presse M. Liu de réformer l'entreprise, il répond calmement qu'il le fera bien volontiers, dès que la coopérative lui aura vendu les parts restantes. M. Liu transige : il ne demandera pas 100 %, dit-il, mais 55 % seulement. Les âpres négociateurs français, étranglés, finissent par accepter. Puis M. Liu attend que l'usure fasse son travail. La coopérative nomme un nouveau directeur, qui prépare un plan social pour les employés de l'usine de transformation. Quant aux paysans, qui continuent à faire ramasser les tomates par des immigrés de divers pays d'Afrique, M. Liu leur fait savoir qu'il ne peut acheter leurs produits qu'au prix du marché, en forte baisse depuis la croissance formidable des importations chinoises. Certains protestent. Faute de bénéfices, ils découvrent soudain l'utilité de l'aide de la puissance publique, maintenant qu'ils sont en mauvaise posture. Mais il se dit dans les cafés-bars que, lorsque l'ancien président de la coopérative a signalé à la préfecture de région qu'il risquait d'y avoir du désordre (un petit désordre, cageots brûlés ici, chemins vicinaux barrés là, à la mesure

des tomatophiles, les autoroutes c'est bon pour les barrages de camionneurs...), il lui a été répondu poliment que toutes les tomates de Provence ne valaient pas un Airbus.

Acte IV

La scène se passe dans la Provence mondialisée, ce qu'il en reste, c'est-à-dire santons et farandoles.

En 2005, S.A.S. Conserves de Provence et la S.A. Le Cabanon deviennent filiales à 100 % de la société Chalkis et fusionnent aussitôt pour former la S.A.S. Conserves de Provence – Le Cabanon. Chalkis ne juge même pas utile de faire apparaître son nom.

Il est des membres de la coopérative qui se demandent à quel intermédiaire ils ont vendu la totalité de leurs parts sous la contrainte financière. Ils apprennent alors que leurs produits, commercialisés sous les marques Le Cabanon, Masque d'Or ou sous les marques de distributeurs européens sont devenus la propriété d'un énorme groupe chinois dont M. Liu n'est qu'un zélé commis. Chalkis regroupe en une intégration verticale complète toutes les activités dédiées à la tomate. Qui plus est, sans s'en vanter, Chalkis a obtenu en 2000 une cotation en bourse, à Shenzhen, en Chine populaire, devenu le doublon de Hong Kong, en Chine populaire aussi mais sous régime spécial. Le conglomérat vainqueur en Provence est désormais lui-même détenu à 55 % par des entreprises chinoises « privées » et des petits porteurs. « Privées » parce que leurs patrons sont d'anciens officiers. Le groupe militaro-industriel du Xinjiang, lui, a conservé 45 % des actions « seulement ».

Devenu en 2004 le n°1 de la tomate en Chine, Chalkis poursuit son expansion. Il crée Chalton, une filiale de conditionnement à Tianjin, près de Pékin, produisant moitié moins cher que le Vaucluse. Comme le monde mondialisé est vaste, l'entreprise enrichie se dote d'un outil industriel à la pointe du progrès, qu'elle achète à l'étranger pour produire en Chine une grande diversité de produits qu'elle exporte ensuite à l'étranger. En 2005, elle possédait déjà quatorze usines au Xinjiang, dans la province du Gansu et en Mongolie Intérieure, capables de traiter 50 000 tonnes de tomates fraîches par jour et de transformer deux millions de tonnes en concentré de tomates. Et comme, dans une stratégie, il ne faut rien laisser au hasard, Chalkis s'est donné les moyens d'acquérir toutes les certifications nécessaires pour la vente aux États-Unis et en Europe (BCS Certificate, HACCP, ISO dès mai 2001). Prudence nécessaire ou anticipation, Chalkis acquiert dès août 2001 tous les certificats *casher* et *halal*. On ne sait jamais.

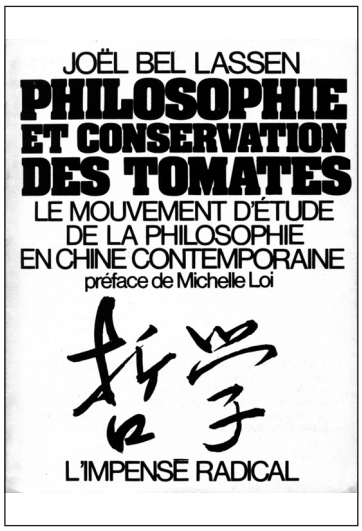
Le groupe possède depuis 2005 des bureaux de représentation commerciale à Moscou, Kiev, Alma Ata. Il employait en Chine près de 1 400 salariés, payait à l'heure ses ramasseurs de tomates pour un chiffre d'affaires de plus de 100 millions d'euros. Un dépliant en anglais (pour le chinois, il suffit d'attendre quelques années), généreusement distribué, détaille quelques-unes de ses qualités :

« All the plants are equipped with the state-of-the-art production lines, supplying the customers worldwide with full-ranged tomato products like aseptic paste, tinned paste (fresh packing & re-packing), diced tomatoes, whole peeled tomatoes, sun dried tomatoes, tomato powder, tomato fiber and tomato lycopene extract products; fruits juice concentrate products like pomegranate juice concentrate, grape juice concentrate, apple juice concentrate and more and more products. As the world leading supplier of raw materials to the food industry, Chalkis is moving forward to become a "world brand" which ensure our customers can get best quality products ».

Cet hymne à la biodiversification triomphante entraîne même le rédacteur du tract à lancer un slogan qui rappelle fortement les déclarations prémonitoires de Georges Pérec, par la création d'un nouveau verbe anglais, qui ne sera plus seulement réservé aux sopranos :

« Chalkis has a dream!
Some day in the future,
Chalkis will *tomato* the world! »

■



Cette précieuse relique de juin 1973 (deux ans après la liquidation de Lin Biao mais, il est vrai, trois années avant l'arrestation de Mme Mao) et sa préface tendent à illustrer puissamment la dérive sectaire ayant frappé des perroquets diplômés de l'université cartésienne et des membres de la Fraternité des lettres parisiennes, dans leur enthousiasme à épouser l'air d'un temps où nombre d'intellectuels aimaient les exécutions et les barbelés (cf. le soutien admiratif et administratif du Dr Jean-Luc Domenach du Céri pour Georges Boudarel, le fameux gardien de camps de prisonniers).
Lexique maoïste et madamemaoïste mis à part, ce galimatias peine en effet à se distinguer de productions tout aussi "exotiques", comme celles des sectes Aum, Moon ou FaLunGong. Il n'est pas indifférent, au reste, que quantité de bureaucrates chinois, déboussolés dans le naufrage du verbe maoïste qui leur servait de bouée, se soient retrouvés dans les rangs du "mouvement" FaLunGong, où un souffle d'une inspiration également mystique brasse une parole absconse, aux effets eux aussi radicalement prophylactiques contre la putréfaction naturelle des fruits et légumes : c'est en définitive d'avoir cerné la conscience politique de la tomate (version maoïste) ou son moi existentiel (versions plus traditionnelles de l'illumination) que le disciple de Michelle Loi tire ce qui passe à ses yeux pour une indécrottable légitimité.

M. C.

Personne n'en voudra à l'auteur, Pierre Gentelle et au journaliste Francis Deron, dont la bibliothèque recèle d'un chapelet de perles de la même eau, de prolonger d'une morale savoureuse la fable en quatre actes qui précède. Elle concerne une publication oubliée, sortie des presses de l'Impensé radical en 1973, à l'époque où régnaient dans l'intelligentsia française la « sinologue » Michelle Loi, professeur à l'Université de Vincennes, accompagnée dans d'autres instances de baudruches médiatiques comme Julia Kristeva, Philippe Sollers et quelques autres de moindre notoriété.

Extrait de la préface de Michelle Loi :

« Il n'est pas inutile de dire qu'une étude du genre de celle-ci ne pouvait être menée et réussie que par une catégorie de chercheurs dont les représentants sont encore extrêmement rares. Sinologue et philosophe - pour autant que ces mots aient encore leur sens lorsqu'on aura lu *Philosophie et conservation des tomates*, mais comment m'exprimer en d'autres termes ? – Joël Bel Lassen s'est trouvé préservé des vices de l'un par les vices de l'autre et réciproquement. »

Extraits du texte de Joël Bel Lassen :

« Avec la Révolution Culturelle, qui commence dans les premiers mois de 1965, la Chine affirme qu'il faut voir là sa propre contribution à la critique de la "vieille société". En Occident, on parle alors de combats de rue, de marasme économique, de désordre. Les Chinois affirment, eux, que la construction ne va pas sans la destruction, et que la Révolution Culturelle doit voir l'écroulement des piliers du "Vieux Monde" (en premier lieu la division du travail, l'égoïsme et le culte de l'argent) ; on s'attache à rejeter les "vieilles idées", à transformer la "conception du monde" (p.1)... La nouvelle philosophie produite par les Chinois aura un contenu matérialiste et dialectique (p.2)... C'est là le plus inédit : avec la Révolution Culturelle, la philosophie se déplace ; elle change de lieu, de cadre ; elle quitte "la salle de conférence et les livres de philosophes" (Mao). Et son nouveau lieu c'est la campagne, l'usine, la rue ; son but : maîtriser et résoudre les problèmes quotidiens (p.3)... En dépit de leurs apparences puériles et naïves (tout au moins aux yeux des Occidentaux), les "expériences philosophiques" tentées en Chine aujourd'hui (philosophie et travail de la terre, dialectique et traitement des fractures, dialectique et

conservation des tomates pour ne citer que quelques exemples) posent un problème épistémologique fondamental : de quelle nature est la "coupure" introduite dans l'histoire de la Philosophie, des idéologies par cette nouvelle philosophie ? (p. 3-4)... Les questions posées à la Philosophie traditionnelle se doivent d'être impudiques (p. 4)... Tel est le but des dirigeants chinois : "Que le plus grand nombre des gens soient philosophes, fussent-ils 800 millions" (p. 73). »

Après cette introduction pour mieux situer les choses, on peut en venir au concentré de tomate.

Philosophie et conservation des tomates.

« Une expérience est rapportée par le groupe d'expérimentation scientifique de la station légumière du bureau d'alimentation de Zhongwen à Pékin (*La Chine en construction*, janvier 1971). Elle a consisté à résoudre en termes spécifiquement philosophiques un problème concret : la conservation des tomates ; le processus de la connaissance part de la pratique : la pénurie des tomates durant la morte saison. Il s'agit de dégager les lois de la conservation des légumes en général. Après avoir utilisé de façon empirique des méthodes étrangères qui, au lieu de ralentir la maturation sans supprimer le métabolisme, bloquaient ce dernier en violant ainsi les lois de la vie des tomates, ce groupe découvrit un jour trois tomates très bien conservées. Estimant que "l'universel existe dans le spécifique", il procéda à des examens et s'aperçut que la température, l'humidité et l'aération constituent les trois facteurs fondamentaux de la vitalité des tomates. Pensant dialectiquement ce problème, ces personnes se reportèrent à l'essai philosophique de Mao Zedong, *De la contradiction* : "Dans l'étude de tout processus complexe où il existe deux contradictions ou plus, nous devons nous efforcer de trouver la contradiction principale. Lorsque celle-ci est trouvée, tous les problèmes se résolvent aisément... Le caractère des choses et des phénomènes est surtout déterminé par cet aspect principal...". Après être retourné de la théorie à la pratique, ils estimèrent que la contradiction principale était celle entre la température et l'aération et que l'aspect principal en était la température.
Quant à l'art de conserver les tomates, les Chinois s'estimaient être encore dans le "règne de la nécessité" ; pour accéder au "règne de la liberté", ils décidèrent de poursuivre leurs recherches sur les contradictions internes des tomates, pour réussir une conservation en grande quantité ; "La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne... Les causes externes constituent la condition des changements, les causes internes en sont la base, et les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes" (Mao, *De la contradiction*). Au fur et à mesure que le fruit respire, il consume ses réserves et arrive enfin à la dernière période de sa maturation. Telles sont les lois internes. Le groupe décida alors d'assurer aux tomates les conditions minimales de vie pour ralentir au maximum la respiration, le métabolisme et la maturation. Les tomates "qui se flétrissent en une nuit" devenaient ainsi un fruit "frais pendant cent jours" (p. 75 à 77).
Péroraison (p. 92) : ... Aux yeux des Chinois, la philosophie mène à la liberté, elle les rend maîtres de la réalité. Elle exprime aussi une volonté de transformer le monde car, "le Vent d'Est l'emportera sur le Vent d'Ouest". »

Commentaire :
On peut s'émerveiller que les processus de transformation au cours du temps (probablement "dialectiques" et "philosophiques") permettent la transmutation d'esprits faux en notables qui disent le vrai. L'analyse tomatologique aurait-elle concouru à la mutation de l'auteur de la Conservation des Tomates en Inspecteur général de chinois de l'Éducation nationale ?

P. G. & F. G.

Auteurs

Ai XiaoMing. Professeur à l'Université Sun Yat-Sen de Canton, spécialiste de littérature et de l'histoire du féminisme. Parallèlement, réalisatrice de documentaires indépendants.

Francis Deron. Correspondant de presse en Asie (Chine, Asie du Sud-Est) depuis 1977, pour l'*Agence France-Presse* (AFP) puis *Le Monde*, dont il a été chef-adjoint du service International. Il travaille à l'heure actuelle au lancement de l'agence d'informations en ligne Asia Correspondents. Il prépare par ailleurs un livre, *Le procès des Khmers rouges*, à paraître en 2009 aux Éditions Gallimard (collection Témoins).

François Danjou. Diplômé de chinois de l'Inalco. Collaborateur du site "questionchine.net". Auteur de plusieurs articles dans la revue *Défense nationale et Sécurité collective,* a séjourné en Asie une quinzaine d'années.

Charles-Henri Favrod. Il faudrait un livre entier pour la biographie de celui à qui ce numéro est dédié. Journaliste, éditeur, producteur du *Chagrin & la pitié*, fondateur du musée de la Photographie de Lausanne (musée de l'Élysée), a joué un rôle éminent lors des pourparlers qui ont abouti aux accords d'Évian mettant fin à la guerre d'Algérie. *Last but not least*, avec Hélène Vager, il a coproduit les films *Mao par lui-même* et *Chinois, encore un effort pour être révolutionnaires*.

Ursula Gauthier. Journaliste au *Nouvel Observateur*, spécialiste des questions chinoises et asiatiques.

Pierre Gentelle. Directeur de recherche émérite au CNRS et membre associé à l'UMR 8173, EHESS / CNRS, Centre Chine, Corée, Japon. Membre du groupe de prospective Asie 21 à Futuribles International et directeur de la collection "Asie Plurielle" aux éditions Belin. A publié en 2007 un DVD de 45 minutes intitulé : *9 questions sur la géopolitique de l'Asie* (Nathan).

Hsi Hsuan-wou & Charles Reeve. Électricien et plombier. Se présentent ainsi en quatrième de couverture de leur livre, mais l'un des deux fût aussi un excellent professeur de langue chinoise et traducteur : entre autres, il participa à la traduction de *Révo. cul. dans la Chine pop.*, anthologie de la presse des gardes rouges éditée sous la direction de Chan HingHo, dans la "Bibliothèque asiatique", chez 10/18, en 1974.

Hu Jie. Précédemment journaliste. Réalisateur de films documentaires indépendants, diffusés sur le web.

Pierre Marbotte. Ingénieur. A organisé avec d'autres membres de sa famille la mise en valeur sur Internet de la collection de plaques photographiques de Pierre-Auguste Marbotte.

Yves Michaud. Né en 1944, professeur de philosophie, spécialiste de philosophie politique et art contemporain. Derniers ouvrages publies : *Changements dans la violence*, Odile Jacob, 2002, *L'art à l'état gazeux*, Stock, 2004, poche Pluriel 2008.
michaud.philo@free.fr

Judith Pernin. Doctorante à l'EHESS, sur le sujet des documentaires indépendants chinois. Co-fondatrice du festival Shadows.

Song YongYi. Bibliothécaire, chercheur et enseignant aux États-Unis. Adolescent, a participé à la Révolution culturelle à ShangHai, et fut incarcéré six années dans une "unité non pénitentiaire' pour l'organisation de groupes de lecture. En 1999, collectant des documents sur la "Révolution culturelle", il a été arrêté et détenu quatre mois, avant que la mobilisation internationale n'aboutisse à son expulsion de Chine.

Léon Trotsky. [1879-1940] Leader bolchévique, assassiné sur ordre de Staline au Mexique. Cf. sa biographie rédigée par Victor Serge (Amiot-Dumont, 1951)

Hubert Védrine. Ancien ministre des Affaires étrangères (1997-2002), nommé par le président Jacques Chirac, dans le gouvernement Jospin. Ancien élève de l'École nationale d'administration, après avoir été successivement coordonnateur de la politique culturelle pour le Moyen-Orient au Quai d'Orsay (1979), conseiller pour les Affaires étrangères du Président de la République François Mitterrand (1981), porte parole (1988), puis Secrétaire général de la Présidence de la République (1991-1995).
www.hubertvedrine.net

René Viénet. Directeur de la rédaction de *Monde chinois*.
rene@chine.com

Wu WenGuang. Après une courte carrière d'enseignant puis de journaliste à la télévision de Kunming, Wu WenGuang s'installe à Pékin en 1988 où il réalise *Bumming in Beijing*, un des tout premiers documentaires indépendants chinois. Depuis, il a tourné et produit de nombreux films et participe également à la création de spectacles de sa compagne Wen Hui, chorégraphe du "Living Dance Studio".

Résumés

Ai XiaoMing
entretien avec Judith Pernin

* Caméra-stylo, pour un réquisitoire social

Deux ans après le tournage de son documentaire TaiShiCun, qui traite de la confrontation entre des villageois du GuangDong et leur administration locale autour d'un problème foncier, Ai XiaoMing donne ses conclusions par rapport à ces événements. Elle retrace également ses débuts de réalisatrice et livre sa conception du documentaire comme forme cinématographique de l'engagement.

Francis Deron

* Cimetières du maoïsme

La « Grande révolution culturelle prolétarienne » (1966-1969), dont beaucoup feignent de ne pas se souvenir, est le seul grand cataclysme politique de la seconde moitié du XX^{e} siècle à n'avoir pas donné lieu à une étude tentant de dresser un bilan chiffré en nombre de tués dans la violence d'État, une question pourtant aussi commune que centrale. Quantité de témoignages individuels, d'études sectorielles et de récits à l'échelle de groupes sociaux en ont reconstitué le déroulement sanglant ; mais le tableau à l'échelle nationale demeure le secret d'Etat le mieux gardé de la République populaire. Un livre du politologue/historien américain Song YongYi, qui a lui-même tâté des geôles de Pékin pour s'être approché un peu trop du sujet, avance le chiffre – probablement sous-estimé – de trois millions de morts. Les travaux qu'il présente dans Les massacres de la révolution culturelle sont accablants pour le régime chinois d'aujourd'hui, qui a condamné les violences lancées par Mao Zedong, mais aussi les recherches historiques à ce sujet. Par contraste, on en sait bien plus aujourd'hui sur des crimes contre l'humanité commis sous l'inspiration chinoise au Cambodge du temps de Pol Pot (1975-1979). La culpabilité de l'oubli s'étend aux chercheurs étrangers largement complices du black-out de Pékin sur son propre passé.

François Danjou

* Les relations franco-chinoises [...]

Pour pas de relancer la guerre froide contre Pékin, ni raviver le mythe du péril jaune, mais pour préciser, voire corriger notre connaissance encore très fantasmée de la Chine, les Français doivent augmenter les capacités des centres d'expertise, en coopérant plus assidûment avec alliés occidentaux, en multipliant les contacts directs et indirects, officiels ou plus discrets, avec les élites chinoises.

Charles-Henri Favrod

* Des photographies précoces de Chine

Wilhelm Burger est un précurseur peu connu de la photographie en Chine auquel John Thomson a rendu hommage.

Pierre Gentelle

* Chalkis ou la mondialisation expliquée aux enfants

Avec des extraits de "Philosophie & conservation des tomates" de Joel Bel Lassen (1973), un texte fondateur par l'inspecteur général de chinois du ministère de l'Éducation nationale, peut-on mieux appréhender la manière dont un trust chinois, devenu le plus important producteur de tomates, et produits dérivés, au monde, issu du système des "fermes d'état" du Turkestan chinois, le XinJiang, a pris le contrôle des producteurs de tomates de Provence ? Hommage à Georges Perec.

Hsi Hsuan-wou & Charles Reeve

* China Blues

"Bonnes feuilles", deux extraits, d'un récent reportage par deux observateurs aguerris. Il est dommage que ces deux observateurs connaissant la Chine et parlant chinois n'aient pas eu à leur disposition de caméra. Ils auraient sans difficulté rejoint les festivals chinois du cinéma documentaire indépendant.

Hu Jie

* *Ne pleurez pas sur mon cadavre...*

Voir notice dans la filmographie.

Pierre Marbotte

* Expatrié en Chine... il y a cent ans

13 photographies de la construction du chemin de fer du YunNan, sur les centaines de plaques réalisées par le comptable de l'entreprise, commentées par l'un de ses descendants qui ont numérisé cette collection, en regard de la correspondance familiale et des archives de l'entreprise.

Yves Michaud

* À nos anciens combattants...

À partir des souvenirs d'un témoin direct des événements de 1968, une réflexion sur les engagements, les errements et finalement le destin du maoïsme francais.

Judith Pernin

* Le festival Shadows, orientation et partis-pris

La programmation détaillée des éditions 2006 et 2008 de ce festival, sur *www.festivalshadows.info*, démontre combien et comment le cinéma indépendant chinois est profondément enraciné au cœur de la société, contrairement à la déferlante des arts plastiques modernistes tournés vers l'exportation.

Song YongYi & Ursula Gauthier

* Le livre noir de la Révolution culturelle

Entretien, repris de l'édition électronique du *Nouvel Observateur*, avec la journaliste Ursula Gauthier, sur les massacres de la "GRCP", à l'occasion de la publication aux éditions Buchet-Chastel, en langue française, de l'ouvrage collectif paru en chinois et en japonais.

Léon Trotsky

* Préface de 1938 à *La Tragédie de la révolution chinoise* de Harold Isaacs

La "question chinoise au sein de l'Internationale", souvent débattue dans milieux bolchéviques militants, est le titre d'un livre de 1966 de Pierre Broué. Mais bizarrement le livre de base sur la question, *The Tragedy of the Chinese Revolution* (1938), d'Harold R. Isaacs – un ami de Trotsky (son relais à NYC et le traducteur de *Où va la France ?*) - ne sera pas traduit avant 1967 en français, en dehors de toute synapse avec l'une ou l'autre tendance des trotskismes français. La préface de l'édition de 1938 (un seul exemplaire connu en France, à la BDIC) est citée sur Internet en langue anglaise désormais, mais Harold Isaacs avait demandé, ayant rompu avec le trotskisme, qu'elle ne figure pas dans l'édition française de 1967.

Hubert Védrine

* L'émergence de la Chine, vue de France

Postface à l'édition chinoise de *Face à l'hyperpuissance*, avec, *en italique*, les passages "oubliés" par l'éditeur shanghaien.

René Viénet

* La roue tourne

Nécrologie de Jean Chesneaux et redécouverte de "sa lettre à Wei JingSheng".

Wu WenGuang
(entretien avec Judith Pernin)

Parcours de ses débuts de journaliste à la télévision de Kunming jusqu'à ses activités de réalisateur et producteur de documentaires indépendants. À travers ce récit personnel se dessinent les différentes étapes de la formation d'un genre cinématographique que Wu WenGuang a contribué à développer par ses films et ses écrits.

Transcription des mots chinois

Il est impossible de mettre d'accord tout le monde sur le sujet de la romanisation. Toutes les habitudes et caprices des auteurs sont donc respectés dans *Monde chinois* : toutes les raisons sont bonnes pour défendre les romanisations du XIX[e] lorsqu'on parle de sujets pour lesquels les archives du Quai d'Orsay, le *Larousse*, *l'Illustration*, nous ont habitués à la transcription française dite de l'EFEO, ou à l'anglaise Wade-Giles, ou à des graphies incohérentes, mais d'usage. Comme le PinYin – désormais d'usage gouvernemental à Formose – ne peut être ignoré, même s'il n'est pas votre romanisation préférée, la première fois qu'un mot chinois apparaît nous le faisons suivre de son [équivalent PinYin]. Une option est abandonnée à la discrétion des auteurs de *Monde chinois* : renoncer au tiret qui sépare, alors qu'il est censé les lier, les syllabes d'un mot chinois, mais possiblement "capitaliser l'initiale de chaque syllabe" puisque la langue chinoise offre la (rare) particularité "une syllabe = un caractère = un sens historique", même si la plupart des mots du chinois modernes sont polysyllabiques. Exemple, un peu lourd :

Prosper Giquel connaissait Tso Tsong-tang [Zuo ZongTang] mieux que Tchang Tcheu-tong [Zhang ZhiDong], que le consul anglais écrivait Chang Chih-tung, avant d'arriver de Ningpo [NingBo) à Mamoi [MaWei], en aval de Fou-tcheou [FuZhou] — comme écrivait Claudel trente après pour le nom de la capitale du Foukien [FuJian], que les Postes chinoises écrivaient Foochow, et qu'il ne faut pas confondre avec Amoy [XiaMen], surtout quand on arrive de Quemoy [JinMen]. Il serait arrivé de Canton [GuangZhou] que cela n'aurait pas défrisé Sun Yat-sen [Sun YiXian] que les Chinois appellent Sun Wen. Pour Tchang Kai-chek, nous recommandons d'écrire Chiang KaiShek [Jiang JieShi], pour Tcheou Ngen-lai, Chou EnLai [Zhou EnLai], et Pékin pour [BeiJing].

Du coup en PinYin, l'apostrophe n'est plus nécessaire dans XiAn, pas plus que dans ChangAn ou LingAo. Notre correctrice suggère que sur "maoïste" et "madamemaoïste" on ne mette pas simplement les points sur les i, mais encore des trémas. Elle recommande également d'éviter l'expression "Empire du Milieu", sauf pour un dossier sur la mafia chinoise.

M, Mme, Mlle

Prénom

Société/Institution

N° Rue

Code postal

Ville

Pays

Adresse électronique

	France	Autres pays
1 an (4 numéros)	85 €	95 €
2 ans (8 numéros)	160 €	180 €

Je souscris un abonnement pour ❑ 1 an ❑ 2 ans

À partir du numéro

Date

Signature/Cachet

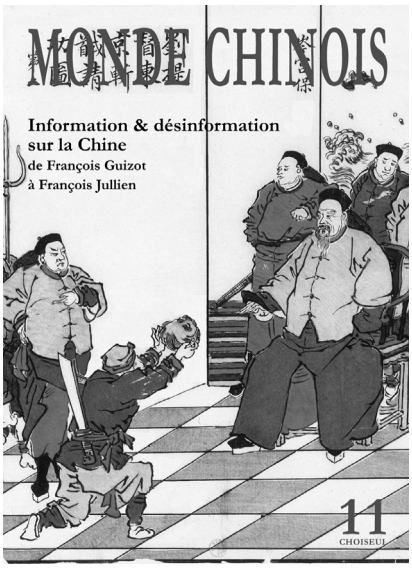
Paiement par virement bancaire vers
Crédit du Nord
59, boulevard Haussmann
75361 Paris cedex 08
Banque : 30076 - Agence : 02019
Compte : 57336700200 - clé RIB : 09

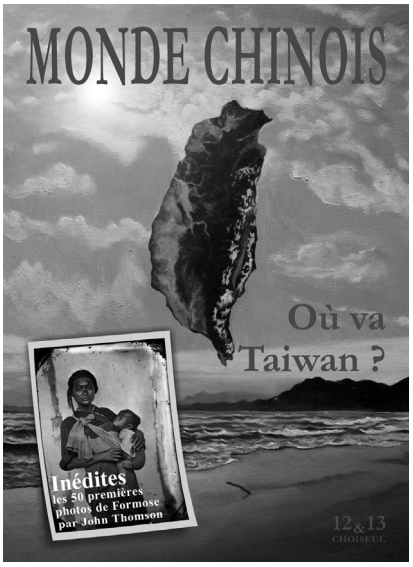
IBAN : FR76 3007 6020 1957 3367 0020 009
swift (BIC) : NORDFRPP

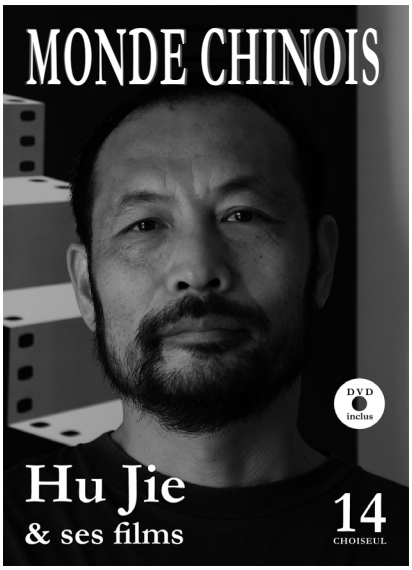
précisez
« frais bancaires à la charge du donneur d'ordre »

ou
Paiement par chèque à l'ordre de
MONDE CHINOIS
Choiseul Éditions
1, rue d'Uzès
75002 Paris
France
Tel +33 1 53 34 09 93
mondechinois@choiseul.info

Attention,
les chèques étrangers doivent être en euros,
compensables en France.







MONDE CHINOIS

ISSN : 1767-3755
ISBN : 978-2-916722-36-8

Imprimé en Italie chez Legoprint SPA
Dépôt légal : septembre 2008